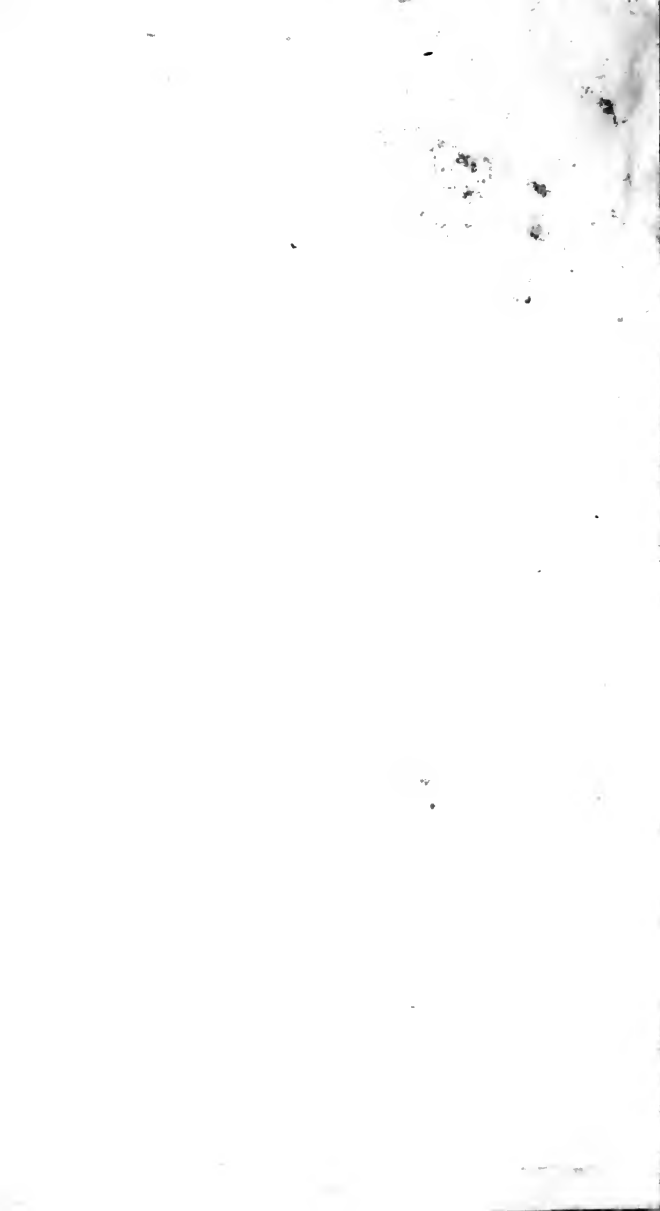
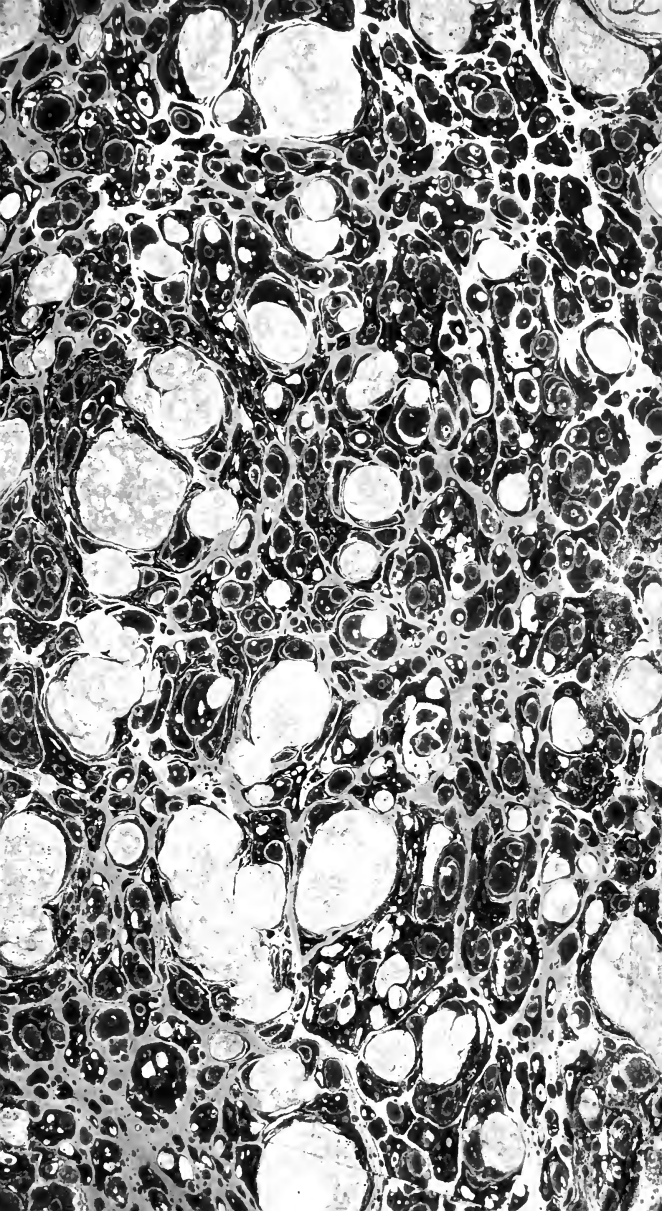


U d' / of Ottawa



39003002554128







LES TROPES

DE

DUMARSAIS,

AVEC UN COMMENTAIRE

RAISONNÉ,

DESTINÉ A RENDRE PLUS UTILE QUE JAMAIS POUR
L'ÉTUDE DE LA GRAMMAIRE, DE LA LITTÉRA-
TURE, ET DE LA PHILOSOPHIE, CET EXCELLENT
OUVRAGE CLASSIQUE, ENCORE UNIQUE DANS
SON GENRE;

PAR M. FONTANIER,

Ancien Professeur de Belles-Lettres et de Philo-
sophie dans les Colléges royaux.

TOME PREMIER.

PARIS,

CHEZ BELIN-LE-PRIEUR, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, n°. 55.

M. DCCC. XVIII.



.....
IMPRIMERIE D'ANT. BERAUD,
Faubourg Saint-Martin, N°. 70.
.....

EX
507
D3
1815
11

On trouve chez le même Libraire, les articles suivans, dont les prix sont marqués pour tous Ouvrages brochés. Il y aura le prix de la reliure à ajouter pour ceux qu'on désirerait reliés.

OUVRAGE NOUVEAU.

MOEURS ET CARACTÈRES DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE,
par M. Gallais, auteur du 18 Brumaire, 2 vol.
in-8°, très-forts, 15 f.

On trouvera dans cet ouvrage des idées neuves sur les *vices* et les *vertus*, sur les *femmes* et leur *éducation*, sur les *jeunes gens* et les *vieillards*, sur les *ministres* et leurs *bureaux*; sur la *philosophie* et la *religion*; sur les *préjugés* et les *superstitions*, etc. — Les vues de l'auteur sur les *circonstances*, les *élections*, le *fanatisme politique*, la *loi*, les *factions*, la *liberté civile*, et la *censure*, ont le double mérite d'être présentées avec beaucoup de modération, et de laisser dans la pensée du lecteur de grands sujets de méditation — La troisième partie est consacrée à la littérature actuelle, considérée comme la politique dans ses rapports avec nos mœurs. L'auteur examine les questions délicates de l'*alliance des gens de lettres et des gens du monde*; celle des *romans historiques*; celle de la *prééminence des sciences physiques, morales et littéraires*; celle des *journaux et des journalistes*; et dans ces divers examens, il se montre toujours au-dessus des préventions si communes parmi les gens de lettres, et des préjugés si ordinaires aux gens du monde.

EXERCICES D'ANALYSE GRAMMATICALE, précédés d'un traité de la construction de la phrase, dans lequel l'auteur a développé la manière de décomposer les phrases les plus difficiles à

- analyser ; l'élève , après avoir analysé les quarante-deux exercices , et avoir comparé son travail à celui de l'auteur , ne trouvera plus de phrases qu'il ne décompose aisément , 1 vol. in- 2 , 1817, broché , 1 f. 50 c.
- EXERCICES D'ANALYSE LOGIQUE** , précédés d'un Traité de la proposition , 1 vol. in-12, 1817, broché , 1 f. 50 c.
- GRAMMAIRE FRANÇAISE** de Lhomond , revue et augmentée , 1 vol. in- 12 , 1817, cartonné , 1 f. 50 c.
- INSTRUCTION SUR L'HISTOIRE ANCIENNE** , par demandes et par réponses , à l'usage des commençans , 1 vol. in-12, 1816 , broché , 2 f.
- NOUVELLE CACOGRAPHIE** , ou Exercices sur les participes et les principales difficultés de la langue française , 1 volume in-12 , 1817 , broché , 1 f. 25 c.
- CORRIGÉ** de la même Cacographie , in-12, 1817, broché , 1 f. 25 c.
- NOUVEL ABRÉGÉ D'ARITHMÉTIQUE** , contenant le système de numération décimale , les Opérations de l'Arithmétique , les Fractions , les Proportions , les Règles d'intérêt , d'Escompte , de Compagnie , d'Aliage , de fausses Positions , etc. à l'usage des pensions , et de ceux qui se destinent au commerce , 1 vol. in-12 , broché , 1 f. 50 c.
- PETIT PAROISSIEN COMPLET** (1e) , contenant l'office des dimanches et fêtes , en latin et en français , selon l'usage de Paris et de Rome , augmenté de la messe de la Sainte-Vierge pour les samedis , des prières pendant le carême , et pour les agonisans , 1 vol. in-18 de vingt-deux feuilles , imprimé sur beau papier et beau caractère neuf , 2 f. 50 c.
- Le même , sur beau papier vélin , avec cinq gravures et titre gravé , 1 vol. in-18, 5 f.

PRÉFACE

DU COMMENTATEUR.

LES figures appelées *Tropes* sont d'un artifice si ingénieux, si fin, si délicat ! Elles jouent un si grand rôle dans le langage, et en font une partie si essentielle ! Employées à propos, elles contribuent tant à la noblesse, à l'élégance, à l'énergie du discours ; et, dans le cas contraire, elles y produisent une si horrible discordance, une si étrange ou si ridicule bigarrure ! Combien donc n'importe-t-il pas de les étudier, de

les connaître? Autant sans doute que d'étudier, autant que de connaître le langage lui-même. Cette connaissance n'est-elle même pas absolument nécessaire pour saisir en tout le vrai rapport des mots avec les idées, pour retrouver toujours la pensée, et la retrouver telle qu'elle est, la retrouver toute entière, sous tant de formes et de couleurs qui peuvent la déguiser plus ou moins? N'est-elle pas, dis-je, un des premiers flambeaux du goût? n'est-elle pas comme la lumière qui doit éclairer, dans tous leurs procédés, et l'art de penser, et l'art d'écrire? Le Grammairien peut-il plus s'en passer que le Littérateur, et le Littérateur, plus que le Grammairien? Le Philosophe, à son tour, peut-il plus s'en passer que le Grammairien ou que le Littérateur? Tout cela est d'une

vérité qui saute aux yeux, et qui n'a pas besoin de preuves (1).

which is obvious

Or, cette connaissance si utile, si nécessaire, quel livre est le plus propre à la donner? Quel est, en d'autres termes, le meilleur traité

(1) Pourquoi tant d'ouvrages intéressans pour le fond des choses, et qui d'ailleurs annoncent de l'imagination, du talent, sont-ils cependant inlisibles, insupportables pour tout homme de sens et de goût? Une des grandes causes, suivant Laharpe, c'est une prétention, une recherche continuelle; c'est l'ambition des figures et leur accumulation sans choix, la manie des métaphores, et leur hardiesse bizarre, sans justesse et sans vérité; c'est l'habitude de croire qu'il faut être outré pour être fort, exagéré pour être grand, recherché pour être naïf; c'est par conséquent l'abus du style figuré, l'abus de ce qu'on appelle *Tropes*.

des *Tropes*? Nous n'avons point à choisir entre mille : il n'en existe, pour ainsi dire, qu'un seul, dont tous les autres ne sont que des extraits, ou que des imitations, que des copies plus ou moins fidèles. C'est celui que nous devons à Dumasais, à cet esprit vraiment supérieur, et l'un des mieux faits de son siècle, qui eut à un si haut degré le talent de l'observation et de l'analyse, et joignit tant de netteté et de justesse à tant de sagacité et de profondeur; qui alla plus loin encore, dans la science grammaticale, que les doctes Arnould et Lancelot, pénétra plus avant qu'eux dans les mystères des langues, et y répandit une bien plus vive lumière; qui, avant Condillac même, montra la liaison intime de l'art de parler avec l'art de penser, éleva le premier de

ces deux arts au rang du second , et fit de la Grammaire une des parties les plus importantes de la Philosophie (1). Ce traité, qui fit peu de bruit quand il parut en 1730, et qui resta même assez long-temps à-peu-près inconnu, finit par exciter une sorte d'admiration générale, et par être exalté comme un ouvrage de génie. D'Alembert, dans son éloge de l'auteur, le donne pour un

(1) La Logique dite de *Port-Royal*, que le savant Arnauld fit avec Nicole, est-elle moins estimée que la Grammaire qu'il fit avec Lancelot ? Dumarsais et Condillac n'ont-ils pas fait aussi, chacun, une Logique dont la réputation égale celle de leur Grammaire ? Il est donc bien à propos que la Grammaire et la Philosophie aillent ensemble, et que le Philosophe ne se dispense pas plus d'être Grammairien, que le Grammairien d'être Philosophe.

chef-d'œuvre en son genre : le Dictionnaire historique et *l'Année littéraire* en font à-peu-près autant ; *l'Année littéraire* même ne va-t-elle pas presque jusqu'à le prétendre fait pour tenir lieu de la Logique et de la Rhétorique qu'on enseignait alors dans les collèges ? Et consultez toutes ces Grammaires , toutes ces Rhétoriques que chaque nouvel an voit éclore : c'est d'après ce traité qu'elles parlent des *Tropes*, c'est à ce traité qu'elles vous renvoient pour les *Tropes* (1). Laharpe lui même

(1) Cependant , je dois le dire, une Grammaire que l'éloge qu'en fait Chénier m'a donné envie de connaître , et où l'on trouve effectivement des vues neuves et profondes, mais où les innovations de plus d'un genre ont été portées beaucoup trop loin pour que l'auteur ait pu se flatter un seul instant de

vous y renvoie dans son *Cours de Littérature* ; et Chénier, organe de l'Institut, dans son *Tableau littéraire du dix-huitième siècle*, dé-

les voir admettre ; cette Grammaire, qui a pour titre, *Cours théorique et pratique de Langue française*, non-seulement n'admet pas le système de Dumarsais, mais en établit un tout-à-fait différent, qui ne tend à rien moins qu'à le ruiner de fond en comble. Dans ce nouveau système, que je suis loin d'adopter, malgré toute mon estime pour le talent de l'auteur, qui, certes, pense par lui-même, et pense fortement, je vois avec peine que les Tropes figures n'aient pas été distingués des Tropes non figures, ou, si l'on veut, des Tropes *catachrèses* ; ni les Tropes en un seul mot et proprement dits, des Tropes improprement dits et en plusieurs mots. Je n'aime pas non plus à n'y voir conservé, de toute l'ancienne nomenclature, que le seul nom gé-

clare positivement que c'est le meilleur livre qui existe encore sur la partie figurée du langage. Enfin, que peut-on dire de plus en faveur des *Tropes* de Dumarsais. ? Depuis long-temps au premier rang des livres classiques, ils ont pour destination particulière de servir dans les collèges à former le jugement, la raison, le goût de la jeunesse, et à éclairer, à vivifier, à féconder, s'il faut le dire, toutes ses études en

néral de *Trope*, et à y trouver, à la place de tous les noms particuliers, quatre noms nouveaux, formés du nom générique avec une préposition : homotrope, pour *métaphore*, pour *syllepse oratoire*, pour *allusion*; syntrope, pour *synecdoque*, pour *litote*, pour *hyperbole*, etc.; épitrope, pour *métonymie* et pour *métalepse*: enfin antitrope, pour *ironie*, pour *euphémisme*, etc.

Grammaire, en Littérature, et en Philosophie (1).

Mais cet ouvrage, tout digne qu'il est, assurément, de sa haute réputation et du rang honorable qu'il tient dans l'instruction publique, ne laisse-t-il pourtant rien à désirer, et ne présente-t-il ni imperfections ni défauts? Beauzée, en le reproduisant par articles détachés, dans la partie de l'Encyclopédie méthodique consacrée à la

(1) Ce n'est pas seulement en France que les *Tropes* de Dumarsais ont été mis au rang des livres classiques. Formey, qui a tant écrit pour l'instruction publique en Allemagne, en avait déjà donné, en 1757, à Leipsick, une édition destinée à entrer dans le cours d'études de la jeunesse, et il avait délié cette édition au comte de Kamake, ami et protecteur éclairé des Lettres.

Grammaire et à la Littérature, le contredit sur plus d'un point, et presque toujours avec des raisons qui semblent sans réplique. Pour moi, long-temps chargé par état et par devoir d'enseigner la science qui en fait l'objet, j'ai dû sans doute faire plus encore que le lire avec attention; j'ai dû le méditer profondément, me le rendre le plus familier possible, et y comparer avec soin tout ce que d'autres auteurs de marque, soit anciens, soit modernes, ont écrit sur le même sujet. Or, qu'est-il arrivé? D'abord, j'ai remarqué une lacune assez essentielle. L'auteur, dans un de ses avertissemens, avait promis, pour mieux faire connaître les *Tropes*, et rendre plus sensibles les caractères particuliers qui les distinguent, de donner une idée au moins des

autres figures de mots, et même des figures de pensées; et ce qu'il dit de ces diverses figures est, certes, loin de remplir sa promesse. Ensuite, il m'a paru que l'ouvrage en lui-même offrait, sinon des erreurs proprement dites, du moins un assez grand nombre d'inadvertances ou de méprises; qu'il en offrait même de très-frappantes dans une foule d'exemples cités à l'appui des principes; que plusieurs *Tropes* n'y étaient ni bien caractérisés ni bien définis; qu'il s'y trouvait plus d'un faux trope, et qu'il y en manquait quelques-uns de très-véritables, d'après l'extension donnée à ce mot; que la classification, chose capitale, y était non-seulement négligée, imparfaite, mais même à-peu-près nulle; qu'à ce défaut s'en joignait un non moins grave, le

manque sensible d'ordre et de proportion, surtout dans la seconde partie; que certains articles auraient demandé beaucoup moins d'étendue, d'autres beaucoup plus, et que, tandis que la matière, là, paraissait presque épuisée, elle était, ici, à peine effleurée. Enfin, le dirai-je? Il m'a paru que ce qu'on avait regardé comme un chef-d'œuvre, n'était encore, à bien des égards, du moins pour nous aujourd'hui, que l'esquisse d'un grand maître; ou que ce n'était un chef-d'œuvre que relativement à ce qu'on avait vu auparavant dans le même genre; que ce n'en était un que dans divers articles pris isolément; que dans ces analyses, dans ces détails si admirables par l'éclat et la force que s'y prêtent mutuellement la raison et l'érudition; que dans ces observa-

tions, dans ces vues, en général, si justes, si profondes, et toujours si claires, si lumineuses, d'un philosophe à qui la science des mots et celle des idées paraissent à-peu-près aussi familières que s'il les avait faites lui-même.

Je n'ai donc pu que me persuader, comme beaucoup d'autres, et, par exemple, comme tous les professeurs de ma connaissance qui ont eu, comme moi, à s'occuper particulièrement des *Tropes*, que l'ouvrage de Dumarsais, tel qu'il est, ne pouvait plus suffire seul, d'après les progrès étonnans de la Grammaire philosophique depuis un demi-siècle, et qu'il en laissait nécessairement désirer un autre, où, en évitant tout ce qu'il a de défectueux, on fit entrer avec soin et tout ce qu'il a et tout ce qui lui manque de bon.

J'ai même pensé, dès-lors, que ce qu'exigeraient peut-être l'intérêt de la science et celui des bonnes études, ce serait que le nouvel ouvrage, conçu sur un plan plus vaste, embrassât le système entier des figures du discours, *Tropes* ou non *Tropes*, et les offrît dans un ordre tel, qu'on pût aisément en saisir les rapports et les différences (1). L'entreprise était grande, difficile : j'ai cependant osé

(1) Il me semble, surtout d'après la distribution actuelle des études dans les collèges, qu'il faut un traité des *figures du Discours*, absolument distingué et séparé de tout autre traité quelconque, et même d'un traité général de l'art d'écrire qui comprendrait la Rhétorique et la Poétique. En effet, les *figures du Discours* n'appartiennent-elles pas à tous les genres d'écrire? n'appartiennent-elles pas à la poésie comme à l'éloquence, et au style le plus commun,

la tenter moi-même; et j'ai fait plus : j'ai eu la constance et le courage de la conduire à-peu-près jusqu'à une pleine et entière exécution. Enfin , il ne me restait guère plus qu'à publier mon travail, et c'est ce que j'allais faire, enhardi par le conseil même d'un homme de Lettres que tout le monde reconnaît pour excellent juge en cette partie. Mais j'ai vu dans l'intervalle tant de personnes, d'ailleurs très-éclairées et

comme au style le plus élevé ? Il faut donc que la théorie en précède celle de l'art d'écrire, Rhétorique et Poétique tout ensemble, ou seulement l'une ou l'autre. Ce n'est pas cependant que, soit la Rhétorique, soit la Poétique, ne puissent bien encore s'occuper de ces sortes de figures ; mais elles ne doivent s'en occuper que sous un seul rapport, que sous le rapport de l'usage.

très - estimables , vouloir absolument que Dumarsais ait tout dit , tout fait , et n'ait rien laissé à dire ni à faire aux autres , que j'ai craint pour moi , je l'avoue , les effets d'une prévention si peu favorable. Alors laissant là , au moins pour un temps , mon premier projet , j'en ai conçu un nouveau , celui de soumettre à un examen sévère , ces *Tropes* , objet d'une sorte de culte ; de les suivre article par article , depuis le commencement jusqu'à la fin , et d'éclaircir , de compléter , de justifier , ou de combattre , dans une suite d'observations correspondantes , tout ce qui pourrait me paraître en avoir besoin ; enfin , de tenter sur ce fameux ouvrage , un Commentaire analogue à celui dont M. Petitot , après Duclos et Fromant , a , de nos jours , enrichi la

Grammaire générale de Port-Royal.
C'est ce Commentaire que je livre
aujourd'hui au Public (1).

(1) Les circonstances me feront juger si je dois publier mon premier ouvrage, celui qui a pour objet les *Figures du Discours*; mais, si je le publie, il sera réduit de beaucoup, parce que je l'aurai dégagé de toutes les discussions où j'y étais entré avec Dumarsais ou avec d'autres, sur différens points. Il sera d'ailleurs borné à des exemples purement français, afin de pouvoir servir aux personnes mêmes qui ne connaissent pas les langues anciennes. Me sera-t-il permis de dire, qu'avant ce traité des *Figures du Discours*, j'en avais fait un autre qui ne me paraissait pas moins nécessaire que celui-là; qui même devait en être comme le préliminaire; et dont, par les mêmes raisons, je suspens aussi la publication, quoiqu'il soit terminé depuis environ quatre ans? C'est un traité de *la Proposition, considérée depuis sa première origine dans*

On trouvera peut-être que c'est, de ma part, excès de témérité : on dira que j'ai osé, faible pygmée, me mesurer avec un géant ; que j'aurais dû mieux consulter mes forces, et me reconnaître vaincu d'avance. Il est possible qu'on ait

la pensée jusque dans les divers sens dont elle est susceptible dans l'expression. Ce traité, qui pourrait peut-être, du moins d'après son objet, s'intituler l'*Esprit du Langage*, n'a que six chapitres, même peu longs, et comprend cependant, dans sa brièveté, cinq petits traités fondus en un seul : un petit traité des Idées, un de la Proposition, un de la Phrase et de la Période, et un de la Construction, considérée, ainsi que la Proposition, que la Phrase et la Période, sous les rapports qui peuvent intéresser la Grammaire philosophique ; enfin, un des divers sens des mots, et particulièrement du sens *tropologique*.

raison ; il est possible que je ne doive attribuer qu'à une pure bienveillance , que je ne doive regarder que comme de simples encouragemens , quelques suffrages qui , pris à la lettre , ne sauraient être d'un plus grand poids (1). Mais je ne demande qu'une grâce : c'est qu'on ne me condamne pas sans examen , et sur la seule autorité d'un nom ; c'est

(1) Trois autres hommes de Lettres , fort distingués , et dont deux même sont membres de l'Académie française , ne m'ont pas témoigné moins de bienveillance que celui dont j'ai parlé plus haut , et ne m'ont pas moins aidé que lui de leurs conseils et de leurs lumières. Mais je croirais manquer à la reconnaissance que je leur dois à tous , et dont je suis également pénétré pour chacun d'eux , si je me permettais de publier leurs noms avant de savoir si l'accueil du Public me sera aussi favorable que le leur.

qu'on veuille bien, avant de juger, se mettre au fait de la cause, et en peser mûrement le pour et le contre. Et au reste, quelque jugement que l'on porte sur moi, il y aurait peu de justice à croire que c'est une vaine présomption qui m'a fait prendre la plume : je ne l'ai prise que par pur amour de la science et de la vérité ; je ne l'ai prise que dans la seule vue d'être utile. Qui, moi ! avoir eu l'intention de rabaisser Dumasais, ou la prétention de m'égalier à lui ! Je le reconnais hautement pour mon maître, et je déclare que, sans jurer toujours sur sa parole, je n'ai pas pour lui moins d'admiration ni moins de respect, peut-être, que ceux qui le regardent comme un oracle infaillible. On pourra voir si dans les occasions où je me crois obligé de le contredire, j'oublie un seul

instant les égards dûs à un homme si éminemment distingué, et qui a été aussi un génie dans son genre. Faut-il lui rendre un hommage encore plus solennel? Le voici. Si je le combats quelquefois avec avantage, c'est avec les armes mêmes qu'il m'a fournies; si je découvre en lui quelque erreur ou quelque méprise, c'est avec le flambeau qu'il m'a mis à la main; enfin, si l'on peut me louer de quelque idée heureuse et nouvelle, c'est à lui qu'en appartient le premier honneur, parce que je ne l'ai sans doute trouvée qu'en mettant à profit ses leçons, et qu'en me réglant sur ses conseils et sur son exemple.

Certes, ce n'est pas avoir eu de mauvais desseins contre Dumarsais, que d'avoir fait de mon ouvrage une dépendance du sien : c'est bien, au

contraire, ce me semble, avoir assez reconnu sa supériorité, et avoir cherché à consacrer de plus en plus sa gloire. En effet, mon ouvrage eût-il par lui-même le plus grand mérite, il suppose nécessairement le sien, se rapporte même tout entier au sien, et ne peut rien être tout seul. Si on le juge digne de peu d'estime, il sera aisé de s'en passer et de s'en tenir au sien, dont la réputation alors n'aura fait que redoubler d'éclat.

Cependant, je l'avoue, comme il faut nécessairement un Commentaire sur Dumarsais, j'aurais de la peine à croire que le mien, quelque médiocre qu'on le trouve, ne puisse pas être encore assez utile jusqu'à ce qu'on en fait un meilleur. Voici en quoi il ne peut, ce me semble, manquer de l'être. Il appellera l'at-

tention sur des matières et des questions en général non moins dignes d'occuper l'esprit que de l'exercer, et sur lesquelles on glisse d'ordinaire, soit dans les collèges, soit dans le monde, parce qu'on n'en sent pas assez l'intérêt, ou qu'on ne soupçonne pas qu'elles puissent faire l'objet d'un doute. En montrant combien se trouve quelquefois en défaut celui qui les a traitées avec une supériorité si marquée, il apprendra à ne rien adopter de confiance, en fait de science humaine, mais à tout examiner, à tout soumettre à une vérification rigoureuse, et à procéder, pour cette vérification, par les seuls moyens vraiment logiques, l'observation, l'analyse, et le raisonnement. S'il n'offre pas la solution de toutes les difficultés, ou s'il ne l'offre pas toujours satis-

confiance

raisonnable
caractéristique
to.
examine
nature
théorie
modèle

faisante, il fournira du moins des données qui pourront mettre à même de la trouver; partout où n'y brillera pas l'évidence, on y verra, probablement, plus d'un trait de lumière. Les erreurs mêmes qu'on croira y remarquer, ne seront pas sans produire un heureux effet: elles piqueront la curiosité de l'esprit; elles l'enflammeront d'ardeur pour la découverte et le triomphe de la vérité; elles le forceront, par conséquent, à chercher, à réfléchir, à creuser, à se replier sur lui-même, à déployer toute son activité et toute son énergie. Toujours est-il certain qu'il ne contribuera pas peu à faire sentir de plus en plus combien la science des mots tient à la science des idées, et la science des idées à la science des mots; combien tiennent à l'un et à l'autre toutes les autres

sciences quelconques; combien donc il importe de les étudier l'une dans l'autre, s'il faut le dire, de les étudier des premières, d'en faire une étude sérieuse et profonde. Qui sait même, qui sait si, devenant lui-même, peut-être, la preuve la plus complète que tout n'est pas fait encore dans cette partie, et qu'il y reste beaucoup à faire, il n'inspirera pas à quelque talent du premier ordre, à quelque nouveau Dumarçais, d'y chercher sa gloire, et de la mettre à atteindre à cette perfection au-dessous de laquelle on est resté jusqu'ici? Or, quel service alors n'aurais-je pas réellement rendu aux Lettres, à la Philosophie, et à l'Instruction publique! à l'Instruction publique, qui en a déjà eu tant d'autres de ma part, et à laquelle j'ai consacré les plus belles années de ma vie!

b

Le livre des *Tropes* est un livre classique, et un livre classique indispensable, dans ce sens, qu'il doit entrer nécessairement dans la bibliothèque de tout homme qui a fait quelques études, et ne veut pas rester à-peu-près étranger à la Grammaire et à la Littérature ; il l'est dans ce sens, qu'il doit être habituellement entre les mains de l'écolier qui commence à avancer un peu dans l'étude des langues, et n'en est plus aux premiers élémens ; dans ce sens, que cet écolier doit le lire, le méditer souvent en son particulier, d'après les conseils de ses maîtres ; y chercher des développemens, des explications sur les principes qu'on lui donne en classe relativement aux Tropes ; et s'exercer à y faire sur ces principes l'application des nouveaux exemples qu'il a occasion de remarquer dans ses auteurs, an-

ciens ou modernes. Mais ce n'est pas un livre classique dans ce sens, qu'on doive le regarder comme un livre de classe, ni que les écoliers aient à l'apprendre par cœur, et à l'apporter, à le réciter en classe comme un rudiment : il est pour cela trop volumineux, et renferme beaucoup trop de détails de tout genre. Ce n'est donc que dans le premier sens et sous le premier rapport, que le Commentaire pourra le rendre plus classique, encore qu'il ne l'avait été jusqu'ici : il est visible que dans le dernier sens et sous le dernier rapport, ce sera précisément le contraire (1). Mais cet in-

(1) Dumarsais lui-même n'avait pas prétendu faire un *livre de classe*, un *livre élémentaire* : il n'avait pas, qui plus est, prétendu écrire pour les élèves. Il dit très-

convénient, si c'en est un, se trouvera plus que suffisamment compensé par un résumé général, ajouté au Commentaire comme une sorte de conclusion. Ce résumé offre dans un cadre assez resserré les notions les plus importantes sur les Tropes ; il offre une classification, un tableau philosophique de ces figures, propre à en faire embrasser d'un

expressément, vers la fin de ses *Tropes* (*Réflexions sur les abstractions, par rapport à la manière d'enseigner*), que c'est pour les maîtres qu'il a écrit, et que c'est à eux qu'il adresse son ouvrage. Mais on a jugé depuis, et avec raison, que cet ouvrage fait pour les maîtres, pouvait servir aussi pour les élèves ; et je dirai plus : ce seraient de bien pauvres élèves, que ceux qui, parvenus en Seconde ou en Rhétorique, ne seraient pas en état de l'entendre, ou même d'en rendre compte.

coup-d'œil toute la généalogie, à en faire distinguer à l'instant même et sans confusion les genres et les espèces. Tout professeur qui voudrait s'épargner une grande perte de temps, et se dispenser de dicter des cahiers en classe, pourrait le prescrire à ses élèves comme un canevas à remplir hors de classe et en leur particulier. Il les obligerait par-là à faire, eux-mêmes, chacun à leur manière, leur petit traité des Tropes: et quels sont ceux pour qui ce travail ne serait pas facile, avec tous les secours que leur fourniraient, et le livre de Dumarsais, et le Commentaire qui l'accompagne? Tout en faisant ce traité, ils apprendraient la science; ils l'apprendraient d'autant mieux, qu'ils n'y appliqueraient pas seulement leur mémoire, mais leur jugement, leur

*sketch
outlines*

raison; et ils feraient bien plus que l'apprendre, ils feraient bien plus, dis-je, que la recevoir toute faite; ils la referaient en quelque sorte eux-mêmes. Est-il douteux que cette méthode, si bonne pour ceux qui étudient sous des maîtres, ne fût à suivre aussi par ceux qui, étudiant sans maître, voudraient acquérir une instruction solide et profonde?

J'avais pensé d'abord à distribuer le Commentaire dans le cours du texte, c'est-à-dire, dans l'ouvrage même de Dumarsais, en mettant à la suite de chaque article les observations qui s'y rapportent; et les deux ouvrages, imprimés avec un caractère un peu plus fin, surtout pour celui qui n'est que l'accessoire de l'autre, auraient pu ne former ensemble qu'un seul volume, même assez ordinaire. Mais un Commen-

taire justement estimé , celui de M. Petitot sur la Grammaire générale de Port-Royal , s'est présenté , dans toutes les éditions , rejeté tout-à-fait à la fin de cette Grammaire , comme l'eût été un ouvrage d'un genre tout différent. Ne convenait-il pas de suivre un tel exemple ? Ce parti , d'ailleurs , s'accordait beaucoup mieux avec mon intention bien formelle de respecter dans le livre de Dumarsais , jusqu'à l'orthographe particulière que ce Grammairien célèbre a voulu mettre en crédit , et de n'adopter pour mon Commentaire que l'orthographe généralement usitée. Quelle bigarrure en effet n'eût-ce pas été que l'entremêlement continuel de deux orthographes toutes différentes , dans un ouvrage formé de deux autres fondus pour ainsi dire en-

semble (1)? Une autre considération que rien n'oblige à taire, c'est que par ce moyen le libraire qui s'est chargé de l'entreprise, a pu employer utilement une édition presque entière des Tropes, dont il lui eût fallu, autrement, faire le sacrifice en pure perte. Ainsi il y a eu des raisons plus que suffisantes pour que le Commentaire fût donné au Public, sans morcellement et comme un corps d'ouvrage à part.

(1) On peut voir dans l'article *errata* qui précède les *Tropes*, les raisons par lesquelles Dumarsais lui-même justifie son système d'orthographe. Ces raisons ne feront pas renoncer à l'usage reçu; mais elles serviront à éclairer, à instruire sur un point de Grammaire qui n'est pas sans intérêt, et qui tous les jours s'offre à discuter, même dans la conversation.

On a même cru qu'il valait mieux en faire un volume particulier et distinct, qui serait joint, à titre de second tome, à l'ouvrage de Dumarsais, que de n'en faire avec cet ouvrage qu'un seul et même volume. On n'a vu à cela aucun inconvénient pour le rapprochement des articles correspondans des deux ouvrages, puisqu'il n'est pas sans doute plus incommode d'avoir en même temps deux petits volumes ouverts l'un à côté de l'autre, que de se voir obligé d'ouvrir à chaque instant un même gros volume en deux endroits différens : et l'on y a vu un avantage qui n'était point à dédaigner, celui de l'emploi d'un caractère et d'une forme d'impression plus agréable à la vue et plus favorable pour la lecture.

Le texte, avons-nous dit, avait

été réimprimé pour paraître seul, comme on l'avait toujours vu jusqu'alors. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il ne renvoie jamais au Commentaire, et que les divers endroits qui ont donné lieu à des observations, ne s'y trouvent marqués par aucun des signes typographiques d'usage. Mais la disposition seule du Commentaire rend cet inconvénient à peu-près nul : elle met le dernier ouvrage si parfaitement en accord avec le premier, que, non-seulement toute méprise, mais même toute incertitude est impossible. Même plan, mêmes divisions, mêmes titres ; et de plus, avant chaque observation particulière, des indications sûres et précises, qui font voir aussitôt à quoi elle se rapporte, et quelle est la partie, quel est l'article, le passage, quelle est

même la page du texte où il faut aller. Cette dernière sorte d'indication, celle de la page, est même comme surabondante, et les autres pourraient tellement suffire par elles seules, que le Commentaire, si on eût jugé à propos de le publier séparément, pourrait, sinon pour le format, du moins pour l'ordre des matières, s'ajuster à toutes les éditions quelconques des *Tropes*: aussi, le fait-on tirer à un beaucoup plus grand nombre d'exemplaires qu'il n'en reste de cette édition du texte qu'il est, dans ce moment-ci, particulièrement destiné à accompagner (1).

*signe
de tout*

(1) C'est l'édition in-12, donnée, en 1805, à Paris, par M. Belin, libraire, rue Saint-Jacques, n°. 22; édition qui, au reste, pour le caractère et la pagination,

On nous saura gré, sans doute, d'avoir mis ci-après sous les yeux du lecteur, une petite Notice sur Dumarsais, dont le nom est si connu, et la personne si peu ! Elle est extraite en grande partie, soit de l'éloge du Grammairien philosophe, par d'Alembert, soit de l'article du Dictionnaire historique sur cet homme illustre ; article extrait lui-même, à ce qu'il paraît, de ce même éloge (1). On ne sera pas non plus fâché, je

ne diffère guère, je crois, des autres du même format.

(1) J'aurais voulu consulter un éloge plus récent de Dumarsais, couronné par l'Institut, et fait par un des hommes de nos jours (M. de Gerando) les plus versés dans la science des idées et du langage. Mais cet éloge, je n'ai pu me le procurer nulle part, et pas même à la bibliothèque de l'Institut, où on l'a cherché inutilement.

pense, de voir, à la suite de cette Notice, l'article de l'*Année littéraire* relatif à une édition des *Tropes* de 1756, époque de la mort de l'auteur. Rien n'est plus propre à donner une idée générale de l'ouvrage, et à faire voir combien il devait être déjà alors estimé de tous les hommes en état de l'apprécier, puisque ceux mêmes qu'on aurait pu croire le moins portés à le favoriser, n'en parlaient qu'avec une sorte d'enthousiasme. Dumarsais avait été quelque temps Oratorien, et Fréron, auteur de l'*Année littéraire*, avait été aussi quelque temps Jésuite. Dumarsais avait co-opéré à l'Encyclopédie pour les articles de Grammaire, et Fréron n'aimait pas les Encyclopédistes en général : cependant qui a plus loué Dumarsais et ses *Tropes* que ne l'a fait Fréron?

Et ces louanges , on le verra , portent tous les caractères de la sincérité et de la franchise.

NOTICE

SUR DUMARSAIS.

CÉSAR CHESNEAU DUMARSAIS naquit à Marseille en 1676. Encore au berceau , il perdit son père , et resta entre les mains d'une mère qui laissa dépérir la fortune de ses enfans par un désintéressement romanesque. Pour comble de malheur, il perdit encore , peu de temps après , deux oncles d'un mérite distingué , dont l'un , savant médecin , est auteur de quelques ouvrages qui ont eu de la réputation. Ces oncles lui avaient laissé une bibliothèque nombreuse et choisie : elle fut vendue à un prix très-modique. Le jeune enfant , qui n'avait pas encore atteint sa septième année , pleura beaucoup de cette perte ; et , ce qui annonçait son goût précoce pour l'étude , il cachait tous les livres qu'il pouvait soustraire. Sa mère , touchée de son affliction , en mit à part quelques-uns de rares , les lui

réervant pour le temps où il serait en âge de les lire ; mais ils furent bientôt après dissipés comme les autres. Il semblait que la Fortune , après l'avoir privé de son bien, cherchât encore à lui ôter les moyens de s'instruire.

L'ardeur et le talent se fortifièrent en lui par les obstacles : il fit ses études avec succès chez les Pères de l'Oratoire de Marseille ; il entra même dans cette congrégation , non moins célèbre que la société des Jésuites dans les Lettres et dans l'Enseignement public. Mais le désir d'une plus grande liberté la lui fit quitter vers l'âge de vingt-cinq ans. Il vint à Paris , s'y maria , et fut reçu avocat au Parlement. Il commençait à travailler avec succès, quand se voyant déchu des espérances flatteuses qui l'avaient engagé dans cette profession , il prit le parti de l'abandonner. Sans état , sans fortune , chargé de famille, et, ce qui était plus triste encore, malheureux dans son domestique par l'humeur chagrine d'une femme vertueuse , mais insociable , il entra , comme instituteur, chez le Président de Maisons. Là , il

fit l'éducation de ce même de Maisons que Voltaire a célébré dans plusieurs de ses écrits; qui, dès l'âge de vingt-sept ans, fut reçu dans l'Académie des Sciences, et dont les connaissances et les lumières faisaient déjà beaucoup d'honneur à son maître, lorsqu'il fut enlevé à la fleur de son âge. Ce fut là aussi, qu'à la prière du père de son élève, il commença son ouvrage sur les libertés de l'Eglise gallicane, qu'il termina ensuite pour le Duc de la Feuillade, nommé à l'ambassade de Rome. Il paraîtrait que ce fut à-peu-près dans ce même temps qu'il entreprit de défendre contre le Père Baltus l'*Histoire des Oracles*, de Fontenelle. Ce qu'on assure d'une manière plus positive, c'est que le premier de ces deux ouvrages n'a paru qu'après sa mort, et que le second, dont les Jésuites avaient empêché la publication, et dont on n'a trouvé dans ses papiers que des fragmens imparfaits, n'a jamais vu le jour.

Dumarsais, avec tout son talent, était destiné à être malheureux en tout. Le Président de Maisons, qui en avait fait son

ami , était trop éclairé pour ne pas sentir , et trop équitable pour ne pas reconnaître les obligations qu'il lui avait pour son fils. Malheureusement la mort l'enleva au moment où il se proposait de lui assurer une retraite honorable. Sur les instances et sur les promesses de la famille , l'instituteur continua encore quelque temps ses soins à son élève ; mais le peu de considération qu'on lui marquait , et les dégoûts qu'on lui fit même essayer , l'obligèrent enfin de se retirer , en renonçant au juste prix du sacrifice des douze plus belles années de sa vie. On lui proposa alors , et il accepta d'entrer chez le fameux Law, pour être auprès de son fils , âgé d'environ seize ans. Là fortune , qui semblait vouloir lui sourire , lui manqua encore. Law ayant été obligé de quitter la France après l'avoir ruinée , il se trouva lui-même aussi peu avancé qu'auparavant , quant à ses moyens d'existence : sa pauvreté était restée aussi entière que sa probité , pure et intacte.

De la maison de Law, Dumarsais passa dans celle du Marquis de Beaufrémont. Ce

fut là qu'il commença à être d'une si grande utilité pour les Lettres, en se dévoilant au Public pour ce qu'il était, pour un Grammairien profond et philosophe, et pour un esprit créateur dans une matière sur laquelle se sont exercés tant d'excellens écrivains. Le premier fruit de ses réflexions sur l'étude des langues, fut son *Exposition d'une méthode raisonnée pour apprendre la langue latine* : il la publia en 1722, et la dédia à MM. de Beaufrémont, ses élèves, pour qui il l'avait imaginée, et à qui elle avait fait faire les progrès les plus singuliers et les plus rapides. Encouragé par le succès de ce premier essai, il entreprit de le développer dans un grand ouvrage qui devait avoir pour titre : *Les véritables principes de la Grammaire, ou Nouvelle Grammaire raisonnée pour apprendre la langue latine*. A cet ouvrage, dont il n'a paru que la Préface, qu'il publia en 1729, appartenait primitivement, comme septième et dernière partie, le traité des *Tropes* : il l'en détacha, l'année suivante, pour le donner séparément au Public.

When it comes to make the most rapid progress

with
method
and it
is the

L'éducation des jeunes Beaufreumont finie, Dumarsais continua d'exercer le rare talent qu'il avait pour ces sortes de fonctions. Il prit une pension dans le faubourg Saint-Victor, pour y élever, suivant sa méthode, un certain nombre de jeunes gens. Des circonstances imprévues le forcèrent d'y renoncer. Il voulut se charger encore de quelques éducations particulières ; mais son âge avancé ne lui permit pas de les conserver long-temps. Obligé enfin de se borner à quelques leçons qu'il donnait pour subsister, presque sans ressource, et, ce qui était plus déplorable encore, sans espérance, il se réduisit à un genre de vie fort étroit. Ce fut alors que les auteurs de l'Encyclopédie l'associèrent à cette grande entreprise littéraire. La partie spécialement confiée à ses soins, celle de la Grammaire, a été généralement regardée comme une des mieux traitées. Un tel succès ne paraissait-il pas devoir servir à lui assurer le nécessaire qui lui manquait ? Il le crut, et il chercha à intéresser en sa faveur les distributeurs des grâces ; mais des éloges flat-

teurs, des paroles obligeantes, furent tout le fruit qu'il retira de ses démarches.

Cependant Dumarsais approchait du terme de sa vie, et les infirmités augmentaient ses besoins, sans qu'il vit augmenter également ses ressources. Il eut toutefois à se flatter un instant de pouvoir jouir enfin d'un peu d'aisance: son fils, mort au Cap après y avoir fait une petite fortune, lui avait donné par son testament l'usufruit du bien qu'il laissait. Mais la distance des lieux et le peu de temps qu'il survécut à son fils, ne lui permirent de toucher qu'une faible partie de ce qui devait lui revenir. Il lui fallait de bien plus grands secours. Heureusement pour lui, un bienfaiteur de l'humanité et des talens, le comte de Lauraguais eut occasion de le voir dans ces circonstances pénibles. Il fut touché de sa situation et de son mérite, et lui assura une pension de mille francs, dont il continua même ensuite une partie à la personne qui avait pris soin de la vieillesse de son protégé. Celui-ci ayant poussé sa carrière jusqu'à bien près de quatre-vingts ans, la termina en 1756,

*usage des
fruct.*

à Paris , où il paraît qu'il avait toujours vécu depuis sa jeunesse.

Telle fut à peu-près la vie , et telle fut la destinée de cet homme célèbre. Né pour éclairer son siècle et sa patrie , il resta longtemps obscur et ignoré , réduit à exercer , pour vivre , une profession assurément très-honorable en elle-même , mais très-peu honorée parmi nous , et qui ne conduit pas plus à la richesse qu'elle ne se concilie avec l'esprit de liberté et d'indépendance. Presque toujours aux prises avec la fortune , il ne la vit pas même s'adoucir un peu en sa faveur , alors que son mérite , commençant à être connu , la gloire et la renommée donnaient déjà quelque éclat à son nom. Cependant il peut avoir été pauvre sans être malheureux. Sans cupidité , comme sans ambition , il savait se contenter du nécessaire , et son âme fière et forte , au-dessus de tous les événemens de la vie , était toujours aussi calme et aussi tranquille que ferme et inébranlable. Avec plus de talent pour se faire valoir , et avec moins de délicatesse , il aurait pu trouver des secours

chez des citoyens riches et généreux. Mais il avait trop d'honneur pour accepter de toute main, et il était trop capable de reconnaissance pour placer ce sentiment au hasard. *M. Dumarsais*, disait un riche avare, *est un fort honnête homme ; il y a quarante ans qu'il est mon ami ; il est pauvre , et il ne m'a jamais rien demandé.*

On ne s'étonnera pas, d'après cette indifférence de Dumarsais pour ses intérêts, qu'il ait été d'une humeur douce et égale. On concevra aussi qu'il ait conservé jusque dans ses malheurs un certain fonds de gaieté. Cependant il n'était pas insensible à tout ce qui pouvait le regarder : il aimait les louanges, et, s'il ne les recherchait pas, il était loin de les fuir. Il faut même le dire ; il ne mettait aucun soin à dissimuler la bonne opinion qu'il avait de lui-même et de ses ouvrages : c'est qu'il était d'une simplicité, d'une naïveté, d'une bonhomie telle, qu'on aurait pu l'appeler le La Fontaine des philosophes. Fontenelle l'a assez bien peint, en disant de lui : *C'est le ni-*

gaud le plus spirituel, et l'homme d'esprit le plus nigaud que je connaisse. Il fallait, en effet, plus que le voir et plus que l'entendre, pour le juger un homme au-dessus du commun. Il avait beaucoup de savoir, et le savoir le plus vrai, le plus lumineux, mais plus de jugement que d'imagination, l'esprit plus sage que brillant, plus juste et plus net que vif, et il était plus propre à discuter avec lenteur, qu'à saisir avec promptitude.

Il ne me reste plus qu'à dire un mot de ses ouvrages. Nous avons déjà vu qu'il en a fait de plus d'un genre; nous avons vu aussi qu'ils n'ont pas tous paru de son vivant. Quelques-uns de ces derniers ne sont pas très-connus, et tels même qu'on lui attribue, peut-être faussement, ne méritent pas trop de l'être. S'ils sont réellement de lui, il a du moins démenti et rétracté tout ce qu'ils peuvent avoir de peu religieux, puisqu'il est certain qu'il fit avant de mourir, et dans une maladie même assez courte, tous les actes de religion d'un chrétien catholique. Mais nous n'avons à parler ici

que de ses ouvrages de Grammaire philosophique, ou, si l'on veut, de philosophie grammaticale : c'est par ceux-là, en effet, qu'il s'est acquis une réputation immortelle ; c'est par ceux-là qu'il força jusqu'au suffrage de la Société célèbre et toute-puissante qui s'était opposée à son apologie de l'Histoire des Oracles, et qu'il le força au point d'être célébré comme un grand maître, et presque comme un oracle, dans le journal même de cette Société, connu sous le nom de *Journal de Trévoux*. Ces ouvrages sont :

1°. Sa *Méthode raisonnée pour apprendre la langue latine*. Cette méthode, conforme au développement naturel de l'esprit, et propre à abrégier tout-à-la-fois les difficultés et le temps de l'étude, a eu d'abord contre elle, comme on le pense bien, les préjugés et la routine ; mais elle en a enfin assez triomphé à la longue pour amener de grandes améliorations dans tout le système de l'enseignement, soit particulier, soit public.

2°. Son *Traité des Tropes*, ou des

différens sens dont un même mot est susceptible dans une même langue; ouvrage qui paraît être celui qui lui fait le plus d'honneur; qui du moins est celui qu'on a le plus vanté, et que le Dictionnaire historique appelle, à-peu-près comme d'Alembert, un chef-d'œuvre de logique, de justesse, de clarté, et de précision.

3°. Sa *Logique*, ou ses *Réflexions sur les principales opérations de l'esprit*; logique fort courte, où l'on retrouve tout ce qu'il y a de meilleur et de vraiment utile dans la logique de Port-Royal, et qui n'a pas peu servi à faire toute la partie de la *Logique latine de Lyon*, relative à l'art du syllogisme; qui contient, en effet, tout ce qu'il importe le plus de savoir sur cet art, et qui d'ailleurs porte sur une métaphysique simple, naturelle et raisonnable.

4°. Enfin, ses divers articles de Grammaire faits pour l'Encyclopédie, et que l'on trouve recueillis avec sa *Logique*, sous divers titres généraux qu'on leur a appliqués. Ce qui en fait assez l'éloge, c'est qu'on les regarde comme un des plus beaux

ornemens de l'immense et fameux ouvrage dont ils ont été primitivement destinés à faire partie. On a toutefois reproché à quelques-uns de manquer de clarté et de précision, comme excédant les bornes d'une juste étendue. Il paraît en effet que, par l'habitude d'envisager chaque idée sous toutes les faces, et par la nécessité de parler presque toujours à des enfans, l'auteur avait contracté de la diffusion dans la conversation, et que, cette diffusion, dont il ne se doutait sûrement pas lui-même, il l'a fait passer quelquefois dans ses écrits, surtout dans ceux de ses derniers jours. Mais on ne sent pas assez peut-être que, s'il est vrai que des idées communes et familières peuvent gagner à être présentées d'une manière vive et serrée, il n'en est pas de même, en général, des idées un peu nouvelles, surtout lorsqu'elles en contrarient d'autres de plus anciennes; que ces idées, au contraire, demandent à être reproduites plus d'une fois et sous plus d'une forme; et que ce n'est même souvent qu'à force de dévelop-

pemens et d'explications, que l'on parvient à les rendre sensibles, et à les faire saisir et goûter par tous les esprits.

~~ALPHONSE~~

EXTRAIT

DE

L'ANNÉE LITTÉRAIRE DE FRÉRON,

Sur une nouvelle édition des TROPES DE DUMARSAIS, donnée quelque temps après la mort de l'Auteur.

ANNÉE 1757. — TOM. VII. LETTRE VIII.

IL y a quelques mois, Monsieur, qu'on nous a donné une nouvelle édition des Tropes par Dumarsais, vol. in-8°. ; livre trop ignoré, livre qu'il faudrait que nous dussions à l'Académie, ou qui aurait dû, tout au moins, mériter l'Académie à son auteur.

L'éditeur, en honorant son propre discernement, a rendu l'office le plus important au public, qu'on ne sert jamais mieux que lorsqu'on lui fournit des armes, soit pour détruire les erreurs anciennes, soit pour empêcher l'établissement des nouvelles. A quoi parvient-on ordinairement en expliquant les Auteurs dans les classes ?

A un à-peu-près incertain et même trompeur. A quoi travaille-t-on en Rhétorique le plus souvent ? A se remplir machinalement la tête d'un verbiage laborieux. Quelle connaissance a-t-on coutume d'acquérir dans un cours de Dialectique ? Celle d'un fatras déraisonnable de superfluités (1). Je pense qu'un des plus sûrs moyens d'obvier à ces trois inconvéniens surannés, c'est la lecture approfondie des Tropes. Ce traité est divisé en trois parties : la première a pour objet les *Tropes* en général ; la seconde, les *Tropes* en particulier ou les

(1) Oui, voilà ce qu'on a dit de l'enseignement des anciens collèges, dans le temps même où ils étaient pour la plupart tenus par les Jésuites. Et qui l'a dit ? Un homme qui, certes, n'était pas l'ennemi des Jésuites, ni le fauteur des innovations ; un homme qui, non-seulement avait été élevé par les Jésuites dans un de leurs plus fameux collèges, (dans celui de Louis-le-Grand, à Paris), mais qui même, en qualité de Jésuite, au moins novice, avait professé quelque temps, et avec distinction, dans ce même collège.

Tropes des Grammairiens et des Rhéteurs; et la troisième, les *Tropes* des Philosophes.

Tropes vient du mot grec *tropos*, *conversion*, *changement*. Les *Tropes* sont des mots changés du sens propre au sens figuré; les *Tropes* sont des mots qui sont toujours pris dans ce dernier sens; ils ne se prennent point dans le sens propre. Le sens propre d'un mot est sa signification primitive; le sens figuré d'un mot est la signification détournée qu'on lui donne. Un mot est pris dans le sens propre, quand il est employé à désigner un objet pour la désignation duquel il a été d'abord institué; un mot est pris dans le sens figuré, quand il est employé à désigner un objet pour la désignation duquel il n'a pas été d'abord institué (1). Le mot *feu*, par exemple, peut se prendre dans le sens propre et dans le sens figuré. Quand je dis, *le feu du*

(1) Il y a dans ces notions sur le sens propre et sur le sens figuré, quelques inexactitudes qu'on trouvera relevées dans le Commentaire.

poêle est doux, je prends le mot *feu* dans le sens propre, parce que je l'emploie à désigner ce pour la désignation de quoi il a été d'abord institué. Quand je dis, *le feu de la colère est terrible*, je prends le mot *feu* dans le sens figuré, parce que je l'emploie à désigner ce pour la désignation de quoi il n'a pas été institué. Le mot *feu* a été institué pour désigner cet élément furieux qui détruit tout et réduit tout en cendre; et comme la colère voudrait aussi tout détruire, on a dit le *feu* de la colère, comme on a dit le *feu* du fourneau (1).

(1) Dans *le feu de la colère*, le mot *feu* est en effet dans un sens figuré, et ce sens figuré est ce qu'on appelle une *métaphore*. Mais quand on dit qu'il y a tant de feux dans un village, dans une ville, le mot *feu* se trouve employé par extension, par abus, pour ménage, et ce nouveau sens du mot, sans être le sens primitif, n'est pas non plus un sens proprement figuré, mais ce qu'on appelle une *catachrèse*. Il en est de même du mot *feu* pris pour cheminée, comme dans cet exemple : *Il n'y a qu'un feu dans cet appartement*; ou employé pour signi-

Il est essentiel d'entendre la vraie signification des mots, et on ignore cette signification dès qu'on ne sait point en quel sens les mots sont pris dans le discours. Les mots n'ont qu'un seul sens propre ; ils ont plusieurs sens figurés. Ce qui a donné lieu à tous les sens figurés, c'est la liaison qui se trouve entre les idées accessoires. On appelle ainsi les idées qui s'approchent, pour ainsi dire, les unes des autres, les idées dont les unes excitent les autres nécessairement, le signe, par exemple, et la chose signifiée, la cause et l'effet, la partie et le tout, l'antécédent et le conséquent. Les *Tropes*, par le moyen des idées accessoires, réveillent des idées principales. *J'aperçus hier dix voiles*, signifie par cette raison, *j'aperçus hier dix vaisseaux* (1). *Enflam-*

fier une garniture de feu, c'est-à-dire, une grille de fer, avec la pelle, les pincettes et les tenailles : *Un feu garni d'argent ; acheter un feu.*

(1) *J'aperçus hier dix voiles* ne signifierait pas par lui seul, *j'aperçus hier dix vaisseaux*,

mé de colère, enivré de plaisir, sont deux énonciations plus énergiques que *plein de colère* et *plein de plaisir* (1). Prenez le

mais présenterait un sens tout-à-fait équivoque, et donnerait lieu de demander *quelle espèce de voiles ? si voiles est au masculin ou au féminin ? s'il est au propre ou au figuré ? si par hasard je veux dire dix femmes en voile, ou dix vaisseaux à voiles ?* Pour qu'il n'y eût point d'équivoque, il faudrait que l'on sût, par toutes les circonstances du discours, que je ne parle que relativement à la navigation, à la marine, et que c'est sur la mer, par exemple, ou sur une rivière, ou dans un port, que j'ai aperçu les *dix voiles* : *J'aperçus hier une escadre de dix voiles ; je vis hier dix voiles sortir du Havre ; hier, en me promenant sur le rivage, j'aperçus dix voiles qui croisaient au large.*

(1) Elles sont plus énergiques, parce qu'elles disent beaucoup plus, et qu'elles forment une image vive qui frappe et saisit à l'instant l'imagination. Mais dans *plein de colère* et dans *plein de plaisir*, le mot *plein* n'est pas plus employé dans son sens primitif que ne le sont dans le leur *enivré* et *enflammé*, quand on dit *enivré de plaisir, enflammé de colère*. Ce mot est

glaive de la parole, quand il est question des ministres de Jésus-Christ, forme une image plus agréable que *parlez*. Tel est le sommaire précis de la première partie, qui est une Préface où M. Dumarsais disserte en homme consommé sur la nature, sur l'origine, sur les effets des *Tropes*, et sur la nécessité de les entendre.

Dans cette première partie, M. Dumarsais a considéré le genre des *Tropes* : dans la seconde, il en développe analytiquement toutes les espèces ; de sorte qu'utile et agréable tout-à-la-fois, il amuse et il instruit également son lecteur, en lui présentant des exemples appuyés de solides réflexions, et des réflexions rendues sensibles par des exemples choisis. Les *Tropes* sont pour le commun des hommes ce que la prose était pour le M. Jourdain de la co-

aussi un *trope*, et un *trope* fondé sur le même rapport, sur la ressemblance ; mais c'est un *trope* forcé, un *trope catachrèse*, tandis que les deux autres sont des *tropes libres* et de *choix*, des *tropes figures*.

médie. Celui-ci s'étonnait de parler prose depuis vingt ans ; ceux-là sont étonnés d'employer habituellement des *Tropes* dont la dénomination seule leur paraît d'une barbarie affreuse. Les Grammairiens artisans , de peur de sortir de la sphère de leur art , renvoient les *Tropes* aux Rhéteurs ; les Rhéteurs simplement Rhéteurs glissent rapidement sur les *Tropes* , qu'ils accumulent sans y répandre la moindre lumière. La seconde partie du traité de Dumarsais est capable de faire évanouir la surprise des premiers , en les familiarisant de plus en plus avec les *Tropes* ; de dissiper l'erreur des seconds , en leur apprenant l'étendue de leur ressort , et de corriger l'inattention des maîtres d'éloquence , qui s'arrêtent à l'écorce de la diction , au lieu de la faire envisager comme le signe de la perception spirituelle : la parole est la peinture de l'idée ; l'art de parler n'est rien sans l'art de penser ; enseigner à parler sans enseigner à penser , c'est enseigner à faire du bruit. Un froid insipide et une puérile affectation sont les vices le plus souvent an-

nexés aux *Tropes*. M. Dumarsais indique les préservatifs contre ces défauts , non avec ce ton superbement magistral qui révolte , mais avec la simplicité de la vraie Didactique (1)....

(1) C'est bien la *Didactique* qu'il y a dans l'original , et la Didactique est l'art d'enseigner, dit M. Gattel , en alléguant l'autorité de l'Académie , et en ajoutant que Trévoux fait , à tort , ce mot masculin. Il est étonnant que le Dictionnaire de l'Académie , édition de l'an VII (1798), passe sous silence cette signification et ce genre , et se borne à énoncer qu'on dit substantivement la *Didactique* , pour le genre *didactique*.

Quoi qu'il en soit , il est certain que le style de Dumarsais réunit au plus haut degré toutes les qualités du genre , surtout la simplicité , la clarté , le naturel , la correction : et , certes , c'est bien un homme aussi éclairé et d'un jugement aussi sain qui pouvait chercher à faire de l'esprit , et ce qu'on appelle des phrases , où il ne fallait que de la raison et que le ton uni du langage ordinaire ! Mais ce style sans ornemens n'est pourtant pas sans grâce ni sans intérêt , et il se fait lire avec assez de plaisir pour qu'on puisse dire que l'agréable s'y trouve joint à l'utile.

J'ai dit que la troisième partie du traité de M. Dumarsais renferme les *Tropes* des Philosophes, parce que, dans cette dernière partie, il considère moins les grâces, la noblesse et l'énergie du discours, que la vérité des jugemens relativement aux expressions qui peuvent l'altérer. Il est impossible que les aveugles voient; cependant *les aveugles voient*, dit l'Évangile. Prenez le mot *aveugle* dans le sens *divisé*, la dernière proposition est vraie: prenez le mot *aveugle* dans le sens *composé*, la première proposition est vraie aussi; c'est-à-dire, qu'il est vrai que les aveugles, en tant qu'aveugles (sens *composé*) ne voient point, et qu'il est vrai pareillement que les aveugles qui ne le sont plus (sens *divisé*) voient les objets. *La femme aime à parler*: cette proposition est vraie et fausse; vraie, si on considère les femmes en général, *sens collectif*; effectivement la plupart des femmes parlent volontiers; fausse, si on considère chaque femme en particulier, *sens distributif*; il y a des femmes qui parlent peu. *Le café est une liqueur*

délicieuse ; oui et non. Oui, pour moi, qui le prends avec volupté, et qui ne jouis que d'une meilleure santé après l'avoir pris, *sens relatif* ; non, pour les personnes qu'il incommode, et dont il ne flatte même pas le goût ; non, en un mot, pour tout le monde sans exception, *sens absolu*. On ne doit ni parler ni écrire que pour se faire entendre. La netteté et la précision sont le fondement et la fin de l'art de parler et d'écrire. Un lecteur, pourvu qu'il ait l'organisation requise, puisera dans les *Tropes* cette netteté, cette justesse et cette précision qui font le prix des conversations que l'on entend, et des ouvrages qu'on lit (1).

(1) Il y puisera, ou, si l'on veut, il y acquerra de plus, cette intelligence si nécessaire pour lire avec fruit et avec plaisir les ouvrages d'esprit. Ces ouvrages nous offrent dans les figures de langage qui y abondent plus ou moins, comme autant d'énigmes ingénieuses dont il faut que nous trouvions à l'instant même le mot, en rapprochant nos idées, et en saisissant les rapports qui les lient l'une à l'autre. Si nous y parvenons sans peine et sans effort, comme cela ne peut manquer d'être, quand de bonnes études nous ont mis en état d'entendre, alors quel charme!

quelles délices ! En parcourant un seul passage , et quelquefois une seule phrase , un seul vers , nous combinons un million d'idées , comme le dit l'abbé de Radonvilliers ; et , après quelques pages d'un bon livre , nous avons peu lu , mais beaucoup pensé , et par cela même beaucoup joui ; car il n'y a sûrement rien de plus doux ni de plus agréable qu'un exercice modéré de la plus noble faculté de notre âme.

Mais s'il arrivait que , par le défaut d'études préliminaires suffisantes , notre sagacité et notre pénétration n'allassent pas jusqu'à deviner , ou ne devinassent le plus souvent qu'à demi , combien le meilleur livre ne perdrait-il pas pour nous de son prix et de son mérite ! L'auteur nous semblerait parler une langue presque étrangère , nous ne suivrions qu'avec peine le fil du discours , et , si le dégoût et l'ennui ne nous faisaient pas tout-à-fait renoncer à lire , la lecture du moins serait à-peu-près vaine , inutile , et ne laisserait dans l'esprit aucune trace profonde et durable.



AVERTISSEMENT

De la première Édition.

JE suis persuadé par des expériences réitérées, que la méthode la plus facile et la plus sûre pour comencer à apprendre le latin, est de se servir d'abord d'une interprétation interlinéaire, où la construction soit toute faite, et où les mots sous-entendus soient suplés. J'espère doner bientôt au public quelques-unes de ces traductions.

Mais, quand les jeunes gens sont devenus capables de réflexion, on doit leur montrer les règles de la Grammaire, et faire avec eux les observations gram-

maticales qui sont nécessaires pour l'intelligence du texte qu'on explique. C'est dans cette vue que j'ai composé une Grammaire où j'ai rassemblé ces observations.

Je divise la Grammaire en sept parties, c'est-à-dire, que je pense que les observations que l'on peut faire sur les mots, en tant que signes de nos pensées, peuvent être réduites sous sept articles, qui sont :

I. La conoissance de la proposition et de la période, en tant qu'elles sont composées de mots, dont les terminaisons et l'arangement leur font signifier ce qu'on a dessein qu'ils signifient :

II. L'Ortographie.

III. La Prosodie, c'est-à-dire, la partie de la Grammaire, qui traite de la prononciation des

AVERTISSEMENT. v

mots, et de la quantité des syllabes :

IV. L'Etymologie.

V. Les préliminaires de la Syntaxe : j'appelle ainsi la partie qui traite de la nature des mots et de leurs propriétés grammaticales, c'est-à-dire, des nombres, des genres, des personnes, des terminaisons; elle contient ce qu'on appelle les Rudimens.

VI. La Syntaxe.

VII. Enfin la connoissance des différens sens dans lesquels un même mot est employé dans une même langue. La connoissance de ces différens sens est nécessaire, pour avoir une véritable intelligence des mots, en tant que signes de nos pensées : ainsi j'ai cru qu'un traité sur ce point appartenoit à la Grammaire; et qu'il ne falloit pas attendre que

les enfans eussent passé sept ou huit ans dans l'étude du latin, pour leur apprendre ce que c'est que le sens propre et le sens figuré, et ce qu'on entend par Métaphore ou par Métonymie.

On ne peut faire aucune question sur les mots, qui ne puisse être réduite sous quelqu'un de ces sept articles. Tel est le plan que je me suis fait, il y a long-tems, de la Grammaire.

Mais, quoique ces différentes parties soient liées entre elles, de telle sorte qu'en les réunissant toutes ensemble, elles forment un tout qu'on apèle *Grammaire*; cependant chacune en particulier ne suppose nécessairement que les connoissances qu'on a acquises par l'usage de la vie. Il n'y a guère que les préliminaires de la syntaxe qui doivent précéder nécessairement la syn-

AVERTISSEMENT. vij

taxe ; les autres parties peuvent aler assez indiférament l'une avant l'autre : ainsi cette partie de Grammaire que je done aujourd'hui , ne suposant point les autres parties , et pouvant facilement y être ajoutée , doit être regardée come un traité particulier sur les tropes et sur les diférens sens dans lesquels on peut prendre un même mot.

Nous avons des traités particuliers sur l'ortographe , sur la prosodie ou quantité , sur la syntaxe , &c. : en voici un sur les tropes.

Je rapèle quelquefois dans ce traité certains points , en disant que j'en ai parlé plus au long ou dans la syntaxe , ou dans quelqu'autre partie de la Grammaire ; on doit me pardonner de renvoyer ainsi à des ouvrages qui ne sont point encore impri-

viiij *AVERTISSEMENT.*

més, parce qu'en ces occasions je ne dis rien qu'on ne puisse bien entendre sans avoir recours aux endroits que je rapèle, j'ai cru que puisque les autres parties suivront celle-ci, il y auroit plus d'ordre et de liaison entre elles, à suposer pour quelque tems ce que j'espère qui arivera.



AVERTISSEMENT.

P E U de tems après que ce Livre parut pour la première fois , je rencontraï par hasard un home riche qui sortoit d'une maison pour entrer dans son carosse. Je viens, me dit-il en passant, d'entendre dire beaucoup de bien de votre *Histoire des Tropes*. Il crut que les Tropes étoient un peuple. Cette aventure me fit faire réflexion à ce que bien d'autres personnes m'avoient déjà dit, que le titre de ce Livre n'étoit pas entendu de tout le monde ; mais après y avoir bien pensé, j'ai vu qu'on en pouvoit dire autant d'un grand nombre d'autres ouvrages auxquels les Auteurs ont conservé le nom propre de la Science ou de l'Art dont ils ont traité.

D'ailleurs, le mot de Tropes n'est pas un terme que j'aie inventé, c'est un mot connu de toutes les personnes qui ont fait le cours ordinaire des études, et les autres qui étudient les belles-Lettres françoises trouvent ce mot dans toutes nos Rhétoriques.

Il n'y a point de Science ni d'Art qui ne soit désigné par un nom particulier, et qui n'ait des termes consacrés, inconnus aux personnes à qui ces Sciences et ces Arts sont étrangers. Les termes servent à abréger, à mettre de l'ordre et de la précision, quand une fois ils sont expliqués et entendus. Seulement la bienséance, et ce qu'on apèle l'*apropos*, exigent qu'on ne fasse usage de ces termes qu'avec des personnes qui sont en état de les entendre,

AVERTISSEMENT. xj

ou qui veulent s'en instruire ,
ou enfin quand il s'agit de la
doctrine à laquelle ils apartièn-
nent.

J'ai ajouté dans cette nouvelle
édition, l'explication des noms
que les Grammairiens donnent
aux autres figures, tant à celles
qu'ils apellent *figures de dic-
tions*, *dictionum figuræ*, qu'à
celles qu'ils nomment figures de
pensées, *figuræ sententiarum*.

Cette addition ne sera pas
inutile, du moins à une sorte de
persones, et pour le prouver, je
vais raconter en peu de mots ce
qui y a donné lieu.

J'alai voir il y a quelque tems
un jeune home qui a bon es-
prit, et qui a aquis avec l'âge
assez de lumières et d'expérien-
ce pour sentir qu'il lui seroit
utile de revenir sur ses pas,
et de relire les Auteurs classi-

ques. Les jeunes gens qui commencent leurs études , et qui en fournissent la carrière , n'ont pas encore assez de consistance , du moins comunément , pour être touchés des beautés des Auteurs qu'on leur fait lire , ni même pour en saisir le sens. Il seroit à souhaiter que le goût des plaisirs et les ocupations de leur état leur laissassent le loisir d'imiter le jeune home dont je parle.

Je le trouvai sur Horace. Il avoit sur son bureau l'Horace de M. Dacier, celui du P. Sannadon , et celui des *Variorum* avec les notes de Jean Bon. Il en étoit à l'Ode XIII. du V^e. Livre *Horrida tempestas*. Horace au troisième vers *nunc mare, nunc sylvæ* , fait ce dernier mot de trois syllabes sylu-æ. M. Dacier ne fait aucune

remarque sur ce vers ; le Père Sanadon se contente de dire qu'*Horace a fait ce mot de trois syllabes , et que ce n'est pas la première fois que ce Poëte l'a employé ainsi.* Jean Bon ajoute qu'*Horace a fait ce mot de trois syllabes par Diérèse , per Dicesin.* Mais qu'est-ce que faire un mot de trois syllabes par Diérèse ? C'est ce que Jean Bon n'explique pas, me dit ce jeune home. Y a-t-il là quelque mystère ? Ne vous en dit-il pas assez , lui répliquai-je , quand il vous dit que le mot est ici de trois syllabes ? Oui , me répondit-il , si le Comentateur en demeuroid-là ; mais il ajoute que c'est par *Diérèse* , et voilà ce que je n'entends point. Dans un autre endroit il dit que c'est par *Aphérèse* , ailleurs par *Epen-thèse* , &c.

Je voudrois bien, ajouta le jeune home, que puisque ces termes sont en usage chez les Grammairiens, ils fussent expliqués dans quelque recueil où je puisse avoir recours au besoin. Ce fut ce qui me fit venir la pensée d'ajouter l'explication de ces termes à celles des Tropes.

Come les Géomètres ont doné des noms particuliers aux différentes sortes d'angles, de triangles et de figures géométriques, angle obtus, angle adjacent, angles verticaux, triangle *isoscele*, triangle *oxigone*, triangle *scalène*, triangle *amblygone*, &c. de même les Grammairiens ont doné des noms particuliers aux divers changemens qui arivent aux lettres et aux syllabes des mots. Le mot ne paroît pas alors sous sa forme ordinaire, il prend,

pour ainsi-dire , une nouvelle figure à laquelle les Grammairiens donent un nom particulier. J'ai cru qu'il ne seroit pas inutile d'expliquer ici ces différentes figures , en faveur des jeunes gens , qui en trouvent souvent les noms dans leurs lectures , sans y trouver l'explication de ces noms.

On me dira peut-être que je m'arête ici quelquefois à des choses trop aisées et trop communes. Mais les jeunes gens , pour qui principalement ce livre a été fait , ne viennent pas dans le monde avec la conoissance des choses comunes , ils ont besoin de les aprendre , et l'on doit les leur montrer avec soin , si l'on veut les faire passer à la conoissance de celles qui sont plus difficiles et plus élevées , parce que celles-ci suposent

nécessairement celles-là. C'est dans le discernement de la liaison, de la dépendance, de l'enchaînement et de la subordination des connoissances, que consiste le talent du maître.

D'autres au contraire trouveront que ce *Traité* contient des réflexions qui sont au-dessus de la portée des jeunes gens, mais je les supplie d'observer que je suppose toujours que les jeunes gens ont des maîtres. Mon objet est que les maîtres trouvent dans cet ouvrage les réflexions et les exemples dont ils peuvent avoir besoin, si ce n'est pour eux-mêmes, au moins pour leurs élèves. C'est ensuite aux maîtres à régler l'usage de ces réflexions et de ces exemples, selon les lumières, les talens et la portée de l'esprit de leurs disciples. C'est cette conduite qui écarte

AVERTISSEMENT. xvij

les épines , qui done le goût des lettres ; de-là l'amour de la lecture , d'où naît nécessairement l'instruction , et l'instruction fait le bon citoyen , quand un intérêt sordide et mal entendu n'y forme pas d'opposition.



E R R A T A.

JE ne crois pas qu'il y ait de fautes typographiques dans cet ouvrage par l'attention des Imprimeurs, ou s'il y en a, elles ne sont pas bien considérables. Cependant, come il n'y a point encore en France de manière uniforme d'ortographier, je ne doute pas que chacun, selon ses préjugés, ne trouve ici un grand nombre de fautes.

Mais, 1. mon cher Lecteur, avez-vous jamais médité sur l'Ortographe? Si vous n'avez point fait de réflexions sérieuses sur cette partie de la Grammaire, si vous n'avez qu'une ortographe de hasard et d'habitude; permettez-moi de vous prier de ne point vous arrêter à la manière dont ce livre est ortographié, vous vous y acoutumerez insensiblement.

2. Etes-vous partisan de ce qu'on apèle ancienne ortographe? Prenez donc la peine de mettre des lettres doubles qui ne se prononcent point, dans tous les mots que vous trouverez écrits sans ces doubles lettres. Ainsi, quoique selon vos principes il faille avoir égard à l'étymologie en écrivant, et que tous nos anciens auteurs, tels que Villehardouin, plus proches des sources que nous, écrivissent home, de *homo*, persone, de *persona*, honeur, de *honor*, doner, de *donare*, naturelè, de *naturalis*, &c. cependant ajoutez une *m* à *home*, et doublez les autres consones, malgré l'étymologie et la

prononciation , et donnez le nom de novateurs à ceux qui suivent l'ancienne pratique.

Ils vous diront peut-être que les lettres sont des signes , que tout signe doit signifier quelque chose , qu'ainsi une lettre double qui ne marque ni l'étymologie , ni la prononciation d'un mot , est un signe qui ne signifie rien , n'importe : ajoutez-les toujours , satisfaites vos yeux , je ne veux rien qui vous blesse ; et pourvu que vous vous doniez la peine d'entrer dans le sens de mes paroles , vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaira des signes qui servent à l'exprimer.

Vous me direz peut-être que je me suis écarté de l'usage présent : mais je vous supplie d'observer. 1. Que je n'ai aucune manière d'écrire qui me soit particulière , et qui ne soit autorisée par l'exemple de plusieurs auteurs de réputation.

Le P. Bufier prétend même que le grand nombre des Auteurs suit aujourd'hui la nouvelle orthographe , c'est-à-dire qu'on ne suit plus exactement l'ancienne. *J'ai trouvé la nouvelle Orthographe* , dit-il (Gramm. Franç. pag. 388.) , *dans plus des deux tiers des Livres qui s'impriment depuis dix ans.* Le P. Bufier nome les Auteurs de ces livres. Le P. Sanadon ajoute que depuis la supputation du P. Bufier le nombre des partisans de la nouvelle orthographe *s'est beaucoup augmenté et s'augmente encore tous les jours.* (Poésies d'Horace. Préface , page xvii.) Ainsi , mon cher Lecteur , je conviens que

je m'éloigne de votre usage ; mais selon le P. Bufier et le P. Sanadon, je me conforme à l'usage le plus suivi.

3. Etes-vous partisan de la nouvelle orthographe ? Vous trouverez ici à réformer.

Le parti de l'ancienne orthographe et celui de la nouvelle se subdivisent en bien des branches : de quelque côté que vous soyez, retranchez ou ajoutez toutes les lettres qu'il vous plaira, et ne me condânez qu'après que vous aurez vu mes raisons dans mon *Traité de l'Orthographe*.

T A B L E.

PREMIÈRE PARTIE.

Des Tropes en général.

ART. I. <i>I D É E générale des figures.</i>	pag. 1
ART. II. <i>Division des figures.</i>	14
ART. III. <i>Division des figures de mots.</i>	15
ART. IV. <i>Définition des Tropes.</i>	17
ART. V. <i>Le Traité des Tropes est du ressort de la Grammaire, on doit conoître les Tropes pour bien entendre les auteurs et pour avoir des conois- sances exactes dans l'art de parler et d'écrire.</i>	22
<i>Réponse à une objection.</i>	24
ART. VI. <i>Sens propre, Sens figuré.</i>	26
ART. VII. <i>Réflexions générales sur le sens figuré.</i>	30
I. <i>Origine du sens figuré.</i>	ibid.
II. <i>Usages ou effets des Tropes.</i>	31
III. <i>Ce qu'on doit observer, et ce qu'on doit éviter dans l'usage des Tropes, et pourquoi ils plaisent.</i>	39

T A B L E.

IV. <i>Suite des réflexions générales sur le sens figuré.</i>	42
V. <i>Observations sur les Dictionnaires latins-françois.</i>	45

S E C O N D E P A R T I E.

Des Tropes en particulier.

I. <i>LA Catachrèse, abus, extension ou imitation.</i>	52
II. <i>La Métonymie.</i>	76
III. <i>La Métalepse.</i>	104
IV. <i>La Synecdoque.</i>	113
V. <i>L'Antonomase.</i>	132
VI. <i>La Communication dans les paroles.</i>	143
VII. <i>La Litote.</i>	145
VIII. <i>L'Hyperbole.</i>	147
IX. <i>L'Hypotypose.</i>	151
X. <i>La Métaphore.</i>	155
<i>Remarques sur le mauvais usage des métaphores.</i>	170
XI. <i>La Syllepse Oratoire.</i>	176
XII. <i>L'Allégorie.</i>	178
XIII. <i>L'Allusion.</i>	188
XIV. <i>L'Ironie.</i>	199
XV. <i>L'Euphémisme.</i>	201

T A B L E.

XVI. <i>L'Antiphrase.</i>	216
XVII. <i>La Périphrase.</i>	220
XVIII. <i>L'Hypallage.</i>	229
XIX. <i>L'Onomatopée.</i>	242
XX. <i>Qu'un même mot peut être doublement figuré.</i>	245
XXI. <i>De la subordination des tropes, ou du rang qu'ils doivent tenir les uns à l'égard des autres, et de leurs caractères particuliers.</i>	248
XXII. I. <i>Des tropes dont on n'a point parlé.</i>	
II. <i>Variété dans la dénomination des tropes.</i>	253
XXIII. <i>Que l'usage et l'abus des tropes sont de tous les tems et de toutes les langues.</i>	258

TROISIÈME PARTIE.

DES autres sens dans lesquels un même mot peut être employé dans le discours. 263

- I. *Substantifs pris adjectivement, adjectifs pris substantivement, substantifs et adjectifs pris adverbialement.* 264
- II. *Sens déterminé, sens indéterminé.* 270

T A B L E.

III. <i>Sens actif, sens passif, sens neutre.</i>	272
IV. <i>Sens absolu, sens relatif.</i>	279
V. <i>Sens collectif, sens distributif.</i>	280
VI. <i>Sens équivoque, sens louche.</i>	281
VII. <i>Des jeux de mots et de la Paronomase.</i>	286
VIII. <i>Sens composé, sens divisé.</i>	289
IX. <i>Sens littéral, sens spirituel.</i>	292
<i>Division du sens littéral.</i>	293
<i>Division du sens spirituel.</i>	301
<i>Sens moral.</i>	ibid.
<i>Sens allégorique.</i>	303
<i>Sens anagogique.</i>	307
X. <i>Du sens adapté, ou que l'on donne par allusion.</i>	308
<i>Remarques sur quelques passages adaptés à contre-sens.</i>	309
<i>Suite du sens adapté. De la Parodie et des Centons.</i>	317
XI. <i>Du sens abstrait, sens concret.</i>	327
<i>Des Termes abstraits.</i>	331
<i>Réflexions sur les abstractions par rapport à la manière d'enseigner.</i>	345
XII. <i>Dernière observation. S'il y a des mots synonymes.</i>	350

Fin de la Table.

DES



DES TROPES,

OU

DES DIFFÉRENS SENS

Dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue.

PREMIÈRE PARTIE.

Des Tropes en général.

ARTICLE PREMIER.

Idées générales des Figures.

AVANT que de parler des Tropes en particulier, je dois dire un mot des figures en général, puisque les Tropes ne sont qu'une espece de figures.

A

On dit comunément que les *figures* sont des manières de parler éloignées de celles qui sont naturelles et ordinaires : que ce sont de certains tours et de certaines façons de s'exprimer , qui s'éloignent en quelque chose de la manière comune et simple de parler : ce qui ne veut dire autre chose , sinon que les Figures sont des manières de parler éloignées que de celles qui ne sont pas figurées , et qu'en un mot les Figures sont des Figures , et ne sont pas ce qui n'est pas Figures.

D'ailleurs , bien loin que les Figures soient des manières de parler éloignées de celles qui sont naturelles et ordinaires , il n'y a rien de si naturel , de si ordinaire , et de si comun que les Figures dans le langage des homes.

Eloq. de la M. de Bretteville, après avoir dit que
Chaire et du les Figures ne sont autre chose que de
Barreau. L. certains tours d'expression et de pensée
III. ch. 1. dont on ne se sert point comunément ,
 ajoute « qu'il n'y a rien de si aisé et de
 » si naturel. J'ai pris souvent plaisir ,
 » dit-il , à entendre des paysans s'en-
 » tretenir avec des Figures de discours
 » si variées , si vives , si éloignées du

» vulgaire , que j'avois honte d'avoir si
 » long-tems étudié l'éloquence, voyant
 » en eux une certaine Rhétorique de
 » nature beaucoup plus persuasive , et
 » plus éloquente que toutes nos Rhé-
 » toriques artificielles. »

En éfet , je suis persuadé qu'il se fait plus de Figures un jour de marché à la Halle , qu'il ne s'en fait en plusieurs jours d'assemblées académiques. Ainsi, bien loin que les Figures s'éloignent du langage ordinaire des homes , ce seroient au contraire les façons de parler sans Figures qui s'en éloigneroient , s'il étoit possible de faire un discours où il n'y eût que des expressions non figurées. Ce sont encore les façons de parler recherchées , les Figures déplacées , et tirées de loin , qui s'écartent *de la manière comune et simple de parler* ; come les parures affectées s'éloignent de la manière de s'habiller , qui est en usage parmi les honnêtes gens.

Les Apôtres étoient persécutés , et ils soufroient patiemment les persécutions. Qu'y a-t-il de plus naturel et de moins éloigné du langage ordinaire ,

que la peinture que fait S. Paul de cette situation et de cette conduite des Apôtres? * « On nous maudit, » et nous bénissons : on nous persécute, et nous souffrons la persécution : on prononce des blasphèmes contre nous, et nous répondons par des prières. » Quoiqu'il y ait dans ces paroles de la simplicité et de la naïveté, et qu'elles ne s'éloignent en rien du langage ordinaire ; cependant elles contiennent une fort belle Figure qu'on apèle *antithèse*, c'est-à-dire, opposition : *maudir* est opposé à *bénir*, *persécuter* à *souffrir*, *blasphèmes* à *prières*.

Il n'y a rien de plus comun que d'adresser la parole à ceux à qui l'on parle, et de leur faire des reproches quand on n'est pas content de leur conduite. ** *O Nation incrédule et méshante !* s'écrie Jesus-Christ, *jusques à*

* *Maledicimur, et benedicimus : persecutionem patimur, et sustinemus : blasphemamur, et obsecramus. 1. Cor. c. 4. v. 12.*

** *O generatio incredula et perversa, quo usque ero vobiscum ! Quo usque patiar vos ! Matt. c. 17. v. 16.*

quand serai-je avec vous ! jusques à quand aurai-je à vous souffrir ! C'est une Figure très-simple qu'on apèle *apostrophe*.

M. Fléchier, au comencement de son oraison funèbre de M. de Turène, voulant donner une idée générale des exploits de son Héros, dit « conduites d'armées, sièges de places, » prises de villes, passages de rivières, » ataqués hardies, retraites honorables, » campemens bien ordonnés, » combats soutenus, batailles gagnées, » énemis vaincus par la force, dissipés par l'adresse, lassés par une » sage et noble patience : Où peut-on trouver tant et de si puissants » exemples, que dans les actions d'un » home, &c. »

Orais. funèbre de M. de Turène.
Exordc.

Il me semble qu'il n'y a rien dans ces paroles qui s'éloigne du langage militaire le plus simple ; c'est là cependant une Figure qu'on apèle *congeries*, amas, assemblage. M. Fléchier la termine en cet exemple, par une autre Figure qu'on apèle *interrogation*, qui est encore une façon de parler fort triviale dans le langage ordinaire.

Dans l'Andriène de Térence , Simon se croyant trompé par son fils ,
Andr. act. V. sc. 3. v. 3. lui dit , *Quid ais omnium. . .* Que dis-tu le plus. . . vous voyez que la proposition n'est point entière , mais le sens fait voir que ce père vouloit dire à son fils , *Que dis-tu le plus méchant de tous les homes ?* Ces façons de parler dans lesquelles il est évident qu'il faut suplérer des mots , pour achever d'exprimer une pensée que la vivacité de la passion se contente de faire entendre , sont fort ordinaires dans le langage des homes. On apèle cette Figure *Ellipse* , c'est-à-dire , *omission*.

Il y a , à la vérité , quelques Figures qui ne sont usitées que dans le style sublime : telle est la *prosopopée* , qui consiste à faire parler un mort , une personne absente , ou même les choses inanimées. « Ce tombeau s'ou-
 » vriroit , ces ossemens se rejoind-
 » droient pour me dire : Pourquoi
 » viens-tu mentir pour moi , qui ne
 » mentis jâmais pour personne ? Laisse-
 » moi reposer dans le sein de la vérité ,
 » et ne viens pas troubler ma paix ,
 » par la flaterie que j'ai haïe. » C'est

Orais. funè-
 bre de M. de
 Montausier,

ainsi que M. Fléchier prévient ses auditeurs , et les assure par cette *proso-*
popée , que la flatterie n'aura point de part dans l'éloge qu'il va faire de M. le Duc de Montausier.

Hors un petit nombre de Figures semblables , réservées pour le style élevé , les autres se trouvent tous les jours dans le style le plus simple , et dans le langage le plus comun.

Qu'est-ce donc que les Figures ? Ce mot se prend ici lui-même dans un sens figuré. C'est une métaphore. *Figure* , dans le sens propre , est la forme extérieure d'un corps. Tous les corps sont étendus ; mais outre cette propriété générale d'être étendus , ils ont encore chacun leur figure et leur forme particulière , qui fait que chaque corps paroît à nos yeux différent d'un autre corps ; il en est de même des expressions figurées ; elles font d'abord conôître ce qu'on pense ; elles ont d'abord cette propriété générale qui convient à toutes les phrases et à tous les assemblages de mots , et qui consiste à signifier quelque chose , en vertu de

la construction grammaticale ; mais de plus les expressions figurées ont encore une modification particulière qui leur est propre , et c'est en vertu de cette modification particulière , que l'on fait une espèce à part de chaque sorte de figure.

L'antithèse , par exemple , est distinguée des autres manières de parler, en ce que dans cet assemblage de mots qui forment l'antithèse , les mots sont opposés les uns aux autres ; ainsi quand on rencontre des exemples de ces sortes d'oppositions de mots, on les raporte à l'antithèse.

L'apostrophe est différente des autres énonciations , parce que ce n'est que dans l'apostrophe qu'on adresse tout d'un coup la parole à quelque personne présente ou absente , &c.

Ce n'est que dans la prosopopée que l'on fait parler les morts , les absens , ou les êtres inanimés : il en est de même des autres figures , elles ont chacune leur caractère particulier , qui les distingue des autres assemblages de mots , qui font un sens dans le langage ordinaire des homes.

Les Grammairiens et les Rhéteurs ayant fait des observations sur les différentes manières de parler, ils ont fait des classes particulières de ces différentes manières, afin de mettre plus d'ordre et d'arrangement dans leurs réflexions. Les manières de parler dans lesquelles ils n'ont remarqué d'autre propriété que celle de faire conoître ce qu'on pense, sont apelées simplement *phrases*, *expressions*, *périodes*; mais celles qui expriment non seulement des pensées, mais encore des pensées énoncées d'une manière particulière qui leur donne un caractère propre, celles-là, dis-je, sont apelées *figures*, parce qu'elles paroissent, pour ainsi dire, sous une forme particulière, et avec ce caractère propre qui les distingue les unes des autres, et de tout ce qui n'est que phrase ou expression.

M. de la Bruyère dit « qu'il y a
 » de certaines choses dont la médiocrité est insupportable : la poésie,
 » la musique, la peinture et le dis-
 » cours public. » Il n'y a point là

Caract. des
 ouvrages de
 l'esprit.

de figure ; c'est-à-dire , que toute cette phrase ne fait autre chose qu'exprimer la pensée de M. de la Bruyère , sans avoir de plus un de ces tours qui ont un caractère particulier. Mais quand il ajoute , « Quel » suplice que d'entendre déclamer » pompeusement un froid discours , » ou prononcer de médiocres vers » avec emphase ! » c'est la même pensée ; mais de plus elle est exprimée sous la forme particulière de la surprise , de l'admiration , c'est une figure.

Imaginez - vous pour un moment une multitude de soldats , dont les uns n'ont que l'habit ordinaire qu'ils avoient avant leur engagement , et les autres ont l'habit uniforme de leur régiment : ceux-ci ont tous un habit qui les distingue , et qui fait conoître de quel régiment ils sont ; les uns sont habillés de rouge , les autres de bleu , de blanc , de jaune , &c. Il en est de même des assemblages de mots qui composent le discours ; un lecteur instruit rapporte un tel mot , une telle phrase à une telle

espèce de figure , selon qu'il y reconoît la forme , le signe , le caractère de cette figure ; les phrases et les mots qui n'ont la marque d'aucune figure particulière , sont come les soldats qui n'ont l'habit d'aucun régiment ; elles n'ont d'autres modifications que celles qui sont nécessaires pour faire conoître ce qu'on pense.

Il ne faut point s'étoner si les figures , quand elles sont employées à propos , donent de la vivacité , de la force , ou de la grace au discours ; car outre la propriété d'exprimer les pensées , come tous les autres assemblages de mots , elles ont encore , si j'ose parler ainsi , l'avantage de leur habit , je veux dire , de leur modification particulière , qui sert à réveiller l'attention , à plaire , ou à toucher.

Mais , quoique les figures bien placées embéllissent le discours , et qu'elles soient , pour ainsi dire , le langage de l'imagination et des passions ; il ne faut pas croire que le discours ne tire ses beautés que des figures.

Nous avons plusieurs exemples en tout genre d'écrire, où toute la beauté consiste dans la pensée exprimée sans figure. Le père des trois Horaces ne sachant point encore le motif de la fuite de son fils, apprend avec douleur qu'il n'a pas résisté aux trois Curiaques.

* Corneille. *Act. III. sc. 3.* * *Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?* lui dit Julie, *Qu'il mourût,* répond le père.

* Id. Nicomède. *Act. IV. sc. 3.* * Dans une autre tragédie de Corneille, Prusias dit qu'en une occasion dont il s'agit, il veut se conduire en père, en mari. Ne soyez ni l'un ni l'autre, lui dit Nicomède :

PRUSIAS.

Et que dois-je être ?

NICOMÈDE.

Roi.

Il n'y a point là de figure, et il y a cependant beaucoup de sublime dans ce seul mot ; voici un exemple plus simple.

Malherbe. *L. 1. Paraphr. du Ps. CXLV.* En vain pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des Rois tout le tems de
nos vies,

A souffrir des mépris, à ployer les genoux :
 Ce qu'ils peuvent n'est rien; ils sont ce que
 nous sommes,

Véritablement homes,
 Et meurent come nous.

Je pourois rapporter un grand nombre d'exemples pareils, énoncés sans figure, et dont la pensée seule fait le prix. Ainsi, quand on dit que les figures embélistent le discours, on veut dire seulement, que dans les occasions où les figures ne seroient point déplacées, le même fonds de pensée sera exprimé d'une manière ou plus vive ou plus noble, ou plus agréable par le secours des figures, que si on l'exprimoit sans figure.

De tout ce que je viens de dire, on peut former cette définition des figures : **LES FIGURES** sont des manières de parler distinctement des autres par une modification particulière, qui fait qu'on les réduit chacune à une espèce à part, et qui les rend, ou plus vives, ou plus nobles, ou plus agréables que les manières de parler, qui expriment le même fonds

de pensée, sans avoir d'autre modification particulière.

ARTICLE II.

Division des Figures.

ON divise les figures en figures de pensées, *figuræ sententiârum*, *Schemata*; et en figures de mots, *figuræ verbórum*. Il y a cette différence, dit Cicéron *, entre les figurés de pensées et les figures de mots, que les figures de pensées dépendent uniquement du tour de l'imagination; elles ne consistent que dans la manière particulière de penser ou de sentir, en sorte que la figure demeure toujours la même, quoiqu'on vienne à changer les mots qui l'expriment. De quelque manière que M. Fléchier eût fait parler M. de

Σχημα, αἰος,
forme, habit,
attitude.

* Inter conformationem verbórum et Sententiârum hoc interest, quòd verbórum tollitur, si verba mutâris, sententiârum permanet, quibuscúmque verbis uti velis. *Cic. de Orat. L. III, n. 201, aliter LII.*

Montausier dans la prosopopée que j'ai rapportée ci-dessus , il auroit fait une prosopopée. Au contraire , les figures de mots sont telles que si vous changez les paroles , la figure s'évanouit ; par exemple , lorsque parlant d'une armée navale , je dis qu'elle étoit composée de cent *voiles* , c'est une figure de mots dont nous parlerons dans la suite ; *voiles* est là pour *vaisseaux* : que si je substitue le mot de *vaisseaux* à celui de *voiles* , j'exprime également ma pensée ; mais il n'y a plus de figure.

ARTICLE III.

Division des figures de mots.

IL y a quatre différentes sortes de figures qui regardent les mots.

1°. Celles que les Grammairiens apèlent *figures de diction* : elles regardent les changemens qui arivent dans les lettres ou dans les syllabes des mots ; telle est , par exemple , la syncope , c'est le retranchement

d'une lettre ou d'une syllabe au milieu d'un mot, *scuta virum* pour *virorum*.

2°. Celles qui regardent uniquement la construction ; par exemple, lorsqu'Horace parlant de Cléopâtre, *L. 1. Od. 37. v. 21.* dit *monstrum, quæ...* nous disons en français *la plupart des homes disent*, et non pas *dit*. On fait alors la construction selon le sens. Cette figure s'appèle *syllèpse*. J'ai traité ailleurs de ces sortes de figures ; ainsi je n'en parlerai point ici.

3°. Il y a quelques figures de mots, dans lesquelles les mots conservent leur signification propre, telle est la répétition, &c. C'est aux Rhéteurs à parler de ces sortes de figures, aussi bien que des figures de pensées. Dans les unes et dans les autres, la figure ne consiste point dans le changement de signification des mots ; ainsi elles ne sont point de mon sujet.

4°. Enfin il y a des figures de mots qu'on apèle *Tropes* ; les mots prènent par ces figures des significations différentes de leur signification propre. Ce sont là les figures dont j'entrepris de

parler dans cette partie de la Grammaire.

ARTICLE IV.

Définition des Tropes.

LES Tropes sont des figures par lesquelles on fait prendre à un mot une signification qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot : ainsi pour entendre ce que c'est qu'un trope , il faut comencer par bien comprendre ce que c'est que la signification propre d'un mot ; nous l'expliquerons bientôt.

Ces figures sont apelées *tropes* du grec *tropos* , *convérsio* , dont la racine est *trepo* , *verto* , *je tourne*. Elles sont ainsi apelées , parce que quand on prend un mot dans le sens figuré , on le tourne , pour ainsi dire , afin de lui faire signifier ce qu'il ne signifie point dans le sens propre : *voiles* dans le sens propre ne signifie point *vaisseaux* , les voiles ne sont qu'une partie du vaisseau : cependant *voiles*

τρόπος ,
τρέπω.

se dit quelquefois pour *vaisseaux*, come nous l'avons déjà remarqué.

Les tropes sont des figures, puisque ce sont des manières de parler, qui, outre la propriété de faire connoître ce qu'on pense, sont encore distinguées par quelque différence particulière, qui fait qu'on les raporte chacune à une espèce à part.

Il y a dans les tropes une modification ou différence générale qui les rend tropes, et qui les distingue des autres figures : elle consiste en ce qu'un mot est pris dans une signification qui n'est pas précisément sa signification propre, mais de plus chaque trope difere d'un autre trope, et cette différence particulière consiste dans la manière dont un mot s'écarte de sa signification propre : par exemple, *Il n'y a plus de Pyrénées*, dit Louis XIV d'immortèle mémoire, lorsque son petit-fils le Duc d'Anjou, aujourd'hui Philippe V, fut apelé à la Couronne d'Espagne. Louis XIV vouloit-il dire que les Pyrénées avoient été abîmées ou anéanties? nulement : personne n'entendit cette expression à

la lettre , et dans le sens propre ; elle avoit un sens figuré. Boileau faisant allusion à ce qu'en 1664 le Roi envoya au secours de l'Empereur des troupes qui défirent les Turcs , et encore à ce que Sa Majesté établit la compagnie des Indes , dit :

Quand je vois ta sagesse.....

Rendre à l'*Aigle* éperdu sa première vigueur, D' discours au Roi.
 La France sous tes loix maîtriser la Fortune,
 Et nos vaisseaux domtant l'un et l'autre *Neptune*.....

Ni l'*Aigle* ni *Neptune* ne se prennent point là dans le sens propre. Telle est la modification ou différence générale, qui fait que ces façons de parler sont des tropes.

Mais quelle espèce particulière de trope ? Cela dépend de la manière dont un mot s'écarte de sa signification propre pour en prendre une autre. Les Pyrénées dans le sens propre , sont de hautes montagnes qui séparent la France et l'Espagne. *Il n'y a plus de Pyrénées* , c'est-à-dire , plus de séparation , plus de division , plus de guerre : il n'y aura plus à l'avenir

qu'une bone intelligence entre la France et l'Espagne : c'est une métonymie du signe , ou une métalepse : les Pyrénées ne seront plus un signe de séparation.

L'Aigle est le symbole de l'Empire : l'Empereur porte un aigle à deux têtes dans ses armoiries : ainsi , dans l'exemple que je viens de rapporter , l'*aigle* signifie l'Allemagne. C'est le signe pour la chose signifiée : c'est une métonymie.

Neptune étoit le Dieu de la mer ; il est pris dans le même exemple pour l'Océan , pour la mer des Indes orientales et occidentales : c'est encore une métonymie. Nous remarquerons dans la suite ces différences particulières qui font les différentes espèces de tropes.

Il y a autant de tropes qu'il y a de manières différentes par lesquelles on donne à un mot une signification qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot. *Aveugle* , dans le sens propre , signifie une personne qui est privée de l'usage de la vue : si je me sers de ce mot pour

marquer ceux qui ont été guéris de leur aveuglement, come quand Jesus-Christ a dit , *les aveugles voient*, alors *aveugles* n'est plus dans le sens propre , il est dans un sens que les Philosophes apellent *sens divisé* : ce sens divisé est un trope , puisqu'alors *aveugles* signifie ceux qui ont été aveugles , et non pas ceux qui le sont. Ainsi outre les tropes dont on parle ordinairement , j'ai cru qu'il ne seroit pas inutile ni étranger à mon sujet , d'expliquer encore ici les autres sens dans lesquels un même mot peut être pris dans le discours.

Matt. c. XI, v. 5.



ARTICLE V.

Le traité des Tropes est du ressort de la Grammaire. On doit conoître les Tropes pour bien entendre les Auteurs , et pour avoir des conoissances exactes dans l'art de parler et d'écrire.

Au reste , ce traité me paroît être une partie essentielle de la Grammaire ; puisqu'il est du ressort de la Grammaire de faire entendre la véritable signification des mots , et en quel sens ils sont employés dans le discours.

Il n'est pas possible de bien expliquer l'Auteur même le plus facile , sans avoir recours aux conoissances dont je parle ici. Les livres que l'on met d'abord entre les mains des commençans , aussi-bien que les autres livres , sont pleins de mots pris dans des sens détournés et éloignés de la première signification de ces mots ; par exemple :

Tityre, tu pátulæ, récubans sub tégmine Virg. Ecl.
1. v. 1.
fagi,
Sylvéstrem, tenui, musam meditáris,
avénâ.

Vous méditez une Muse, c'est-à-dire, *une chanson* ; vous vous exercez à chanter. Les Muses étoient regardées dans le Paganisme come les Déesses qui inspiroient les Poëtes et les Musiciens : ainsi *Muse* se prend ici pour la chanson même, c'est la cause pour l'effet ; c'est une métonymie particulière, qui étoit en usage en latin ; nous l'expliquerons dans la suite.

Avéna, dans le sens propre, veut dire de l'*Aveine* : mais parce que les Bergers se servirent de petits tuyaux de blé ou d'aveine pour en faire une sorte de flûte, come font encore les enfans à la campagne ; de là, par extension, on a apelé *avéna* un chalu-meau, une flûte de Berger.

On trouve un grand nombre de ces sortes de figures dans le Nouveau Testament, dans l'Imitation de J. C. dans les fables de Phèdre, en un mot, dans les livres mêmes qui sont

écrits le plus simplement , et par lesquels on comence : ainsi je demeure toujours convaincu que cette partie n'est point étrangère à la Grammaire , et qu'un Grammairien doit avoir une conoissance détaillée des tropes.

Réponse à
une objec-
tion.

Je conviens , si l'on veut , qu'on peut bien parler sans jamais avoir appris les noms particuliers de ces figures. Combien de personnes se servent d'expressions métaphoriques , sans savoir précisément ce que c'est que métaphore ? C'est ainsi qu'il y avoit plus de 40 ans que le Bourgeois-Gentilhomme *disoit de la Prose, sans qu'il en sût rien*. Ces conoissances ne sont d'aucun usage pour faire un compte , ni pour *bien conduire une maison*, come dit M^e Jourdain , mais elles sont utiles et nécessaires à ceux qui ont besoin de l'art de parler et d'écrire ; elles mettent de l'ordre dans les idées qu'on se forme des mots ; elles servent à démêler le vrai sens des paroles , à rendre raison du discours , et donent de la précision et de la justesse.

Mo^{ti}ère ,
Bourg. Gen-
til. act. II.
sc. 4.

Ibid. act. III.
sc. 3.

Les Sciences et les Arts ne sont
que

que des observations sur la pratique : l'usage et la pratique ont précédé toutes les sciences et tous les arts ; mais les sciences et les arts ont ensuite perfectionné la pratique. Si Molière n'avoit pas étudié lui-même les observations détaillées de l'art de parler et d'écrire , ses pièces n'auroient été que des pièces informés, où le génie, à la vérité, auroit paru quelquefois, mais qu'on auroit renvoyées à l'enfance de la Comédie : ses talens ont été perfectionnés par les observations, et c'est l'art même qui lui a appris à saisir le ridicule d'un art déplacé.

On voit tous les jours des personnes qui chantent agréablement, sans connoître les notes, les clés, ni les règles de la Musique, elles ont chanté pendant bien des années des *sol* et des *fa*, sans le savoir ; faut-il pour cela qu'elles rejettent les secours qu'elles peuvent tirer de la Musique, pour perfectionner leur talent ?

Nos pères ont vécu sans connoître la circulation du sang ; faut-il négliger la connoissance de l'Anatomie ? et ne faut-il plus étudier la Physique,

parce qu'on a respiré pendant plusieurs siècles sans savoir que l'air est de la pesanteur et de l'élasticité? Tout a son tems et ses usages, et Molière nous déclare dans ses préfaces, qu'il ne se moque que des abus et du ridicule.

ARTICLE VI.

Sens Propre, Sens Figuré.

AVANT que d'entrer dans le détail de chaque Trope, il est nécessaire de bien comprendre la différence qu'il y a entre le sens propre et le sens figuré.

Un mot est employé dans le discours, ou dans le sens propre, ou en général dans un sens figuré, quel que puisse être le nom que les Rhéteurs donent ensuite au sens figuré.

Le sens propre d'un mot, c'est la première signification du mot. Un mot est pris dans le sens propre, lorsqu'il signifie ce pourquoi il a été premièrement établi; par exemple : *Le feu brûle, la lumière nous éclaire,*

tous ces mots-là sont dans le sens-propre.

Mais quand un mot est pris dans un autre sens, il paroît alors, pour ainsi dire, sous une forme empruntée, sous une figure qui n'est pas sa figure naturelle, c'est-à-dire, celle qu'il a eue d'abord; alors on dit que ce mot est au figuré; par exemple : *Le feu de vos yeux, le feu de l'imagination, la lumière de l'esprit, la clarté d'un discours.*

Masque dans le sens propre, signifie une sorte de couverture de toile cirée ou de quelque autre matière, qu'on se met sur le visage pour se déguiser ou pour se garantir des injures de l'air. Ce n'est point dans ce sens propre que Malherbe prenoit le mot de *masque*, lorsqu'il disoit qu'à la Cour il y avoit plus de masques quë de visages : *masques* est là dans un sens figuré, et se prend pour *personnes dissimulées*, pour ceux qui cachent leurs véritables sentimens, qui se démontent, pour ainsi dire, le visage, et prennent des mines propres à marquer une situation d'esprit et de

cœur toute autre que celle où ils sont éfectivement.

Ce mot *voix* (*vox*) a été d'abord établi pour signifier le son qui sort de la bouche des animaux, et sur-tout de la bouche des homes. On dit d'un home, qu'il a la voix mâle ou féminine, douce ou rude, claire ou enrouée, foible ou forte, enfin aiguë, flexible, grêle, cassée, &c. En toutes ces occasions, *voix* est pris dans le sens propre, c'est-à-dire, dans le sens pour lequel ce mot a été d'abord établi: mais quand on dit que *le mensonge ne sauroit étoufer la voix de la vérité dans le fond de nos cœurs*, alors *voix* est au figuré, il se prend pour *inspiration intérieure, remords, &c.* On dit aussi que *tant que le Peuple Juif écouta la voix de Dieu*, c'est-à-dire, tant qu'il obéit à ses commandemens, *il en fut assisté. Les brebis entendent la voix du Pasteur*, on ne veut pas dire seulement qu'elles reconnoissent sa voix, et la distinguent de la voix d'un autre home, ce qui seroit le sens propre; on veut marquer principalement qu'elles lui obéis-

sent, ce qui est le sens figuré. *La voix du sang, la voix de la nature*, c'est-à-dire, les mouvemens intérieurs que nous ressentons à l'occasion de quelque accident arrivé à un parent, &c. *La voix du peuple est la voix de Dieu*, c'est-à-dire, que le sentiment du peuple, dans les matières qui sont de son ressort, est le véritable sentiment.

C'est par la voix qu'on dit son avis dans les délibérations, dans les élections, dans les assemblées où il s'agit de juger; ensuite, par extension, on a appelé *voix*, le sentiment d'un particulier, d'un Juge; ainsi en ce sens, *voix*, signifie *avis, opinion, suffrage*, *il a eu toutes les voix*, c'est-à-dire, tous les suffrages; *briguer les voix, la pluralité des voix*; *il vaudroit mieux*, s'il étoit possible, *peser les voix que de les compter*, c'est-à-dire, qu'il vaudroit mieux suivre l'avis de ceux qui sont les plus savans et les plus sensés, que de se laisser entraîner au sentiment aveugle du plus grand nombre.

Voix signifie aussi dans un sens

étendu , *gémissement* , *prière*. *Dieu a écouté la voix de son peuple* , &c.

Tous ces diférens sens du mot *voix* qui ne sont pas précisément le premier sens , qui seul est le sens propre , sont autant de sens figurés.

ARTICLE VII.

Réflexions générales sur le Sens Figuré.

I.

Origine du Sens Figuré.

LA liaison qu'il y a entre les idées accessoires , je veux dire , entre les idées qui ont rapport les unes aux autres , est la source et le principe des divers sens figurés que l'on donne aux mots. Les objets qui font sur nous des impressions , sont toujours accompagnés de différentes circonstances qui nous frappent , et par lesquelles nous désignons souvent , tous les objets mêmes qu'elles n'ont fait qu'accompagner , ou ceux dont elles nous réveillent le souvenir. Le nom pro-

pre de l'idée accessoire, est souvent plus présent à l'imagination que le nom de l'idée principale, et souvent aussi ces idées accessoires, désignant les objets avec plus de circonstances que ne feroient les noms propres de ces objets, les peignent ou avec plus d'énergie, ou avec plus d'agrément. De là le signe pour la chose signifiée, la cause pour l'effet, la partie pour le tout, l'antécédent pour le conséquent, et les autres tropes dont je parlerai dans la suite. Comme l'une de ces idées ne sauroit être réveillée sans exciter l'autre, il arrive que l'expression figurée est aussi facilement entendue que si l'on se servoit du mot propre; elle est même ordinairement plus vive et plus agréable quand elle est employée à propos, parce qu'elle réveille plus d'une image; elle attache ou amuse l'imagination et donne aisément à deviner à l'esprit..

I I.

Usages ou effets des Tropes.

1. Un des plus fréquens usages des

tropes , c'est de réveiller une idée principale , par le moyen de quelque idée accessoire : c'est ainsi qu'on dit cent voiles pour cent vaisseaux : cent feux pour cent maisons ; il aime la bouteille , c'est-à-dire , il aime le vin : le fer pour l'épée ; la plume ou le style pour la manière d'écrire ; &c.

2. Les tropes donent plus d'énergie à nos expressions. Quand nous sommes vivement frappés de quelque pensée , nous nous exprimons rarement avec simplicité ; l'objet qui nous occupe se présente à nous , avec les idées accessoires qui l'accompagnent , nous prononçons les noms de ces images qui nous frappent , ainsi nous avons naturellement recours aux tropes , d'où il arrive que nous faisons mieux sentir aux autres ce que nous sentons nous-mêmes : de là viennent ces façons de parler , *il est enflamé de colère , il est tombé dans une erreur grossière , flétrir la réputation , s'enivrer de plaisir , &c.*

3. Les tropes ornent le discours. M. Fléchier voulant parler de l'instruction qui disposa M. le Duc de

Montausier à faire abjuration de l'hérésie, au lieu de dire simplement qu'il se fit instruire, que les ministres de Jesus-Christ lui apprirent les dogmes de la Religion Catholique, et lui découvrirent les erreurs de l'hérésie, s'exprime en ces termes : « Tombez, » tombez, voiles importuns qui lui » couvrez la vérité de nos mystères : » et vous, Prêtres de Jesus-Christ, » prenez le glaive de la parole, et cou- » pez sagement jusqu'aux racines de » l'erreur, que la naissance et l'édu- » cation avoient fait croître dans son » ame. Mais par combien de liens étoit- » il retenu? »

Outre l'Apostrophe, figure de pensée, qui se trouve dans ces paroles, les Tropes en font le principal ornement : *Tombez, voiles, couvrez, prenez le glaive, coupez jusqu'aux racines, croître, liens, retenu*; toutes ces expressions sont autant de tropes qui forment des images, dont l'imagination est agréablement occupée.

4. Les Tropes rendent le discours plus noble : les idées communes auxquelles nous sommes accoutumés, n'ex-

citent point en nous ce sentiment d'admiration et de surprise qui élève l'ame : en ces occasions on a recours aux idées accessoires , qui prêtent , pour ainsi dire , des habits plus nobles à ces idées communes. *Tous les homes meurent également* ; voilà une pensée commune : Horace a dit :

Lib. I. Od. Pallida mors, æquo pulsat pede pauperum
 A. tabernas
 Regumque turres.

On sait la paraphrase simple et naturelle que Malherbe a faite de ces vers.

Malherb. La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles,
 VI. On a beau la prier ;
 La cruèle qu'elle est se bouche les oreilles
 Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane , où le chaume le
 couvre ,
 Est sujet à ses loix ,
 Et la garde qui veille aux barières du Louvre,
 N'en défend pas nos Rois.

Au lieu de dire que c'est un Phé-

nicien , qui a inventé les caractères de l'écriture , ce qui seroit une expression trop simple pour la Poësie : Brébeuf a dit :

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux, Pharsale ,
Liv. III.
De peindre la parole et de parler aux yeux,
Et par les traits divers de figures tracées,
Doner de la couleur et du corps aux pensées*.

5. Les tropes sont d'un grand usage pour déguiser des idées dures , désagréables , tristes ou contraires à la modestie ; on en trouvera des exemples dans l'article de l'euphémisme , et dans celui de la périphrase.

6. Enfin les tropes enrichissent une langue en multipliant l'usage d'un même mot , ils donnent à un mot une signification nouvelle , soit parce qu'on l'unit avec d'autres mots , auxquels souvent il ne se peut joindre dans le sens propre , soit parce qu'on s'en sert par extension et par ressemblance ,

* Phœnices primi, fan æ si créditur , ausi
Mansúram, rúdíbus, vocem signáre, figúris.

Lucan. Lib. III. v. 220.

pour supl er aux termes qui manquent dans la langue.

Manière
d'enseigner
et d'étudier
les belles let-
tres, par M.
Rollin, tom.
II. p. 246. et
Cic. de Ora-
tore, n. 155.
aliter
XXXVIII.
Voss. inst.
orat. I. IV.
c. VI. n. 14.

Mais il ne faut pas croire avec quel-ques Savans, que les tropes n'aient *n'abord été inventés que par nécessité,   cause du défaut et de la disette des mots propres*, et qu'ils aient *contribué depuis   la beauté et   l'ornement du discours, de même  -peu-près que les vêtemens ont été employés dans le commencement pour couvrir le corps et le défendre contre le froid, et ensuite ont servi   l'emb lir et   l'orner*. Je ne crois pas qu'il y ait un assez grand nombre de mots qui supl ent   ceux qui manquent, pour pouvoir dire que tel ait été le premier et le principal usage des tropes. D'ailleurs ce n'est point là, ce me semble, la marche, pour ainsi dire, de la nature, l'imagination a trop de part dans le langage et dans la conduite des homes, pour avoir été précédée en ce point par la nécessité. Si nous disons d'un home qui marche avec trop de lenteur, *qu'il va plus lentement qu'une tortue*, d'un autre, *qu'il va plus vîte que le vent*, d'un passion , *qu'il se*

laisse emporter au torrent de ses passions, &c. c'est que la vivacité avec laquelle nous ressentons ce que nous voulons exprimer, excite en nous ces images, nous en sommes occupés les premiers, et nous nous en servons ensuite pour mettre en quelque sorte devant les yeux des autres ce que nous voulons leur faire entendre. Les hommes n'ont point consulté, s'ils avoient ou s'ils n'avoient pas des termes propres pour exprimer ces idées, ni si l'expression figurée seroit plus agréable que l'expression propre, ils ont suivi les mouvemens de leur imagination, et ce que leur inspiroit le desir de faire sentir vivement aux autres ce qu'ils sentoient eux-mêmes vivement. Les Rhéteurs ont ensuite remarqué que telle expression étoit plus noble, telle autre plus énergique, celle-là plus agréable, celle-ci moins dure; en un mot, ils ont fait leurs observations sur le langage des hommes.

Je prendrai la liberté à ce sujet, de m'arrêter un moment sur une remarque de peu d'importance : c'est que pour faire voir que l'on *substitue*

M. Rollin,
tom. II, p.
246.

quelquefois des termes figurés à la place des mots propres qui manquent, ce qui est très-véritable, Cicéron, Quintilien, et M. Rollin, qui pense et qui parle come ces grands homes, disent que c'est par emprunt et par métaphore qu'on a apelé *gemma* le bourgeon de la vigne : parce, disent-ils, qu'il n'y avoit point de mot propre pour l'exprimer. Mais si nous en croyons les Etymologistes, *gemma* est le mot propre pour signifier le bourgeon de la vigne, et ça été ensuite par figure que les Latins ont doné ce nom aux perles et aux pierres précieuses. En éfet, c'est toujours le plus comun et le plus conu qui est le propre, et qui se prête ensuite au sens figuré. Les laboureurs du pays Latin conoissoient les bourgeons des vignes et des arbres, et leur avoient doné un nom avant que d'avoir vu des perles et des pierres précieuses : mais come on dona ensuite par figure et par imitation ce même nom aux perles et aux pierres précieuses, et qu'aparement * Cicé-

* Verbi translátio institúta est inópiæ causá,

ron, Quintilien et M. Rollin ont vu plus de perles que de bourgeons de vignes, ils ont cru que le nom de ce qui leur étoit plus connu, étoit le nom propre, et que le figuré étoit celui de ce qu'ils conoissoient moins.

III.

Ce qu'on doit observer, et ce qu'on doit éviter dans l'usage des Tropes, et pourquoi ils plaisent.

Les Tropes qui ne produisent pas les effets que je viens de remarquer,

frequentata delectationis. Nam gemmare vites, luxuriam esse in herbis, lætas segetes, etiam rustici dicunt. Cic. de Orator. L. III. n. 155. aliter XXXVIII.

Necessitate rustici dicunt gemmam in vitibus. Quid enim dicerent aliud? Quintil. instit. Orat. lib. VIII, cap. 6. Metaph.

Gemma est id quod in arboribus tumescit cum parere incipiunt, à *geno*, id est, gigno; hinc Margarita et deinceps omnis lapis pretiosus dicitur *gemma*.... quod habet quoque Perottus, cujus hæc sunt verba, « lapillos » gemmas vocavere à similitudine gemmarum quas in vitibus sive arboribus cernimus; gemmæ enim propriè sunt populi » quos primo vites emittunt; et gemmare

sont défectueux. Ils doivent sur-tout être clairs, faciles, se présenter naturellement, et n'être mis en œuvre qu'en tems et lieu. Il n'y a rien de plus ridicule en tout genre, que l'affectation et le défaut de convenance. Molière dans ses *Précieuses* nous fournit un grand nombre d'exemples de ces expressions recherchées et déplacées. La convenance demande qu'on dise simplement à un laquais, *donez des sièges*, sans aler chercher le détour de lui dire; *voiturez-nous ici les comodités de la conversation*. De plus, les idées accessoires ne jouent point, si j'ose parler ainsi, dans le langage des *Précieuses* de Molière, ou ne jouent point come elles jouent dans l'imagination d'un home sensé: *Le conseiller des graces*, pour dire le miroir: *contentez l'envie qu'a ce fauteuil de vous embrasser*, pour dire asséyez-vous.

Les Préc.
Rid. sc. IX.

Ibid. sc. VI.

Ibid. sc. IX.

» vites dicuntur, dum gemmas emittunt ».
Mortinii Lexicon, voce *gemma*.

Gemma oculus vitis propriè. 2. *gemma* deinde générale nomen est lapidum pretiosorum. *Bas. Fabri Thesaur.* v. *gemma*.

Toutes ces expressions tirées de loin et hors de leur place, marquent une trop grande contention d'esprit, et font sentir toute la peine qu'on a eue à les rechercher : elles ne sont pas, s'il est permis de le dire ainsi, à l'unisson du bon sens, je veux dire qu'elles sont trop éloignées de la manière de penser, de ceux qui ont l'esprit droit et juste, et qui sentent les convenances. Ceux qui cherchent trop l'ornement dans le discours, tombent souvent dans ce défaut, sans s'en apercevoir ; ils se savent bon gré d'une expression qui leur paroît brillante et qui leur a coûté, et se persuadent que les autres en doivent être aussi satisfaits qu'ils le sont eux-mêmes.

On ne doit donc se servir de Tropes que lorsqu'ils se présentent naturellement à l'esprit ; qu'ils sont tirés du sujet ; que les idées accessoires les font naître ; ou que les bienséances les inspirent : ils plaisent alors, mais il ne faut point les aler chercher dans la vue de plaire.

Je ne crois donc pas que ces sortes

Manière
d'enseigner.
t. II. p. 247.

de figures *plaisent extrêmement , par l'ingénieuse hardiesse qu'il y a d'aler au loin chercher des expressions étrangères à la place des naturelles , qui sont sous la main , si l'on peut parler ainsi.*

Quoique ce soit là une pensée de Cicéron adoptée par M. Rollin , je crois plutôt que les expressions figurées donent de la grace au discours , parce que , come ces deux grands homes le remarquent , *elles donent du corps , pour ainsi dire , aux choses les plus spirituèles , et les font presque toucher au doigt et à l'œil par les images qu'elles en tracent à l'imagination ; en un mot , par les idées sensibles et accessoires.*

I V.

Suite des Réflexions générales sur le Sens figuré.

1. Il n'y a peut-être point de mot qui ne se prène en quelque sens figuré, c'est-à-dire , éloigné de sa signification propre et primitive.

Les mots les plus comuns et qui reviennent souvent dans le discours , sont ceux qui sont pris le plus fréquem-

ment dans un sens figuré, et qui ont un plus grand nombre de ces sortes de sens : tels sont *corps*, *ame*, *tête*, *couleur*, *avoir*, *faire*, &c.

II. Un mot ne conserve pas dans la traduction tous les sens figurés qu'il a dans la langue originale : chaque langue a des expressions figurées qui lui sont particulières, soit parce que ces expressions sont tirées de certains usages établis dans un pays, et inconnus dans un autre ; soit par quelque autre raison purement arbitraire. Les différens sens figurés du mot *voix*, que nous avons remarqués, ne sont pas tous en usage en latin, on ne dit point *vox* pour *suffrage*. Nous disons *porter envie*, ce qui ne seroit pas entendu en latin par *ferre invidiam* : au contraire, *morem gerere alicui*, est une façon de parler latine, qui ne seroit pas entendue en françois, si on se contentoit de la rendre mot à mot, et que l'on traduisît, *porter la coutume à quelqu'un*, au lieu de dire, faire voir à quelqu'un qu'on se conforme à son goût, à sa manière de vivre, être complaisant, lui obéir. Il en est de

même de *vicem gerere*, *verba dare*, et d'un grand nombre d'autres façons de parler que j'ai remarquées ailleurs, et que la pratique de la version interlinéaire apprendra.

Ainsi, quand il s'agit de traduire en une autre langue quelque expression figurée, le traducteur trouve souvent que sa langue n'adopte point la figure de la langue originale, alors il doit avoir recours à quelque autre expression figurée de sa propre langue, qui réponde, s'il est possible, à celle de son auteur.

Le but de ces sortes de traductions, n'est que de faire entendre la pensée d'un auteur; ainsi on doit alors s'attacher à la pensée et non à la lettre, et parler come l'auteur lui-même auroit parlé, si la langue dans laquelle on le traduit avoit été sa langue naturelle. Mais quand il s'agit de faire entendre une langue étrangère, on doit alors traduire littéralement, afin de faire comprendre le tour original de cette langue.



V.

*Observations sur les Dictionnaires
Latins-François.*

Nos Dictionnaires n'ont point assés remarqué ces différences ; je veux dire, les divers sens que l'on donne par figure à un même mot dans une même langue ; et les différentes significations que celui qui traduit est obligé de donner à un même mot ou à une même expression , pour faire entendre la pensée de son auteur. Ce sont deux idées fort différentes que nos Dictionnaires confondent ; ce qui les rend moins utiles et souvent nuisibles aux començans. Je vais faire entendre ma pensée par cet exemple.

Porter, se rend en latin dans le sens propre par *ferre* : mais quand nous disons *porter envie*, *porter la parole*, *se porter bien ou mal*, &c. on ne se sert plus de *ferre* pour rendre ces façons de parler en latin : la langue latine a ses expressions particulières pour les exprimer ; *porter* ou *ferre* ne sont plus alors dans l'imagination de

celui qui parle latin : ainsi , quand on considère *porter* , tout seul et séparé des autres mots qui lui donent un sens figuré , on manqueroit d'exactitude dans les Dictionnaires françois-latins , si l'on disoit d'abord simplement que *porter* se rend en latin par *ferre* , *invidere álloqui* , *valere* , &c.

Pourquoi donc tombe-t-on dans la même faute dans les Dictionnaires latins-françois , quand il s'agit de traduire un mot latin ? Pourquoi joint-on à la signification propre d'un mot , quelque autre signification figurée qu'il n'a jamais tout seul en latin ? La figure n'est que dans notre françois , parce que nous nous servons d'une autre image , et par conséquent de mots tout différens ; par exemple :

* Voyez le Dictionnaire latin-françois , imprimé sous le nom du R. P. Tachard , en 1727 , et quelques autres Dictionnaires nouveaux.

* *Mittere* signifie , dit-on , envoyer , retenir , arrêter , écrire , n'est-ce pas come si l'on disoit dans le Dictionnaire françois-latin , que *porter* se rend en latin par *ferre* , *invidere* , *álloqui* , *valere* ? Jamais *mittere* n'a eu la signification de *retenir* , d'*arrêter* , d'*écrire* dans l'imagination d'un home qui

parloit latin. Quand Térence a dit :

* *lácrymas mitte*, et ** *missam iram* * Adelp.
fáciét ; *míttere* avoit toujours dans act. 3. sc. 2.
 son esprit la signification d'*envoyer* : v. 37.
 envoyez loin de vous vos larmes , ** Hec.
 votre colère , come on renvoie tout act. 5. sc. 2.
 ce dont on veut se défaire. Que si v. 14.

en ces ocasions nous disons plutôt ,
retenez vos larmes , retenez votre co-
lère , c'est que pour exprimer ce sens ,
 nous avons recours à une métaphore
 prise de l'action que l'on fait quand
 on retient un cheval avec le frein ,
 ou quand on empêche qu'une chose
 ne tombe ou ne s'échape. Ainsi il
 faut toujours distinguer les deux sor-
 tes de traductions dont j'ai parlé ail-
 leurs. Quand on ne traduit que pour
 faire entendre la pensée d'un auteur ,
 on doit rendre s'il est possible , fi-
 gure par figure , sans s'atacher à tra-
 duire littéralement ; mais quand il
 s'agit de doner l'intelligence d'une
 langue , ce qui est le but des dictio-
 naires , on doit traduire littéralement ,
 afin de faire entendre le sens figuré
 qui est en usage en cette langue à
 l'égard d'un certain mot ; autrement

c'est tout confondre : les Dictionnaires nous diront que *aqua* signifie *le feu*, de la même manière qu'ils nous disent que *mittere* veut dire *arrêter, retenir* ; car enfin les Latins criaient *aquas, aquas*, * c'est-à-dire, *afférte aquas*, quand le feu avoit pris à la maison, et nous crions alors *au feu*, c'est-à-dire, *acourez au feu pour aider à l'éteindre*. Ainsi quand il s'agit d'ap-prendre la langue d'un auteur, il faut d'abord doner à un mot sa signification propre, c'est-à-dire, celle qu'il avoit dans l'imagination de l'auteur qui s'en est servi, et ensuite on le traduit, si l'on veut, selon la traduction des pensées, c'est-à-dire, à la manière dont on rend le même fonds de pensée, selon l'usage d'une autre langue.

Mittere ne signifie donc point en latin *retenir*, non plus que *pellere*, qui veut dire *chasser*. Si Térence a dit *lacrymas mitte*, Virgile a dit dans le même sens, *lacrymas diléctæ pelle Creüsæ*. Chassez les larmes de Créüse, c'est-à-dire, les larmes que vous répandez pour l'amour de Créüse, ces-

sez

* *Territa vicina*, *Téia clamata* *aquas*.
Prop. L. 4.
El. 9. v. 32.
ad extinguendum incendium, inquit Beroaldus.
ibid.

En. 2. v.
785. -

sez de pleurer votre chère Créüse, retenez les larmes que vous répandez pour l'amour d'elle, consolez-vous.

Mittere ne veut pas dire non plus en latin *écrire* : et quand on trouve *mittere epistolam alicui*, cela veut dire dans le latin, *envoyer une lettre à quelqu'un*, et nous disons plus ordinairement, *écrire une lettre à quelqu'un*. Je ne finirois point si je voulois rapporter ici un plus grand nombre d'exemples du peu d'exactitude de nos meilleurs Dictionnaires; *merces*, punition; *nox*, la mort; *pulvis*, le barreau, &c.

Je voudrois donc que nos dictionnaires donassent d'abord à un mot latin la signification propre que ce mot avoit dans l'imagination des auteurs latins : qu'ensuite ils ajoutassent les divers sens figurés que les Latins donoient à ce mot. Mais quand il arive qu'un mot joint à un autre, forme une expression figurée, un sens, une pensée, que nous rendons en notre langue par une image différente de celle qui étoit en usage en latin; alors je voudrois distinguer :

1. Si l'explication littérale qu'on a déjà donnée du mot latin, suffit pour faire entendre à la lettre l'expression figurée, ou la pensée littérale du latin; en ce cas, je me contenterois de rendre la pensée à notre manière; par exemple: *mittere* envoyer, *mitteram*, retenez votre colère, *mittere epistolam alicui*, écrire une lettre à quelqu'un.

- *Provincia*, Province, de *pro* ou *procul*, et de *vincere* lier, obliger, ou selon d'autres, de *vincere*, vaincre: c'étoit le nom générique que les Romains donnoient aux pays dont ils s'étoient rendus maîtres hors de l'Italie. On dit dans le sens propre, *provinciam capere*, *suscipere*, prendre le gouvernement d'une province; en être fait gouverneur; et on dit par métaphore, *provinciam suscipere*, être dans un emploi, dans une fonction, faire quelque entreprise. *Provinciam cepisti duram*, tu t'es chargé d'une mauvaise commission, d'un emploi difficile.

Ter. Phor.
Act. I. SC. 2.

2. Mais lorsque la façon de parler latine est trop éloignée de la fran-

çoise, et que la lettre n'en peut pas être aisément entendue, les Dictionnaires devroient l'expliquer d'abord littéralement, et ensuite ajouter la phrase françoise qui répond à la latine; par exemple: *láterem crudum lavare*, laver une brique crue, c'est-à-dire, perdre son temps et sa peine, perdre son latin. Qui laverait une brique avant qu'elle fût cuite, ne ferait que de la boue, et perdrait la brique. On ne doit pas conclure de cet exemple, que jamais *lavare* ait signifié en latin perdre, ni *later* tems ou peine.

Au reste, il est évident que ces diverses significations qu'une langue donne à un même mot d'une autre langue, sont étrangères à ce mot dans la langue originale; ainsi elles ne sont point de mon sujet: je traite seulement ici des différens sens que l'on donne à un même mot dans une même langue, et non pas des différentes images dont on peut se servir en traduisant, pour exprimer le même fonds de pensée.

DES TROPES.

SECONDE PARTIE.

Des Tropes en particulier.

I.

LA CATACHRÈSE,

Abus, Extension, ou Imitation.

Κατάχρησις
Abúsio.

LES langues les plus riches n'ont point un assez grand nombre de mots pour exprimer chaque idée particulière, par un terme qui ne soit que le signe propre de cette idée; ainsi l'on est souvent obligé d'emprunter le mot propre de quelqu'autre idée, qui a le plus de rapport à celle qu'on veut exprimer; par exemple: l'usage ordinaire est de clouer des fers sous les piés des chevaux, ce qui s'appèle *ferrer un cheval*; que s'il arive qu'au lieu de fer on se serve d'argent, on dit alors que les chevaux *sont ferrés d'argent*, plutôt que d'inventer un

nouveau mot qui ne seroit pas entendu : on ferre aussi d'argent une cassette, &c. alors *ferrer* signifie par extension, garnir d'argent au lieu de fer. On dit de même *aller à cheval sur un bâton*, c'est-à-dire, se mettre sur un bâton de la même manière qu'on se place à cheval.

Ladere par impar; equitäre in aründine Hor. 2. sat.
longä. 3. v. 24.

Dans les ports de mer on dit *bâtir un vaisseau*, quoique le mot de *bâtir* ne se dise proprement que des maisons ou autres édifices : Virgile s'est servi d'*ædificäre*, bâtir, en parlant du cheval de Troie ; et Cicéron a dit, *ædificäre classem*, bâtir une flote.

Æn. 2. v. 16.

Cic. pro lege Maniliä.

n. 4.

Dieu dit à Moïse, *je ferai pleuvoir pour vous des pains du Ciel*, et ces pains c'étoit la mâne : Moïse en la montrant dit aux Juifs, *voilà le pain que Dieu vous a doné pour vivre*. Ainsi la mâne fut apelée *pain* par extension.

Exod. ch. XVI. v. 4 et 5.

Parricida parricide, se dit en latin et en françois, non-seulement de celui qui tue son père, ce qui est le premier usage de ce mot ; mais il se

dit encore par extension de celui qui fait mourir sa mère , ou quelqu'un de ses parens , ou enfin quelque personne sacrée.

Ainsi la Catachrèse est un écart que certains mots font de leur première signification , pour en prendre une autre qui y a quelque rapport , et c'est aussi ce qu'on apèle *extension* : par exemple : *feuille* se dit par extension ou imitation des choses qui sont plates et minces , come les feuilles des plantes ; on dit *une feuille de papier* , *une feuille de fer blanc* , *une feuille d'or* , *une feuille d'étain* qu'on met derrière les miroirs : *une feuille de carton* ; *le talc se lève par feuilles* ; *les feuilles d'un paravent* , &c.

La langue qui est le principal organe de la parole , a doné son nom par métonymie et par extension au mot générique dont on se sert pour marquer les idiomes , le langage des différentes nations : *langue latine* , *langue française*.

Glace , dans le sens propre , c'est de l'eau gelée : ce mot signifie ensuite par imitation , par extension , un verre

poli , une glace de miroir , une glace de carosse.

Glace signifie encore une sorte de composition de sucre et de blanc d'œuf , que l'on coule sur les biscuits , ou que l'on met sur les fruits confits.

Enfin , *glace* se dit encore au pluriel , d'une sorte de liqueur congelée.

Il y a même des mots qui ont perdu leur première signification , et n'ont retenu que celle qu'ils ont eue par extension : *florir* , *florissant* , se disoient autrefois des arbres et des plantes qui sont en fleurs ; aujourd'hui on dit plus ordinairement *fleurir* au propre , et *florir* au figuré : si ce n'est à l'infinitif , c'est au moins dans les autres modes de ce verbe ; alors il signifie être en crédit , en honneur , en réputation : *Petrarque florissoit* vers le milieu du XIV. siècle : *une armée florissante* , *un empire florissant*. « La langue grèque , dit Madame Dacier , se maintint encore assez *florissante* jusqu'à la prise de Constantinople , en 1453 ».

Prince, en latin *princeps*, signifioit seulement autrefois, premier principal ; mais aujourd'hui en françois il signifie, un souverain, ou une personne de maison souveraine.

Le mot *Imperator*, Empereur, ne fut d'abord qu'un titre d'honneur que les soldats donoient dans le camp à leur Général, quand il s'étoit distingué par quelque expédition mémorable : on n'avoit attaché à ce mot aucune idée de souveraineté, du tems même de Jules César, qui avoit bien la réalité de souverain, mais qui gouvernoit sous la forme de l'ancienne République. Ce mot perdit son ancienne signification vers la fin du règne d'Auguste, ou peut-être même plus tard.

Le mot latin *succurrere*, que nous traduisons par *secourir*, veut dire proprement *courir sous* ou *sur*. Cicéron s'en est servi plusieurs fois en ce sens,

* Cic. ad Att. *succurrere atque subibo. Quidquid* succurrere libet scribere*; et Senèque dit, Senec. Ep. *obvios, si nomen non succurrit, Dominos salutamus*; « lorsque nous ren-

» controns quelqu'un, et que son nom

» ne nous vient pas dans l'esprit ,
 » nous l'appelons Monsieur. » Cepen-
 dant come il faut souvent se hâter et
 courir pour venir au secours de quel-
 qu'un , on a donné insensiblement à ce
 mot par extension , le sens d'*aider* ou
secourir.

Pétere , selon Perizonius , vient du πέλω, πέλο-
μαί. grec *peto* et *petomai* , dont le premier Periz. in
Sanct. Mir.
lib. 4. c. 4.
n. 46. signifie *tomber* , et l'autre *voler* ; en
 sorte que ces verbes marquent une
 action qui se fait avec effort et mouve-
 ment vers quelque objet ; ainsi :

1. Le premier sens de *pétere* , c'est
aler vers , *se porter avec ardeur* vers un
 objet ; ensuite on donne à ce mot par
 extension plusieurs autres sens , qui
 sont une suite du premier.

2. Il signifie *souhaiter d'avoir* , *briguer* , *demander* ; *pétere consulatum* ,
briguer le consulat ; *pétere nuptias ali-
 cujus* , *rechercher une personne en ma-
 riage*.

3. *Aler prendre* ; unde mihi petam Ter. Heant.
5. 2. 25.
cibum.

4. *Aler vers quelqu'un* ; et en con-
 séquence *le fraper* , *l'ataquer*. Virgile Ecl. 3. v. 64.
 a dit : *malo me Galatéea petit* , et

Eleg. de Ovide , à *pópulo saxis prætereunte*
 nucc. v. 2. *petor.*

5. Enfin , *pétere* veut dire par extension , *aler en quelque lieu* , en sorte que ce lieu soit l'objet de nos demandes et de nos mouvemens. Les compagnons d'Enée après leur naufrage , demandent à Didon qu'il leur soit permis de se mètre en état d'aler en Italie , dans le Latium , ou du moins d'aler trouver le Roi Aceste.

Virg. Æn. — Itáliam læti, Latiúmque petámus.
 1. v. 558.

.....
 At freta Sicániaë saltem sedésque parátas ,
 Unde huc advécti , regémque petámus
 Acésten.

La réponse de Didon est digne de remarque :

Seu vos Hespériam magnam Saturniæque
 arva ,
 Sive Erycis fines, regémque optátis Acesten.

où vous voyez qu'*optátis* explique *petámus*.

Virg. Æn. *Advértere* signifie *tourner vers* : *ad-*
 12. v. 535. *vértere agmen urbi* , tourner son ar-

mée vers la ville ; *navem advértere*, tourner son vaisseau vers quelque endroit , y aborder : ensuite on l'a dit par métaphore de l'esprit ; *advértere ánimum*, *advértere mentem*, tourner l'esprit vers quelque objet , faire attention , faire réflexion , considérer : on a même fait un mot composé de *ánimum* et d'*advértere* ; *anim-advértere*, considérer , remarquer , examiner.

Mais parce qu'on tourne son esprit , son sentiment , vers ceux qui nous ont ofensés , et qu'on veut punir ; on a donné ensuite par extension le sens de *punir* à *animadvertere* ; *verberibus animadvertébant in cives* , * ils tournoient leur ressentiment , leur colère , avec des verges contre les citoyens , c'est - à - dire qu'ils condamnoient au fouet les citoyens. Remarquez qu'*ánimus* se prend alors dans le sens de colère. * *Animus* , * *Animus* , dit Faber , se prend souvent pour cette partie de l'ame , *quæ impetus habet et motus*.

* Salluste
Catil. 51.

* Basil. Fab.
Thes. v.
animus.

Ira furor brevis est ; ánimum rege , qui nisi paret ,

Hor. lib. 1.
Epist. 2. v.
62.

Imperat; hunc frenis, hunc tu compésce
caténa.

Ces sortes d'extensions doivent être autorisées par l'usage d'une langue, et ne sont pas toujours réciproques dans une autre langue; c'est-à-dire, que le mot françois ou allemand, qui répond au mot latin, selon le sens propre, ne se prend pas toujours en françois ou en allemand dans le même sens figuré que l'on donne au mot latin : *demandar* répond à *pétere*; cependant nous ne disons point *demandar* pour *ataquer*, ni pour *aler à*.

Oppido dans son origine est le datif d'*óppidum*, ville; *óppido* pour la ville, au datif. Les laboureurs en s'entretenant ensemble, dit Festus, se demandoient l'un à l'autre, avez-vous fait bone récolte? *Sæpè respondebátur, quantum vel óppido satis esset*, j'en aurois pour nourir toute la ville: et de là est venu qu'on a dit *óppido* adverbialement, pour beaucoup; *hinc in consuetudinem venit ut dicerétur, óppido pro valdè, multum. Festus v. Oppido.*

Dont vient de *undè*, ou plutôt de *de undè*, come nous disons *de-là*, *de-dans*. *Aliquid dederis undè utatur*, donnez-lui un peu d'argent dont il puisse vivre en le mettant à profit : ce mot ne se prend plus aujourd'hui dans sa signification primitive ; on ne dit pas la ville *dont je viens*, mais *d'où je viens*.

Térence ,
Adelph. Act.
5, sc.9. v. 24.

Propindre, boire à la santé de quelqu'un, est un mot purement grec, qui veut dire à la lettre *boire le premier*. Quand les anciens vouloient exciter quelqu'un à boire, et faire à-peu-près à son égard ce que nous apelons *boire à la santé* : ils prenoient une coupe pleine de vin, ils en buvoient un peu les premiers, et ensuite ils présentoient la coupe à celui qu'ils vouloient exciter à boire *. Cet

* Hic Regina gravem gemmis auróque propóscit,

Implevitque mero páteram.....

— et in mensa láticum libávit honórem,

Primáque libáto summo tenus áttigit ore :

Tum Bétiaë dedit incríptans ; ille impiger
hausit

Spumántem páteram, et pleno se próluit auro.

Æn. I, 732.

usage s'est conservé en Flandre, en Hollande, et dans le Nord : on fait l'essai, c'est-à-dire, qu'avant que de vous présenter le vase, on en boit un peu, pour vous marquer que vous pouvez en boire sans rien craindre. De-là, par extension, par imitation, on s'est servi de *propinâre* pour *livrer quelqu'un, le trahir pour faire plaisir à un autre; le livrer, le donner*, come on donne la coupe à boire après avoir fait l'essai. *Je vous le livre*, dit Térence, en se servant par extension du mot *propino*, *moquez-vous de lui tant qu'il vous plaira*, hunc vobis deridendum propino.

Ter. Eun.
Act. 5. scène
dern.

Nous avons vu dans la cinquième partie de cette Grammaire, que la préposition suppléoit au rapport qu'on ne sauroit marquer par les terminaisons des mots; qu'elle marquoit un rapport général ou une circonstance générale, qui étoit ensuite déterminée par le mot qui suit la préposition.

Or, ces rapports ou circonstances générales sont presque infinies, et le nombre des prépositions est extrê-

mement borné ; mais pour suplérer à celles qui manquent , on donne divers usages à la même préposition.

Chaque préposition a sa première signification , elle a sa destination principale , son premier sens propre ; et ensuite par extension , par imitation , par abus , en un mot par catachrèse , on la fait servir à marquer d'autres rapports qui ont quelque analogie avec la destination principale de la préposition , et qui sont suffisamment indiqués par le sens du mot qui est lié à cette préposition , par exemple :

La préposition *in* est une préposition de lieu , c'est-à-dire , que son premier usage est de marquer la circonstance générale d'être dans un lieu. *César fut tué dans le sénat , entrer dans une maison , serrer dans une cassette.*

Ensuite on considère par métaphore les différentes situations de l'esprit et du corps , les différents états de la fortune , en un mot les différentes manières d'être , come autant de lieux où l'homme peut se trouver ; et alors

on dit par extension , être dans la joie , dans la crainte , dans le dessein , dans la bone ou dans la mauvaise fortune , dans une parfaite santé , dans le désordre , dans l'épée , dans la robe , dans le doute , &c.

On se sert aussi de cette préposition pour marquer le tems : c'est encore par extension , par imitation ; on considère le tems come un lieu , *nolo me in tempore hoc videat senex* , c'est le dernier vers du quatrième acte de l'Andriène de Térence.

Ubi et *ibi* sont des adverbess de lieu ; on les fait servir aussi par imitation pour marquer le tems , *hæc ubi dicta* , après que ces mots furent dits , après ces paroles. *Non tu ibi natum ? (objurgasti)* n'alâtes-vous pas sur le champ gronder votre fils ? ne lui dites-vous rien alors ?

On peut faire de pareilles observations sur les autres prépositions , et sur un grand nombre d'autres mots.

« La préposition *après* , dit M. l'Abé de Dangeau , * marque premièrement postériorité de lieu entre des personnes ou des choses : *marcher*

Virg. *Æn.* 1.
v. 85. Térence,
And. Act.
I. sc. I. v. 122.

* Feuille volante sur la préposition *après*.

» après quelqu'un ; le valet court après
 » son maître ; les Conseillers sont assis
 » après les Présidens. »

Ensuite considérant les honneurs, les richesses, &c. come des êtres réels, on a dit par imitation, *courir après les honneurs, soupirer après sa liberté.*

« *Après*, marque aussi postériorité
 » de tems, par une espèce d'ex-
 » tension de la quantité de lieu à
 » celle du tems. *Pierre est arivé après*
 » *Jacques*. Quand un home marche
 » après un autre, il arive ordinaire-
 » ment plus tard ; *après demain, après*
 » *diné, &c.* »

» *Ce Tableau est fait d'après le Ti-*
 » *tien*. *Ce paysage est fait d'après na-*
 » *ture* : ces façons de parler ont ra-
 » port à la postériorité de tems. Le
 » *Titien* avoit fait le tableau avant
 » que le peintre le copiât ; la nature
 » avoit formé le paysage avant que
 » le peintre le représentât. »

C'est ainsi que les prépositions latines à et *sub* marquent aussi le tems, come je l'ai fait voir en parlant des prépositions.

« Il me semble, dit M. l'Abé de

» Dangeau, qu'il seroit fort utile de
 » faire voir coment on est venu à do-
 » ner tous ces divers usages à un même
 » mot ; ce qui est comun à la plupart
 » des langues. »

Le mot d'*heures*, ὥρα, n'a signifié d'abord que le tems ; ensuite , par extension , il a signifié les quatre saisons de l'année. Lorsqu'Homère dit que

Iliad. L. V. *depuis le comencement des tems les heu-*

Trad. pag. *res veillent à la garde du haut Olympe,*

224.

et que le soin des portes du ciel leur

Rem. p. 272. *est confié ; Madame Dacier remarque*

qu'Homère apèle les heures ce que

nous apelons les saisons.

Herod. L. 2.

Hérodote dit que les Grecs ont pris des Babyloniens l'usage de divi-

ser le jour en douze parties. Les Ro-

Plin., l. 7 ;
c. 60.

maines prirent ensuite cet usage des Grecs ; il ne fut introduit chez les

Romains qu'après la première guerre

punique : ce fut vers ce tems-là que ,

par une autre extension , l'on donna le

nom d'*heures* aux douze parties du

jour, et aux douze parties de la nuit ;

celles-ci étoient divisées en quatre

veilles, dont chacune comprenoit trois

heures.

Dans le langage de l'Eglise, les jours de la semaine qui suivent le dimanche, sont apelés *féries* par extension.

Il y avoit parmi les anciens des fêtes et des *féries* : les fêtes étoient des jours solennels où l'on faisoit des jeux et des sacrifices avec pompe; les *féries* étoient seulement des jours de repos où l'on s'abstenoit du travail. Festus prétend que ce mot vient à *feriendis victimis*.

L'année chrétienne començoit autrefois au jour de Pâques; ce qui étoit fondé sur ce passage de S. Paul : *Quomodo Christus resurrexit à mortuis, ita et nos in novitate vitæ ambulémus.* Rom. c. 6.
v. 4.

L'Empereur Constantin ordona que l'on s'abstiendroit de toute œuvre servile pendant la quinzaine de Pâques, et que ces quinze jours seroient *féries* : cela fut exécuté du moins pour la première semaine : ainsi tous les jours de cette première semaine furent *féries*. Le lendemain du dimanche d'après Pâques fut la seconde *férie* ; ainsi des autres. L'on donna ensuite par extension, par imitation,

le nom de *férie seconde, troisième, quatrième, &c.* aux autres jours des semaines suivantes, pour éviter de leur doner les noms profanes des Dieux des païens.

C'est ainsi que chez les Juifs le nom de *sabat* (*sabatum*) qui signifie *repos*, fut doné au septième jour de la semaine, en mémoire de ce qu'en ce jour Dieu se reposa, pour ainsi dire, en cessant de créer de nouveaux êtres : ensuite, par extension, on dona le même nom à tous les jours de la semaine, en ajoutant *premier, second, troisième, &c. prima, secunda, &c. sabbatorum. Sabatum* se dit aussi de la semaine. On dona encore ce nom à chaque septième année, qu'on apela *année sabbatique*, et enfin à l'année qui arivoit après sept fois sept ans, c'étoit le jubilé des Juifs ; tems de rémission, de restitution, où chaque particulier rentroit dans ses anciens héritages aliénés, et où les esclaves devenoient libres.

Notre verbe *aler*, signifie dans le sens propre, *se transporter d'un lieu*

à un autre ; mais ensuite dans combien de sens figurés n'est-il pas employé par extension ! Tout mouvement qui aboutit à quelque fin ; toute manière de procéder, de se conduire, d'atteindre à quelque but ; enfin tout ce qui peut être comparé à des voyageurs qui vont ensemble , s'exprime par le verbe *aler* , *je vais* , ou *je vas* ; *aler à ses fins* , *aler droit au but* : *il ira loin* , c'est-à-dire , il fera de grands progrès , *aler étudier* , *aler lire* , &c.

Devoir , veut dire dans le sens propre , être obligé par les loix à payer ou à faire quelque chose : on le dit ensuite par extension de tout ce qu'on doit faire par bienséance , par politesse , nous devons apprendre ce que nous devons aux autres , et ce que les autres nous doivent.

Devoir se dit encore par extension de ce qui arivera , come si c'étoit une dette qui dût être payée : *je dois sortir* : *instruisez-vous de ce que vous êtes* , *de ce que vous n'êtes pas* , et *de ce que vous devez être* ; c'est-à-dire , de ce que vous serez , de ce à quoi vous êtes destiné.

Notre verbe auxiliaire *avoir*, que nous avons pris des Italiens, vient dans son origine du verbe *habère*,

Cæsar præmisit equitatum omnem, quem ex omni provinciâ coactum habebat. avoir, posséder. César a dit qu'il envoya au-devant toute la cavalerie qu'il avoit assemblée de toute la province, *quem coactum habebat*. Il dit

Cæsar, de bello Gallico. L. 1. encore dans le même sens, *avoir les fermes tenues à bon marché*, c'est-

Vectigalia parvo pretio redempta habere. à-dire, *avoir pris les fermes à bon marché, les tenir à bas prix*. Dans

la suite, on s'est écarté de cette signification propre d'*avoir*, et on a joint ce verbe par métaphore et par abus, à un supin, à un participe ou adjectif; ce sont des termes

abstraites dont on parle come de choses réelles : *amavi*, j'ai aimé, *habeo amatum*; aimé est alors un supin, un nom qui marque le sentiment que le verbe signifie; je possède le sentiment d'aimer, come un autre possède sa montre. On est si fort acoutumé à ces façons de parler, qu'on ne fait plus attention à l'ancienne signification propre d'*avoir*; on lui en done une autre qui ne signifie *avoir* que par figure, et qui

Cæsar præmisit equitatum omnem, quem ex omni provinciâ coactum habebat.

Cæsar, de bello Gallico. L. 1.

Vectigalia parvo pretio redempta habere.

Idem, ibid. Nostram adulescentiam habent despicatam. Ter. Eun. Act. 2. sc. 3. v. 92.

marque en deux mots le même sens que les Latins exprimoient en un seul mot. Nos Grammairiens qui ont toujours rapporté notre Grammaire à la Grammaire latine, disent qu'alors *avoir* est un verbe auxiliaire, parce qu'il aide le supin ou le participe du verbe à marquer le même tems que le verbe latin signifie en un seul mot.

Etre, avoir, faire, sont les idées les plus simples, les plus communes, et les plus intéressantes pour l'homme : or les hommes parlent toujours de tout par comparaison à eux-mêmes ; de là vient que ces mots ont été le plus détournés à des usages diférens : *être assis, être aimé, &c. avoir de l'argent, avoir peur, avoir honte, avoir quelque chose faite*, et en moins de mots *avoir fait*.

De plus, les hommes réalisent leurs abstractions ; ils en parlent par imitation, come ils parlent des objets réels : ainsi ils se sont servis du mot *avoir* en parlant des choses inanimées et de choses abstraites. On dit *cette ville a deux lieues de tour, cet ouvrage*

a des défauts ; les passions ont leur usage ; il a de l'esprit , il a de la vertu : et ensuite par imitation et par abus , il a aimé , il a lu , &c.

Remarquez en passant que le verbe *a* est alors au présent, et que la signification du prétérit n'est que dans le supin ou participe.

On a fait aussi du mot *il* un terme abstrait , qui représente une idée générale , l'être en général ; il y a des homes qui disent , *illud quod est , ibi habet homines qui dicunt* : dans la bone latinité on prend un autre tour , come nous l'avons remarqué ailleurs.

T. Liv. l. 1 ,
n. 25.

Notre *il* dans ces façons de parler , répond au *res* des Latins : *Propius metum res fuerat* , la chose avoit été proche de la crainte : c'est-à-dire , qu'il y avoit eu sujet de craindre. *Res ita se habet* , il est ainsi. *Res tua agitur* , il s'agit de vos intérêts , &c.

Ce n'est pas seulement la propriété d'*avoir* , qu'on a attribuée à des êtres inanimés et à des idées abstraites , on leur a aussi attribué celle de

de vouloir : on dit *cela veut dire*, au lieu de *cela signifie* ; un tel verbe veut un tel cas ; ce bois ne veut pas brûler ; cette clé ne veut pas tourner, &c. Ces façons de parler figurées sont si ordinaires, qu'on ne s'aperçoit pas même de la figure.

La signification des mots ne leur a pas été donnée dans une assemblée générale de chaque peuple, dont le résultat ait été signifié à chaque particulier qui est venu dans le monde ; cela s'est fait insensiblement et par l'éducation : les enfans ont lié la signification des mots aux idées que l'usage leur a fait conoître que ces mots signifioient.

1. A mesure qu'on nous a donné du pain, et qu'on nous a prononcé le mot de *pain* ; d'un côté le pain a gravé par les yeux son image dans notre cerveau ; et en a excité l'idée : d'un autre côté, le son du mot *pain* a fait aussi son impression par les oreilles, de sorte que ces deux idées accessoires, c'est-à-dire, excitées en nous en même tems, ne sauroient se réveiller séparément, sans que l'une excite l'autre.

2. Mais parce que la conoissance des autres mots qui signifient des abstractions ou des opérations de l'esprit, ne nous a pas été donnée d'une manière aussi sensible; que d'ailleurs la vie des homes est courte, et qu'ils sont plus occupés de leurs besoins et de leur bien-être, que de cultiver leur esprit, et de perfectioner leur langage; come il y a tant de variété et d'inconstance dans leur situation, dans leur état, dans leur imagination, dans les différentes relations qu'ils ont les uns avec les autres; que par la difficulté que les homes trouvent à prendre les idées précises de ceux qui parlent, ils retranchent ou ajoutent presque toujours à ce qu'on leur dit; que d'ailleurs la mémoire n'est ni assez fidèle, ni assez scrupuleuse pour retenir et rendre exactement les mêmes mots et les mêmes sons, et que les organes de la parole n'ont pas dans tous les homes une conformation assez uniforme pour exprimer les sons précisément de la même manière; enfin come les langues ne sont point

assez fécondes pour fournir à chaque idée un mot précis qui y réponde : de tout cela il est arrivé que les enfans se sont insensiblement écartés de la manière de parler de leurs pères, come ils se sont écartés de leur manière de vivre et de s'habiller ; ils ont lié au même mot des idées différentes et éloignées , ils ont donné à ce même mot des significations empruntées , et y ont attaché un tour différent d'imagination : ainsi les mots n'ont pu garder long-tems une simplicité qui les restreignît à un seul usage ; c'est ce qui a causé plusieurs irrégularités apparentes dans la Grammaire et dans le régime des mots ; on n'en peut rendre raison que par la conoissance de leur première origine , et de l'écart , pour ainsi dire , qu'un mot a fait de sa première signification et de son premier usage : ainsi cette figure mérite une attention particulière , elle règne en quelque sorte sur toutes les autres figurés.

Avant que de finir cet article , je crois qu'il n'est pas inutile d'observer

que la catachrèse n'est pas toujours de la même espèce.

1. Il y a la catachrèse qui se fait lorsqu'on donne à un mot une signification éloignée, qui n'est qu'une suite de la signification primitive : c'est ainsi que *succurrere* signifie aider, secourir : *Pétere*, attaquer : *Animadvértere*, punir : ce qui peut souvent être rapporté à la métalepse, dont nous parlerons dans la suite.

II. La seconde espèce de catachrèse n'est proprement qu'une sorte de métaphore ; c'est lorsqu'il y a imitation et comparaison, come quand on dit *ferrer d'argent*, *feuille de papier*, &c.

II.

LA MÉTONYMIÉ.

Μετανομία. LE mot de *Métonymie* signifie trans-
 Changement de nom, de position, ou changement de nom, un
μετά, qui nom pour un autre.

En ce sens cette figure comprend tous les autres tropes ; car dans tous les tropes, un mot n'étant pas pris

dans le sens qui lui est propre, il réveille une idée qui pouroit être exprimée par un autre mot. Nous remarquerons dans la suite ce qui distingue proprement la métonymie des autres tropes.

Les maîtres de l'art restreignent la métonymie aux usages suivans :

I. LA CAUSE POUR L'ÉFET; par exemple : vivre de son travail, c'est-à-dire, vivre de ce qu'on gagne en travaillant.

Les Païens regardoient Cérès come la Déesse qui avoit fait sortir le blé de la terre, et qui avoit appris aux homes la manière d'en faire du pain : ils croyoient que Bacchus étoit le Dieu qui avoit trouvé l'usage du vin ; ainsi ils donoient au blé le nom de *Cérès*, et au vin le nom de *Bacchus* ; on en trouve un grand nombre d'exemples dans les Poëtes : Virgile a dit, Virg. Æn. 1. v. 219. *un vieux Bacchus*, pour dire du vieux vin. *Impléntur veteris Bacchi*. Madame Deshoulières a fait une balade dont le refrain est,

L'amour languit sans Bacchus et Cérès.

C'est la traduction de ce passage de
 Térence , *sine Cérere et Libero friget*
Venus. C'est-à-dire , qu'on ne songe
 guère à faire l'amour quand on n'a
 pas de quoi vivre. Virgile a dit :

Ter. Eun.
 act. 4. sc. 5.

Æn. 1. v. Tum Cérerem corrúptam undis cerealiáque
 arma

Expédiunt fessi rerum.

Scarron , dans sa traduction burlesque , se sert d'abord de la même figure ; mais voyant bien que cette façon de parler ne seroit point entendue en notre langue , il en ajoute l'explication :

Scarron ,
 Virgile tra-
 vesti. L. 1.

Lors fut des vaisseaux descendue
 Toute la Cérés corrompue ;
 En langage un peu plus humain ,
 C'est ce de quoi l'on fait du pain.

Ovide a dit , qu'une lampe prête à s'éteindre se ralume quand on y verse Pallas , * c'est-à-dire de l'huile : ce fut Pallas , selon la fable , qui la pre-

* Cujus ab allóquiis ánima hæc moribúnda
 revixit ,

Ut vigil infusâ Pallade flamma solet.

Ovid. Trist. L. IV. El. 5. v. 4.

mière fit sortir l'olivier de la terre , et enseigna aux homes l'art de faire de l'huile ; ainsi Pallas se prend pour l'huile , come Bacchus pour le vin.

On raporte à la même espèce de figure les façons de parler , où le nom des Dieux du Paganisme se prend pour la chose à quoi ils présidoient , quoiqu'ils n'en fussent pas les inventeurs. Jupiter se prend pour l'air , Vulcain pour le feu : ainsi pour dire , où vas-tu avec ta lanterne ?

Plaute a dit , *quo ámbulas tu , qui Vulcánum in cornu conclúsum geris ?* Plant. Amph. act. 2. sc. 1. v. 185.

Où vas-tu , toi qui portes Vulcain enfermé dans une corne ? Et Virgile , *furit Vulcánus* ; et encore au premier livre des Géorgiques , vou- Æn. 5. v. 662.

lant parler du vin cuit ou du résiné que fait une ménagère de la campagne , il dit qu'elle se sert de Vulcain pour dissiper l'humidité du vin doux.

Aut dulcis musti Vulcáno décoquit humó- Georg. 1. v. 295.
rem.

Neptune se prend pour la mer ;

Mars, le Dieu de la guerre, se prend souvent pour la guerre même, ou pour la fortune de la guerre, pour l'évènement des combats, l'ardeur, l'avantage des combattans. Les historiens disent souvent qu'on a combattu avec un Mars égal, *æquo Marte pugnatum est*, c'est-à-dire, avec un avantage égal; *ancipiti Marte*, avec un succès douteux: *vario Marte*, quand l'avantage est tantôt d'un côté, et tantôt de l'autre.

C'est encore prendre la cause pour l'effet, que de dire d'un Général ce qui, à la lettre, ne doit être entendu que de son armée; il en est de même lorsqu'on donne le nom de l'auteur à ses ouvrages: il a lu Cicéron, Horace, Virgile; c'est-à-dire, les ouvrages de Cicéron, &c.

Jésus-Christ lui-même s'est servi de la Métonymie en ce sens, lorsqu'il a dit, parlant des Juifs: Ils ont Moïse et les Prophètes, c'est-à-dire, ils ont les livres de Moïse et ceux des Prophètes.

On donne souvent le nom de l'ouvrier à l'ouvrage: on dit d'un drap

que c'est un *Van-Robais*, un *Rousseau*, un *Pagnon*, c'est-à-dire, un drap de la manufacture de Van-Robais, ou de celle de Rousseau, &c. C'est ainsi qu'on donne le nom du peintre au tableau : on dit j'ai vu un beau *Rembrant*, pour dire un beau tableau fait par le Rembrant. On dit d'un curieux en estampes, qu'il a un grand nombre de *Callots*, c'est-à-dire, un grand nombre d'estampes gravées par Callot.

On trouve souvent dans l'Écriture Sainte *Jacob*, *Israël*, *Juda*, qui sont des noms de Patriarches, pris dans un sens étendu pour marquer tout le Peuple Juif. M. Fléchier, parlant du sage et vaillant Machabée, auquel il compare M. de Turène, a dit : « Cet home qui réjouissoit » *Jacob* par ses vertus et par ses exploits ». *Jacob*, c'est-à-dire, le Peuple Juif.

Oraison funèbre de M. de Turène.

• Au lieu du nom de l'effet, on se sert souvent du nom de la cause instrumentale qui sert à le produire : ainsi pour dire que quelqu'un écrit bien, c'est-à-dire, qu'il forme bien

les caractères de l'écriture , on dit qu'il a une belle main.

La *plume* est aussi une cause instrumentale de l'écriture , et par conséquent de la composition ; ainsi *plume* se dit par métonymie , de la manière de former les caractères de l'écriture , et de la manière de composer.

Plume se prend aussi pour l'auteur même , c'est une *bonne plume* , c'est-à-dire , c'est un auteur qui écrit bien : c'est une de nos meilleures plumes , c'est à-dire , un de nos meilleurs auteurs.

Style , signifie aussi par figure la manière d'exprimer les pensées.

Les anciens avoient deux manières de former les caractères de l'écriture ; l'une étoit *pingendo* , en peignant les lettres , ou sur des feuilles d'arbres , ou sur des peaux préparées , ou sur la petite membrane intérieure de l'écorcē de certains arbres ; cette membrane s'appèle en latin *liber* , d'où vient *livre* ; ou sur de petites tablettes faites de l'arbrisseau *papyrus* , ou sur de la toile , &c. Ils écrivoient alors

avec de petits roseaux, et dans la suite ils se servirent aussi de plumes comme nous.

L'autre manière d'écrire des anciens, étoit *incidendo*, en gravant les lettres sur des lames de plomb ou de cuivre; ou bien sur des tablettes de bois, enduites de cire. Or pour graver les lettres sur ces lames ou sur ces tablettes, ils se servoient d'un poinçon, qui étoit pointu par un bout, et aplati par l'autre: la pointe servoit à graver, et l'extrémité aplatie servoit à effacer; et c'est pour cela qu'Horace a dit *stylum vertere*, tourner le style, pour dire *effacer, corriger, retoucher à un ouvrage*. Ce poinçon s'apeloit *Stylus*, * Style, tel est le sens propre de ce mot; dans le sens figuré, il signifie la manière d'exprimer les pensées. C'est en ce sens que l'on dit, le style sublime, le style simple, le style médiocre, le style soutenu, le style grave, le style comique, le style poétique, le style de la conversation, &c.

Outre toutes ces manières différentes d'exprimer ses pensées, manières

tablets

see book over.

||

Lib. 1. sat.
X. v. 72.

*De στίλος
Columna,
columella.
petite colonne.

qui doivent convenir aux sujets dont on parle , et que pour cela on apèle style de convenance , il y a encore le style personel : c'est la manière particulière dont chacun exprime ses pensées. On dit d'un auteur que son style est clair et facile , ou au contraire , que son style est obscur , embarrassé , &c. on reconoît un auteur à son style , c'est-à-dire , à sa manière d'écrire , come on reconoît un home à sa voix , à ses gestes , et à sa démarche.

Style se prend encore pour les différentes manières de faire les procédures selon les différents usages établis en chaque juridiction : le style du Palais , le style du Conseil , le style des Notaires , &c. Ce mot a encore plusieurs autres usages qui viennent par extension de ceux dont nous venons de parler.

Pinceau, outre son sens propre , se dit aussi quelquefois par métonymie , come *plume* et *style* : on dit d'un habile peintre , que c'est un savant *pinceau*.

Voici encore quelques exemples

tirés de l'Écriture Sainte, où la cause est prise pour l'effet. Si ^{*} *peccáverit anima, portábit iniquitátem suam*, elle portera son iniquité, c'est-à-dire, la peine de son iniquité. *Iram Dómini portábo quóniam peccávi*, où vous voyez que par la colère du Seigneur, il faut entendre la peine qui est une suite de la colère. *Non morábitur opus mercenárii tui apud te usque manè*, opus, l'ouvrage, c'est-à-dire, le salaire, la récompense qui est due à l'ouvrier à cause de son travail. Tobie a dit la même chose à son fils tout simplement : *Quicumque tibi áliquid operátus fuerit, statim ei mercédem restitue, et merces mercenárii tui apud te ómninò non remaneat*. Le Prophète Osée dit, que les Prêtres mangeront les péchés du peuple, *peccáta pópuli mei cómedent*, c'est-à-dire, les victimes ofertes pour les péchés.

* Levit. c. v.

v. 1.

Mich. c. vii.

v. 9.

Levit. c. xiv.

v. 13.

Tob. c. iv.

v. 15.

Osée, c. iv.

v. 8.

II. L'ÉFET POUR LA CAUSE:

come lorsqu'Ovide dit que le mont Pélion n'a point d'ombres, *nec habet Pélion umbras*; c'est-à-dire, qu'il n'a point d'arbres, qui sont la cause de l'ombre; l'ombre, qui est l'effet des

Metam. l.

xii. v. 513.

arbres, est prise ici pour les arbres mêmes.

Dans la Genèse, il est dit de Rébecca, que deux nations étoient en elle; * c'est-à-dire, Esaü et Jacob, les pères de deux nations; Jacob, des Juifs, Esaü, des Iduméens.

Les Poètes disent *la pâle mort, les pâles maladies*, la mort et les maladies rendent pâles. *Pallidámque Pyrénéen*, la pâle fontaine de Pyrène : c'étoit une fontaine consacrée aux Muses. L'application à la poésie rend pâle, come toute autre application violente. Par la même raison Virgile a dit la triste vieillesse.

Æn. L. vi. Pallentes habitant morbi tristisque Senectus.
v. 275.

Lib. 1. Od. Et Horace, *Pállida mors*. La mort, la maladie, et les fontaines consacrées aux Muses, ne sont point pâles; mais elles produisent la pâleur : ainsi on donne à la cause une épithète qui ne convient qu'à l'effet.

III. LE CONTENANT POUR LE

* *Duæ gentes sunt in útero tuo, et duo populi ex ventre tuo dividéntur. Gen. c. xxv. v. 23.*

CONTENU : come quand on dit, *il aime la bouteille*, c'est-à-dire, *il aime le vin*. Virgile dit que Didon ayant présenté à Bitias une coupe d'or pleine de vin, Bitias la prit et *se lava*, *s'arrosa de cet or plein*; c'est-à-dire, de la liqueur contenue dans cette coupe d'or.

..... ille impiger hausit Æn. 1. v. 743.
 Spumantem pateram, et pleno se prouit
 auro.

Auro est pris pour la coupe, c'est la matière pour la chose qui en est faite, nous parlerons bientôt de cette espèce de figure, ensuite la coupe est prise pour le vin.

Le ciel, où les anges et les saints jouissent de la présence de Dieu, se prend souvent pour Dieu même : *Implorer le secours du ciel; grace au ciel; j'ai péché contre le ciel et contre vous*, dit l'enfant prodigue à son père. *Le ciel se prend aussi pour les Dieux du Paganisme.*

Pater peccavi in cœlum et coram te. Luc. c. xv. v. 18.
 Siluit terra in conspectu ejus. Maçab. L. 1. c. 1. v. 36.

La terre se tut devant Alexandre; c'est-à-dire, les peuples de la terre se soumirent à lui : *Rome désaprouva*

la conduite d'*Appius*, c'est-à-dire, les Romains désaprouvèrent : *Toute l'Europe* s'est réjouié à la naissance du Dauphin ; c'est-à-dire, tous les souverains, tous les peuples de l'Europe se sont réjouis.

Lucrèce a dit que les chiens de chasse mettoient *une forêt* en mouvement ; * où l'on voit qu'il prend la forêt pour les animaux qui sont dans la forêt.

Un *nid* se prend aussi pour les petits oiseaux qui sont encore au nid.

Carcer, prison, se dit en latin d'un home qui mérite la prison.

IV. LE NOM DU LIEU, où une chose se fait, se prend POUR LA CHOSE MÊME ; on dit un *Caudebec*, au lieu de dire, un chapeau fait à Caudebec, ville de Normandie.

On dit de certaines étofes, *c'est une Marseille*, c'est à-dire, une étofe de la manufacture de Marseille : *c'est une Perse*, c'est-à-dire, une toile peinte qui vient de Perse.

* Sepire plagis saltum canibusque ciere.
Lucr. L. v. v. 1250.

A propos de ces sortes de noms, j'observerai ici une méprise de M. Ménage, qui a été suivi par les auteurs du Dictionnaire Universel, appelé communément Dictionnaire de Trévoux; c'est au sujet d'une sorte de lame d'épée qu'on apèle *Olinde*: les *olindes* nous viennent d'Alemagne, et sur tout de la ville de *Solingen*, dans le cercle de Westphalie: on prononce *Solingue*. Il y a aparence que c'est du nom de cette ville que les épées dont je parle, ont été appelées des *olindes* par abus. Le nom d'*olinde*, nom romanesque, étoit déjà connu, come le nom de *Silvie*; ces sortes d'abus sont assez ordinaires en fait d'éty-mologie. Quoi qu'il en soit, M. Ménage et les auteurs du Dictionnaire de Trévoux n'ont point rencontré heureusement, quand ils ont dit que *les olindes ont été ainsi apelées de la ville d'Olinde dans le Brésil*, d'où ils nous disent que *ces sortes de lames sont venues*. Les ouvrages de fer ne viennent point de ce pays-là: il nous vient du Brésil une sorte de bois que nous apelons *brésil*, il en vient aussi

du sucre, du tabac, du baume, de l'or, de l'argent, &c. : mais on y porte le fer de l'Europe, et sur-tout le fer travaillé.

La ville de Damas en Syrie, au pié du mont Liban, a donné son nom à une sorte de sabres ou de couteaux qu'on y fait : *il a un vrai Damas*, c'est-à-dire, un sabre ou un couteau qui a été fait à Damas.

On donne aussi le nom de *Damas* à une sorte d'étoffe de soie, qui a été fabriquée originairement dans la ville de Damas ; on a depuis imité cette sorte d'étoffe à Venise, à Gênes, à Lyon, &c. ainsi on dit *Damas de Venise*, *de Lyon*, &c. On donne encore ce nom à une sorte de prune, dont la peau est fleurie de façon qu'elle imite l'étoffe dont nous venons de parler.

Fayence est une ville d'Italie dans la Romagne : on y a trouvé la manière de faire une sorte de vaissèle de terre vernissée, qu'on apèle *de la fayence* ; on a dit ensuite par métonymie, qu'on fait de fort belles *fayences* en Hollande, à Nevers, à Rouen, &c.

C'est ainsi que *le Lycée* se prend pour les disciples d'Aristote , ou pour la doctrine qu'Aristote ensei-
gnoit dans le Lycée. *Le Portique* se prend pour la Philosophie que Zénon enseignoit à ses disciples dans le Por-
tique.

Le Lycée étoit un lieu près d'A-
thènes , où Aristote enseignoit la
Philosophie en se promenant avec
ses disciples ; ils furent apelés *Péri-*
patéticiens du grec *peripateo* , je me
promène ; *on ne pense point ainsi*
dans le Lycée , c'est-à-dire , que les
disciples d'Aristote ne sont point de
ce sentiment.

περιπατέω.
ámbulo áni-
mi causá.

Les anciens avoient de magnifi-
ques portiques publics où ils aloient
se promener ; c'étoient des galeries
basses , soutenues par des colones ou
par des arcades , à-peu-près come
la Place Royale de Paris , et come
les cloîtres de certaines grandes mai-
sons religieuses. Il y en avoit un
entr'autres fort célèbre à Athènes ,
où le Philosophe Zénon tenoit son
école : ainsi par le *Portique* on en-
tend souvent la philosophie de Zénon,

Στοά.

la doctrine des Stoïciens; car les disciples de Zénon furent apelés *Stoïciens* du grec *stoa*, qui signifie *portique*. *Le Portique n'est pas toujours d'accord avec le Lycée*, c'est-à-dire, que les sentimens de Zénon ne sont pas toujours conformes à ceux d'Aristote.

Rousseau, pour dire que Cicéron dans sa maison de campagne méditoit la philosophie d'Aristote et celle de Zénon, s'explique en ces termes :

Rousseau, C'est là que ce Romain, dont l'éloquente
Liv. 2. Ode 3. voix,

D'un joug presque certain, sauva sa République,

Fortifioit son cœur dans l'étude des loix,
Et du Lycée, et du Portique.

Académus laissa près d'Athènes un héritage où Platon enseigna la philosophie. Ce lieu fut apelé *Académie*, du nom de son ancien possesseur; de là la doctrine de Platon fut apelée *l'Académie*. On donc aussi par extension le mot d'*Académie* à différentes assemblées de savans qui s'apliquent

à cultiver les langues, les sciences, ou les beaux arts.

Robert Sorbon, confesseur et aumônier de S. Louis, institua dans l'Université de Paris cette fameuse école de Théologie, qui du nom de son fondateur est appelée *Sorbone* : le nom de *Sorbone* se prend aussi par figure pour les Docteurs de Sorbone, ou pour les sentimens qu'on y enseigne : *La Sorbone enseigne que la puissance Ecclésiastique ne peut ôter aux Rois les courones que Dieu a mises sur leurs têtes, ni dispenser leurs sujets du serment de fidélité.* Regnum meum non est de hoc mundo.

Joan. c.
XVIII. v. 36.

V. LE SIGNE POUR LA CHOSE SIGNIFIÉE,

Dans ma vieillesse languissante,
Le Sceptre que je tins pèse à ma main trem-
blante.

Quinault.
Phaéton, act.
II. sc. 5.

C'est-à-dire, je ne suis plus dans un âge convenable pour me bien acquiter des soins que demande la Royauté. Ainsi le *Sceptre* se prend pour l'autorité royale ; le *bâton de Maréchal de France*, pour la dignité de Maréchal

de France; *le chapeau de Cardinal*, et même simplement *le chapeau* se dit pour le Cardinalat.

L'épée se prend pour la profession militaire; *la Robe* pour la Magistrature, et pour l'état de ceux qui suivent le bareau.

Corn. le A la fin j'ai quité la Robe pour l'Épée.
Menteur ,
act. 1. sc. 1.
v. 1.

Cicéron a dit que les armes doivent céder à la robe.

Cedant arma togæ ; concédant laurea linguæ.

C'est-à-dire, comme il l'explique lui-même, * que la paix l'emporte sur la guerre, et que les vertus civiles et pacifiques sont préférables aux vertus militaires.

Mezerai.
Histoire de France, *in-f.*
tom. 3. pag.
990.

« La lance, dit Mézerai, étoit autrefois la plus noble de toutes les armes dont se servissent les Gentilshommes françois : » la quenouille

* More Poetarum locutus hoc intelligi volui, bellum ac tumultum paci atque otio concessurum. Cic. Orat. in Pison. n. 73. aliter xxx.

étoit aussi plus souvent qu'aujourd'hui entre les mains des femmes : de là on dit en plusieurs occasions *lance*, pour signifier un homme, et *quenouille* pour marquer une femme : *fief qui tombe de lance en quenouille*, c'est-à-dire, fief qui passe des mâles aux femmes. *Le Royaume de France ne tombe point en quenouille*, c'est-à-dire, qu'en France les femmes ne succèdent point à la couronne : mais les Royaumes d'Espagne, d'Angleterre, et de Suède, tombent en quenouille ; les femmes peuvent aussi succéder à l'Empire de Moscovie.

C'est ainsi que du tems des Romains les *faisceaux* se prenoient pour l'autorité consulaire ; les aigles romaines, pour les armées des Romains qui avoient des aigles pour enseignes. L'Aigle qui est le plus fort des oiseaux de proie, étoit le symbole de la victoire chez les Egyptiens.

Saluste a dit que Catilina, après avoir rangé son armée en bataille, fit un corps de réserve des autres enseignes, c'est-à-dire, des autres troupes

Salust. Catil.

qui lui restoient , *reliqua signa in subsidiis arctius collocat* :

On trouve souvent dans les auteurs latins *Pubes* , poil folet , pour dire la jeunesse , les jeunes gens ; c'est ainsi que nous disons familièrement à un jeune homme , *vous êtes une jeune barbe* ; c'est-à-dire , vous n'avez pas encore assez d'expérience. *Canities* , pour la vieillesse. * *Non deduces canitiem ejus ad inferos*. ** *Deducetis canos meos cum dolore ad inferos*.

* 5. Reg.
c. 2. v. 6.
** Gen. c.
42. v. 38.

Les divers symboles dont les anciens se sont servis , et dont nous nous servons encore quelquefois pour marquer ou certaines Divinités , ou certaines nations , ou enfin les vices et les vertus , ces symboles , dis-je , sont souvent employés pour marquer la chose dont ils sont le symbole.

Boileau ,
Ode sur la
prise de Namur.

En vain au *Lion* belge
Il voit l'*Aigle* germanique
Uni sous les *Léopards*.

Par le *Lion* belge , le Poète entend les Provinces unies des Pays-bas : par l'*Aigle* germanique , il entend l'Allemagne ;

magne ; et par les *Léopards*, il désigne l'Angleterre, qui a des léopards dans ses armoiries.

Mais qui fait enfler la Sambre, Id. *ibid.*
Sous les *Jumeaux* efrayés.

Sous les *Jumeaux*, c'est-à-dire, à la fin du mois de mai et au commencement du mois de juin. Le roi assiégea Namur le 26 de mai 1692, et la ville fut prise au mois de juin suivant. Chaque mois de l'année est désigné par un signe vis-à-vis duquel le soleil se trouve depuis le 21 d'un mois ou environ, jusqu'au 21 du mois suivant.

Sunt Aries, Taurus, Gémini, Cancer, Leo,
Virgo,
Libraque, Scorpion, Arcitenens, Caper,
Amphora, Pisces.

Aries, le Bélier, comence vers le 21 du mois de mars ; ainsi de suite.

« Les villes, les fleuves, les ré- Montf. An-
tiq. expliq.
tom. III, p.
183,
» gions et même les trois parties du
» monde avoient autrefois leurs sym-
» boles, qui étoient come les armoi-

» ries par lesquelles on les distinguoit
» les unes des autres ».

Le trident est le symbole de Neptune : le pan est le symbole de Junon : l'olive ou l'olivier est le symbole de la paix et de Minerve, Déesse des beaux-arts : le laurier étoit le symbole de la victoire ; les vainqueurs étoient couronnés de laurier, même les vainqueurs dans les arts et dans les sciences , c'est-à-dire , ceux qui s'y distinguoient au-dessus des autres. Peut-être qu'on en usoit ainsi à l'égard de ces derniers , parce que le laurier étoit consacré à Apollon , Dieu de la poésie et des beaux-arts. Les Poètes étoient sous la protection d'Apollon et de Bacchus ; ainsi ils étoient couronnés, quelquefois de laurier, et quelquefois de lierre, *doctarum éderœ præmia fróntium*.

La palme étoit aussi le symbole de la victoire. On dit d'un saint, qu'il a remporté la palme du martyre. Il y a dans cette expression une métonymie , *palme* se prend pour *victoire* , et de plus l'expression est métaphorique ; la victoire dont on

Hor. l. 1.
Od. l. v. 29.
Voy. aussi le
prologue de
Perse.

eut parler est une victoire spirituelle.

« A l'autel de Jupiter, dit le Antiq. ex-
pliq. tom. 2.
p. 129.
» P. de Montfaucon, on mettoit des
» feuilles de hêtre : à celui d'Apol-
» lon, de laurier : à celui de Mi-
» nerve, d'olivier : à celui de Vénus,
» de myrte : à celui d'Hercule, de
» peuplier : à celui de Bacchus, de
» lierre : à celui de Pan, des feuilles
» de pin ».

VI. LE NOM ABSTRAIT POUR LE
CONCRET. J'explique dans un article
exprès le sens abstrait et le sens con-
cret : j'observerai seulement ici que
blancheur est un terme abstrait ; mais
quand je dis que *ce papier est blanc*,
blanc est alors un terme concret. *Un
nouvel esclave se forme tous les jours
pour vous*, dit Horace ; c'est-à-dire,
vous avez tous les jours de nouveaux
esclaves. *Tibi servitus crescit nova. Sér-
vitus* est un abstrait, au lieu de *servi*,
ou *novi amatores qui tibi servant. In-
vidiâ major*, au-dessus de l'envie,
c'est-à-dire, triomphant de mes en-
vieux.

Hor. liv. 2.
Od. 8. v. 18.

Hor. liv. 2.
Od. 20.

Custodia, garde, conservation, se Æn. l. IX.
v. 266.
prend en latin pour ceux qui gar-



dent, *noctem custódia ducit insómnem.*

Prov. XIII. v. 12.

Spes, l'espérance, se dit souvent pour ce qu'on espère. *Spes quæ differtur affligit ánimam.*

1. Reg. c. 1. v. 27.

Petitio, demande, se dit aussi pour la chose demandée. *Dedit mihi dónus petitionem méam.*

Lib. 1. fab. 3.

C'est ainsi que Phèdre a dit, *tua calamitas non sentiret*, c'est-à-dire, *tu calamitósus non sentires*. *Tua calamitas* est un terme abstrait, au lieu que *tu calamitósus* est le concret. *Cre-*

* Ibid. fab. 8. *dens colli longitudinem **, pour *collum*

** Ibid. fab. 13. *longum*: et encore *corvi stupor *** qui est l'abstrait, pour *corvus stúpidus* qui est le concret. Virgile a dit de même,

*** Georg. 1. 1. v. 143. *ferrí rigor **** qui est l'abstrait, au lieu de *ferrum rígídum* qui est le concret.

VII. Les parties du corps qui sont regardées come le siège des passions et des sentimens intérieurs se prennent pour les sentimens mêmes: c'est ainsi qu'on dit *il a du cœur*, c'est-à-dire, du courage.

Observez que les anciens regardoient le cœur come le siège de la sagesse, de l'esprit, de l'adresse: ainsi

habet cor * dans Plaute, ne veut pas dire come parmi nous, elle a du courage, mais elle a de l'esprit; *vir cordatus*, veut dire en latin un home de sens, qui a un bon discernement.

*Cata est et callida, habet cor. *Plaute.* Persa. act. 4. sc. 4. v. 71. Si est mihi cor. Si j'ai de l'esprit, de l'intelligence. *Plaut.* Mos- tel. act. 1. sc. 2. v. 5.

Cornutus, philosophe stoïcien, qui fut le maître de Perse, et qui a été ensuite le comentateur de ce Poète, fait cette remarque sur ces paroles de la première satire : *sum petulanti splene cachinno*. « Physici dicunt homines » splene ridere, felle irasci, jecore » amare, corde sapere et pulmone » jactari ». Aujourd'hui on a d'autres lumières.

Perse dit que le ventre, c'est-à-dire, la faim, le besoin, a fait apprendre aux pies et aux corbeaux à parler.

Perse. Pro- log.

La cervèle se prend aussi pour l'esprit, le jugement : O la belle tête ! s'écrie le renard dans Phèdre, quel dommage, elle n'a point de cervèle ! On dit d'un étourdi, que c'est une tête sans cervèle : Ulysse dit à Euryale, selon la traduction de Madame Dacier, jeune home, vous avez tout l'air d'un écervelé : c'est-à-dire, come elle l'ex- plique dans ses savantes remarques,

O quanta species ! cerebrum non habet. *Ph.* 1. 1. fab. 7.

Odys. T. 2. P. 13.

vous avez tout l'air d'un home peu sage. Au contraire, quand on dit, *c'est un home de tête*, *c'est une bone tête*, on veut dire que celui dont on parle, est un habile home, un home de jugement. *La tête lui a tourné*, c'est-à-dire, qu'il a perdu le bon sens, la présence d'esprit. *Avoir de la tête*, se dit aussi figurément d'un opiniâtre : *Tête de fer*, se dit d'un home apliqué sans relâche, et encore d'un entêté.

La langue, qui est le principal organe de la parole, se prend pour la parole : *c'est une méchante langue*, c'est-à-dire, c'est un médisant ; *avoir la langue bien pendue*, c'est avoir le talent de la parole, c'est parler facilement.

VIII. Le nom du maître de la maison se prend aussi pour la maison qu'il ocupe : Virgile a dit, *jam proximus ardet Ucalégon*, c'est-à-dire, le feu a déjà pris à la maison d'Ucalégon.

On donne aussi aux pièces de monnoie le nom du Souverain dont elles portent l'empreinte. *Ducéntos Philippos reddat aúreos* : qu'elle rende deux

Æn. 2. v.
312.

Plaut. Bac-
chid. act. 1V.
sc. 2. v. 8.

cens *Philippe d'or*, nous dirions deux cens *Louis d'or*.

Voilà les principales espèces de métonymie. Quelques-uns y ajoutent la métonymie, par laquelle on nome ce qui précède pour ce qui suit, ou ce qui suit pour ce qui précède; c'est ce qu'on apèle L'ANTÉCÉDENT POUR LE CONSÉQUENT, ou LE CONSÉQUENT POUR L'ANTÉCÉDENT; on en trouvera des exemples dans la métalepse, qui n'est qu'une espèce de métonymie à laquelle on a donné un nom particulier: au lieu qu'à l'égard des autres espèces de métonymie, dont nous venons de parler, on se contente de dire métonymie de la cause pour l'effet, métonymie du contenant pour le contenu, métonymie du signe, &c.



III.

LA MÉTALEPSE.

Μετὰληψις.
Transmutatio : μετά ,
trans. λαμβάνω , cápio.
LA Métalepse est une espèce de métonymie , par laquelle on explique ce qui suit pour faire entendre ce qui précède ; ou ce qui précède pour faire entendre ce qui suit : elle ouvre , pour ainsi dire , la porte , dit Quintilien , afin que vous passiez d'une idée à une autre , *ex alio in aliud viam præstat* ; c'est l'antécédent pour le conséquent , ou le conséquent pour l'antécédent , et c'est toujours le jeu des idées accessoires dont l'une réveille l'autre.

Inst. orat.
l. VIII. c. 6.

Le partage des biens se faisoit souvent et se fait encore aujourd'hui , en tirant au sort : Josué se servit de cette manière de partager *.

* Cumque surrexissent viri , ut pérgerent ad describendam terram , præcepit eis Jósue dicens : Circúte terram et describite eam ac revertimini ad me ; ut híc coram Dómino , in Silo mittam vobis sortem. *Josué*, chap. XVIII. v. 8.

Le sort précède le partage ; de là vient que *sors* en latin se prend souvent pour le partage même , pour la portion qui est échue en partage ; c'est le nom de l'antécédent qui est donné au conséquent.

Sors signifie encore jugement , arrêt ; c'étoit le sort qui décidoit chez les Romains , du rang dans lequel chaque cause devoit être plaidée * : ainsi quand on a dit *sors* pour jugement , on a pris l'antécédent pour le conséquent.

Sortes en latin se prend encore pour un oracle , soit parce qu'il y avoit des oracles qui se rendoient par le sort , soit parce que les réponses des oracles étoient come autant de jugemens qui régloient la destinée , le

* *Ex more romano non audiebantur causæ ; nisi per sortem ordinatæ. Tempore enim quo causæ audiebantur , conveniebant omnes , unde et concilium : et ex sorte diærum ordinem accipiébant , quo post dies triginta suas causas exequerentur , unde est urnam movet. Servius in illud Virgilii ,*

Nec vero hæ sine sorte datæ , sine júdice sedes.

Æn. l. v. v. 431.

partage , l'état de ceux qui les consultoient.

On croit avant que de parler : Je crois*, dit le Prophète , et c'est pour cela que je parle. Il n'y a point là de métalepse : mais il y a une métalepse quand on se sert de *parler* ou de *dire* pour signifier *croire* ; direz-vous après cela que je ne suis pas de vos amis ? c'est-à-dire , croirez-vous ? aurez-vous sujet de dire ?

Cedo veut dire dans le sens propre , *je cède* , *je me rends* : cependant par une métalepse de l'antécédent pour le conséquent , *cedo* signifie souvent dans les meilleurs auteurs *dites* ou *donnez* : cette signification vient de ce que quand quelqu'un veut nous parler , et que nous parlons toujours nous-mêmes , nous ne lui donnons pas le tems de s'expliquer : *écoutez-moi* , nous dit-il ; hé bien ! je vous cède , je vous écoute , parlez ; *cedo* , *dic*.

Quand on veut nous donner quelque chose , nous refusons souvent par civilité ; on nous presse d'accepter , et enfin nous répondons *je vous cède* ,

* Crédidi ,
propter quod
locutus sum.
Ps. 115. v. 1.

je vous obéis, je me rends, *donez*, *cedo*, *da*; *cedo* qui est le plus poli de ces deux mots, est demeuré tout seul dans le langage ordinaire, sans être suivi de *dic* ou de *da* qu'on supprime par ellipse : *cedo* signifie alors ou l'un ou l'autre de ces deux mots, selon le sens ; c'est ce qui précède pour ce qui suit ; et voilà pourquoi on dit également *cedo*, soit qu'on parle à une seule personne, ou à plusieurs : car tout l'usage de ce mot, dit un ancien Grammairien, c'est de demander pour soi, *cedo sibi poscit et est immobile*.

Cornel. Fronto. apud auctores linguæ latinæ, p. 1335. v. cedo.

On raporte de même à la métalepse ces façons de parler, *il oublie les bienfaits*, c'est-à-dire, il n'est pas reconnoissant. *Souvenez-vous de notre convention*, c'est-à-dire, observez notre convention : *Seigneur, ne vous ressouvenez point de nos fautes*, c'est-à-dire, ne nous en punissez point, accordez-nous - en le pardon : *Je ne vous conois pas*, c'est-à-dire, je ne fais aucun cas de vous, je vous méprise, vous êtes à mon égard comme n'étant point.

Quem omnes mortales ignorant et ludificant.

Plaute. Am-
phi. act. IV.
sc. 3. v. 13.

Il a été, il a vécu, veut dire sou-
vent, *il est mort*; c'est l'antécédent
pour le conséquent.

Rac. Mi-
thrid. act. V.
se. dern.

.... C'en est fait, Madame, et j'ai vécu,
c'est-à-dire, je me meurs.

Un mort est regreté par ses amis;
ils voudroient qu'il fût encore en
vie; ils souhaitent celui qu'ils ont
perdu, ils le désirent: ce sentiment
suppose la mort, ou du moins l'ab-
sence de la personne qu'on regrète.
Ainsi *la mort, la perte ou l'absence*
sont l'antécédent: et *le desir, le re-
gret* sont le conséquent. Or, en la-
tin *desiderâri*, être souhaité, se prend
pour *être mort, être perdu, être ab-
sent*, c'est le conséquent pour l'an-
técédent, c'est une métalepse. *Ex*
parte *Alexandri triginta omninò et*
duo, ou selon d'autres, *trecenti om-
ninò, ex peditibus desiderâti sunt*;
du côté d'Alexandre il n'y eut en
tout que trois cens fantassins de tués,
Alexandre ne perdit que trois cens
hommes d'infanterie. *Nulla navis desi-
derabâtur*: aucun vaisseau n'étoit dé-
siré, c'est-à-dire, aucun vaisseau ne

Q. Curt. l.
III. c. 11. fin.

Cæsar.

périt , il n'y eut aucun vaisseau de perdu.

« Je vous avois promis que je ne » serois que cinq ou six jours à la » campagne , dit Horace à Mécénas , » et cependant j'y ai déjà passé tout » le mois d'Août.

Quinque dies tibi pollicitus me rure futurum, Hor. lib.
Sextilem totum, mendax, desideror. ep. 7.

Où vous voyez que *desideror* veut dire par métalepse , je suis absent de Rome , je me tiens à la campagne.

Par la même figure , *desiderari* signifie encore *manquer* (*deficere*) être tel que les autres aient besoin de nous. « Les Thébains , par des in- » trigues particulières , n'ayant point » mis Epaminondas à la tête de leur » armée , reconurent bien-tôt le be- » soin qu'ils avoient de son habileté » dans l'art militaire : » * *deside- rari cœpta est Epaminondæ diligentia.*

Cornélius Népos dit encore que Ménécide , jaloux de la gloire d'Epaminondas , exhortoit continuëment les Thébains à la paix , afin qu'ils ne sentissent point le besoin qu'ils avoient

* Cor. Nep.
Epam. c. 7.
Id. c. 5.

de ce général. *Hortári solébat Thebános, ut pacem bello anteferrent, ne illius imperatóris ópera desiderarétur.*

La métalepse se fait donc lorsqu'on passe come par degrés d'une signification à une autre : par exemple, quand Virgile a dit, après quelques épis, c'est-à-dire, après quelques années : les épis suposent le tems de la moisson, le tems de la moisson suppose l'été, et l'été suppose la révolution de l'année. Les Poètes prennent les hivers, les étés, les moissons, les autones, et tout ce qui n'arive qu'une fois en une année, pour l'année même. Nous disons dans le discours ordinaire, *c'est un vin de quatre feuilles*, pour dire c'est un vin de quatre ans ; et dans les coutumes on trouve *bois de quatre feuilles*, c'est-à-dire, bois de quatre années.

Ainsi le nom des différentes opérations de l'agriculture se prend pour le tems de ces opérations, c'est le conséquent pour l'antécédent, la moisson se prend pour le tems de la moisson, la vendange pour le tems de la vendange ; *il est mort pendant la*

Post aliquot
mea regna vi-
dens mirábor
aristas. *Virg.*
Ecl. 1. v. 70.

Cout. de
Londun. tit.
14. art. 3.

moisson, c'est-à-dire dans le tems de la moisson. La moisson se fait ordinairement dans le mois d'Août, ainsi par métonymie ou métalepse, on apèle la moisson l'*Août*, qu'on prononce l'*ou*, alors le tems dans lequel une chose se fait, se prend pour la chose même, et toujours à cause de la liaison que les idées accessoires ont entre elles.

On raporte aussi à cette figure ces façons de parler des Poètes, par lesquelles ils prennent l'antécédent pour le conséquent, lorsqu'au lieu d'une description, ils nous mètent devant les yeux le fait que la description suppose.

« O Ménéalque ! si nous vous perdions, dit Virgile ? * qui émailleroit la terre de fleurs ? qui feroit couler les fontaines sous une ombre verdoyante, » c'est-à-dire, qui chanteroit la terre émaillée de fleurs ? Qui nous en feroit des des-

* Quis cæneret nymphas ? Quis humum
florentibus herbis

Spargeret, aut viridi fontesinduceret umbra ?

Virg. Ecl. iv. v. 19.

criptions aussi vives et aussi riantes que celles que vous en faites ? Qui nous peindroit come vous ces ruisseaux qui coulent sous une ombre verte ?

Le même Poète a dit , * que « Si-
 » lène envelopa chacune des sœurs de
 » Phaéton avec une écorce amère ,
 » et fit sortir de terre de grands peu-
 » pliers ; » c'est-à-dire , que Silène
 chanta d'une manière si vive la métamorphose des sœurs de Phaéton en peuplier , qu'on croyoit voir ce changement. Ces façons de parler peuvent être rapportées à l'hypotypose dont nous parlerons dans la suite.

* Tam Phaetontíadas musco circúmdat
 amáræ

Córticis, atque solo procéras érigit alnos.

Virg. Ecl. vi. v. 62.



I V.

LA SYNECDOQUE. *

LE terme de *Synecdoque* signifie ^{Συνεκδοχή.} compréhension, conception: en éfet, ^{Compréhension.} dans la *Synecdoque* ou fait concevoir à l'esprit plus ou moins que le

* On écrit ordinairement *Synecdoche*, voici les raisons qui me déterminent à écrire *Synecdoque*.

1°. Ce mot n'est point un mot vulgaire qui soit dans la bouche des gens du monde, en sorte qu'on puisse les consulter pour connoître l'usage qu'il faut suivre par raport à la prononciation de ce mot.

2°. Les gens de lettres que j'ai consultés le prononcent diféremment, les uns disent *Synecdoche* à la françoise, come *Roche*, et les autres soutiennent avec Richelet, qu'on doit prononcer *Synecdoque*.

3°. Ce mot est tout grec *Συνεκδοχή*; il faut donc le prononcer en conservant au *χ* sa prononciation originale, c'est ainsi qu'on prononce et qu'on écrit *époque εποχή*; *Monarque μονάρχης* et *μόναρχος*; *Pentateuque*, Πεντατεύχος; *Andromaque*, Ανδρομάχη, *Télémaque*, Τηλέμαχος, &c. On conserve la même prononciation dans *Echo*, Ηχω; *Ecole*, *Schola* Σχολή, &c.

mot dont on se sert ne signifie dans le sens propre.

Quand au lieu de dire d'un home qu'il aime *le vin*, je dis qu'il aime la bouteille, c'est une simple métonymie, c'est un nom pour un autre : mais quand je dis *cent voiles* pour cent vaisseaux, non seulement je prends un nom pour un autre, mais je donne au mot *voiles* une signification plus étendue que celle qu'il a dans le sens propre ; je prends la partie pour le tout.

Je crois donc que synecdoque étant un mot scientifique qui n'est point dans l'usage vulgaire, il faut l'écrire d'une manière qui n'induisse pas à une prononciation peu convenable à son origine.

4°. L'usage de rendre par *ch* le χ des Grecs, a introduit une prononciation françoise dans plusieurs mots que nous avons pris des Grecs. Ces mots étant devenus communs, et l'usage ayant fixé la manière de les prononcer et de les écrire, respectons l'usage, prononçons *catéchisme*, *machine*, *chimère*, *Archidiacre*, *Architecte*, &c. come nous prononçons *chi* dans les mots françois ; mais encore un coup *Synecdoque* n'est point un mot vulgaire, écrivons donc et prononçons *Synecdoque*.

La Synecdoque est donc une espèce de métonymie, par laquelle on donne une signification particulière à un mot, qui, dans le sens propre, a une signification plus générale; ou au contraire, on donne une signification générale à un mot, qui, dans le sens propre n'a qu'une signification particulière. En un mot, dans la métonymie je prends un sens pour un autre, au lieu que dans la synecdoque, je prends le *plus* pour le *moins*, ou le *moins* pour le *plus*.

Voici les différentes sortes de Synecdoques que les Grammairiens ont remarquées.

I. SYNECDOQUE DU GENRE : come quand on dit *les mortels* pour les homes, le terme de *mortels* devoit pourtant comprendre aussi les animaux qui sont sujets à la mort aussi-bien que nous : ainsi, quand par les mortels on n'entend que homes, c'est une synecdoque du genre : on dit le *plus* ou le *moins*.

Eúntes in mundum universum prædicáte evangelium omni creaturæ.

Marc. c. 16. v. 15.

Dans l'Écriture-Sainte, *créature* ne signifie ordinairement que les homes; c'est encore ce qu'on apèle la synec-

doque du genre , parce qu'alors un mot générique ne s'entend que d'une espèce particulière : *créature* est un mot générique , puisqu'il comprend toutes les espèces de choses créées, les arbres, les animaux, les métaux, &c. Ainsi, lorsqu'il ne s'entend que des homes, c'est une synecdoque du genre, c'est-à-dire, que sous le nom du genre, on ne conçoit, on n'exprime qu'une espèce particulière ; on restreint le mot générique à la simple signification d'un mot qui ne marque qu'une espèce.

Nombre est un mot qui se dit de tout assemblage d'unités : les Latins se sont quelquefois servis de ce mot en le restreignant à une espèce particulière.

1. Pour marquer l'harmonie, le chant, il y a dans le chant une proportion qui se compte. Les Grecs appèlent aussi *ruthmos* tout ce qui se fait avec une certaine proportion : *Quidquid certo modo et ratione fit.*

Virg. Ecl. . . . Números mémini, si verba tenérem.
IX. v. 45.

« Je me souviens de la mesure :

» de l'harmonie, de la cadence, du
 » chant, de l'air; mais je n'ai pas
 » retenu les paroles. »

2. *Númerus*, se prend encore en particulier pour les vers, parce qu'en éfet, les vers sont composés d'un certain nombre de pieds ou de syllabes:

Scribinus números, nous faisons des vers. Pers. sat. v. 3.

3. En françois nous nous servons aussi de *nombre* ou de *nombreux*, pour marquer une certaine harmonie, certaines mesures, proportions ou cadences, qui rendent agréables à l'oreille un air, un vers, une période, un discours. Il y a un certain nombre qui rend les périodes harmonieuses. On dit d'une période qu'elle est

fort nombreuse, *numerosa oratio*; c'est-à-dire, que le nombre des syllabes qui la composent est si bien distribué, que l'oreille en est frappée agréablement: *númerus* a aussi cette signification en latin. Cic. Orat. n. LVIII. aliter 193. &c.

In oratione números latine, græce ῥυθμὸς, inesse dicitur. . . . Cic. Orat. n. LI aliter 170, 171, 172.

. . . *Ad capiendas aures*, ajoute Cicéron, *númeri ab oratore quærentur*: et plus bas il s'exprime en ces termes:

Aristóteles versum in oratione vetat esse, numerum jubet. Aristote ne veut point qu'il se trouve un vers dans la prose, c'est-à-dire, qu'il ne veut point que lorsqu'on écrit en prose, il se trouve dans le discours le même assemblage de piés, ou le même nombre de syllabes qui forment un vers. Il veut cependant que la prose ait de l'harmonie; mais une harmonie qui lui soit particulière, quoiqu'elle dépende également du nombre de syllabes et de l'arrangement des mots.

II. Il y a au contraire la SYNECDOQUE DE L'ESPÈCE: c'est lorsqu'un mot, qui dans le sens propre ne signifie qu'une espèce particulière, se prend pour le genre; c'est ainsi qu'on apèle quelquefois *voleur* un méchant home. C'est alors prendre *le moins* pour marquer *le plus*.

Il y avoit dans la Thessalie, entre le mont Ossa et le mont Olympe, une fameuse plaine apelée *Tempé*, qui passoit pour un des plus beaux lieux de la Grèce; les Poètes grecs et latins se sont servis de ce mot particulier pour marquer toutes sortes de belles campagnes.

« Le doux sommeil , dit Horace ,
 » n'aime point le trouble qui règne
 » chez les grands , il se plaît dans les
 » petites maisons de bergers , à l'om-
 » bre d'un ruisseau , ou dans ces
 » agréables campagnes , dont les ar-
 » bres ne sont agités que par le zé-
 » phire ; » et pour marquer ces cam-
 pagnes , il se sert de *Tempé* :

. . . Somnus agréstium

Lenis virórum , non húmiles domos

Fastídit , umbrosámque ripam ,

Non zéphiris agitáta Tempe.

Hor. l. 3.

Od. 1. v. 22.

Le mot de *corps* et le mot d'*ame* se prènent aussi quelquefois séparément pour tout l'home ; on dit populairement , sur-tout dans les provinces , *ce corps-là* , pour cet home-là ; *voilà un plaisant corps* , pour dire un plaisant personnage. On dit aussi qu'*ily a cent mille ames dans une ville* , c'est - à - dire , cent mille habitans.

Omnes animæ domús Jacob , toutes les personnes de la famille de Jacob. Gen. c. 46^{v. 27.}

Génuít séxdecim ánimas , il eut seize enfans. Ibid. v. 18.

III. SYNECDOQUE DANS LE NOMBRE,

c'est lorsqu'on met un singulier pour un pluriel, ou un pluriel pour un singulier.

1. *Le Germain révolté*, c'est-à-dire, les Germains, les Alemands, *l'ennemi vient à nous*, c'est-à-dire, *les ennemis*. Dans les historiens latins on trouve souvent *pedes* pour *pédites*; le fantasin pour les fantassins, l'Infanterie.

2. Le pluriel pour le singulier. Souvent dans le style sérieux on dit *nous*, au lieu de *je*, et de même, *Il est écrit dans les Prophètes*, c'est-à-dire, dans un livre de quelqu'un des Prophètes.

Quod dictum est per Prophetas. Matt. c. 2. v. 23.

3. Un nombre certain pour un nombre incertain. *Il me l'a dit dix fois, vingt fois, cent fois, mille fois*, c'est-à-dire, plusieurs fois.

4. Souvent pour faire un compte rond, on ajoute ou l'on retranche ce qui empêche que le compte ne soit rond : ainsi, on dit la *version des septante*, au lieu de dire la version des soixante et douze interprètes, qui, selon les Pères de l'Eglise, traduisirent l'Ecriture Sainte en grec, à la prière de Ptolémée Philadelphe, Roi d'Egypte,

d'Égypte, environ trois cents ans avant J. C. Vous voyez que c'est toujours ou *le plus pour le moins*, ou au contraire *le moins pour le plus*.

IV. LA PARTIE POUR LE TOUT, et LE TOUT POUR LA PARTIE. Ainsi *la tête* se prend quelquefois pour tout l'homme : c'est ainsi qu'on dit communément, *on a payé tant par tête*, c'est-à-dire, tant par chaque personne ; *une tête si chère*, c'est-à-dire, une personne si précieuse, si fort aimée.

Les Poètes disent *après quelques moissons, quelques étés, quelques hivers*, c'est-à-dire après quelques années.

L'onde, dont le sens propre, signifie une vague, un flot ; cependant les Poètes prennent ce mot pour la mer, ou pour l'eau d'une rivière, ou pour la rivière même.

Vous juriez autrefois que cette onde rebèle

Se feroit vers sa source une route nouvelle, Quinault,
Isis, act. 1.

Plutôt qu'on ne verroit votre cœur dégagé : sc. 3.

Voyez couler ces flots dans cette vaste plaine :

C'est le même penchant qui toujours les entraîne ;

Leur cours ne change point, et vous avez changé.

Dans les Poètes latins , *la poupe* ou la *proue* d'un vaisseau se prennent pour tout le vaisseau. On dit en françois *cent voiles* , pour dire cent vaisseaux , *Tectum* , le toit , se prend en latin pour toute la maison : *Ænéan in régia ducit tecta* , elle mène Enée dans son palais.

Virg. Æn.
I, v. 635.

La porte , et même *le seuil de la porte* , se prennent aussi en latin pour toute la maison , tout le palais , tout le temple. C'est peut-être par cette espèce de synecdoque qu'on peut donner un sens raisonnable à ces vers de Virgile :

Æn. I. v. 209. Tum fóribus Divæ , médiâ testúdi-
ne tem-
pli ,

Septa armis , solióque alte subníxa resédit.

Si Didon étoit assise à la porte du temple , *fóribus Divæ* , coment pouvoit-elle être assise en même tems sous le milieu de la voûte , *mediâ testúdi-
ne* ? C'est que par *fóribus Divæ* , il faut entendre d'abord en général

le temple ; elle vint au temple , et se plaça sous la voûte.

Lorsqu'un citoyen romain étoit fait esclave , ses biens appartenoient à ses héritiers ; mais s'il revenoit dans sa patrie , il rentroit dans la possession et jouissance de tous ses biens : ce droit , qui est une espèce de droit de retour , s'apeloit en latin *jus postliminii* ; de *post* , après , et de *limen* , le seuil de la porte , l'entrée.

Porte , par synecdoque et par antonomase , signifie aussi la cour du Grand - Seigneur , de l'Empereur Turc. On dit *faire un traité avec la Porte* , c'est - à - dire , avec la Cour Ottomane. C'est une façon de parler qui nous vient des Turcs , ils nomment *Porte* par excellence la porte du sérail , c'est le palais du Sultan ou Empereur Turc , et ils entendent par ce mot , ce que nous apelons *la Cour*.

Nous disons *il y a cent feux dans ce village* , c'est - à - dire , cent familles.

On trouve aussi des noms de villes , de fleuves , ou de pays particuliers ,

pour des noms de provinces et de nations. * Les Pélasgiens, les Argiens, les Doriens, peuples particuliers de la Grèce, se prennent pour tous les Grecs, dans Virgile et dans les autres Poètes anciens.

On voit souvent dans les Poètes *le Tibre* ** pour les Romains; *le Nil* pour les Egyptiens; *la Seine* pour les François.

Boileau. Chaque climat produit des favoris de Mars,
 Ep. 1. La Seine a des Bourbons, le Tibre a des
 Césars

Idem, Discours au Roi. Fouler aux piés l'orgueil et du Tage et du
 Tibre.

Par le Tage il entend les Espagnols, le Tage est une des plus célèbres rivières d'Espagne.

v. On se sert souvent du nom de LA MATIÈRE pour marquer LA

* Eurus ad auroram Nabathæaque regna recessit. *Ovid. Metam. l. 1. v. 61.*

** Cum Tiberi, Nilo gratia nulla fuit. *Prop. l. 2. Eleg. 33. v. 20. Per Tiberim Romanos, per Nilum Ægyptios intelligito, Beroald. in Propert.*

CHOSE QUI EN EST FAITE : le pin ou quelqu'autre arbre se prend dans les Poètes pour un vaisseau ; on dit comunément *de l'argent*, pour des pièces d'argent, de la monnoie. *Le fer* se prend pour l'épée ; *périr par le fer*. Virgile s'est servi de ce mot pour le soc de la charue :

At prius ignótum ferro quam scíndimus 1. Georg.
æquor. v. 50.

M. Boileau dans son ode sur la prise de Namur, a dit l'*airain* pour dire les canons :

Et par cent bouches horribles
L'*airain* sur ces monts terribles
Vomit le fer et la mort.

L'*airain* en latin *æs*, se prend aussi fréquemment pour la monnoie, les richesses : la première monnoie des Romains étoit de cuivre : *æs aliénium*, le cuivre d'autrui, c'est-à-dire, le bien d'autrui, qui est entré nos mains, nos dettes, ce que nous devons.

Enfin *æra*, se prend pour des vases de cuivre, pour des trompètes,

des armes, en un mot pour tout ce qui se fait de cuivre.

Gen. c. 3. v. 19. Dieu dit à Adam, tu es poussière, et tu retourneras en poussière, *pulvis es et in pulverem revertéris*, c'est-à-dire, tu as été fait de poussière, tu as été formé d'un peu de terre.

Virgile s'est servi du nom de l'éléphant, pour marquer simplement de l'ivoire; * c'est ainsi que nous disons tous les jours *un castor*, pour dire un chapeau fait de poil de castor, &c.

Haste, pique, lance. V. le P. de Montfaucon. tom. 4. p. 65. Le pieux Enée, dit Virgile, ** lança sa haste avec tant de force contre Mézencé, qu'elle perça le bouclier fait de trois plaques de cuivre, et qu'elle traversa les piquures de toile, et l'ouvrage fait de trois *taureaux*,

... * *Ex auro, solidoque elephanto. Georg. III. v. 26.*

Dona dehinc auro grávia sectoque elephanto. Æn. III. v. 464.

** *Tum pius Ænéas hastam jacit : illa per orbem*

Ære cavum tríplici, per línea terga, tríbúsque

Tránsiit intéxtum tauris opus. Æn. I. x. v. 783.

c'est-à-dire de trois cuirs. Cette façon de parler ne seroit pas entendue en notre langue.

Mais il ne faut pas croire qu'il soit permis de prendre indifféremment un nom pour un autre, soit par métonymie, soit par synecdoque : il faut, encore un coup, que les expressions figurées soient autorisées par l'usage; ou du moins que le sens littéral qu'on veut faire entendre, se présente naturellement à l'esprit sans révolter la droite raison, et sans blesser les oreilles accoutumées à la pureté du langage. Si l'on disoit qu'une armée navale étoit composée de cent *mâts*, ou de cent *avirons*, au lieu de dire cent *voiles* pour cent vaisseaux, on se rendroit ridicule : chaque partie ne se prend pas pour le tout, et chaque nom générique ne se prend pas pour une espèce particulière, ni tout nom d'espèce pour le genre ; c'est l'usage seul qui donne à son gré ce privilège à un mot plutôt qu'à un autre.

Ainsi, quand Horace a dit que les combats sont en horreur aux mères, *bella mátribus detestáta* ; je suis per-

Hor. l. i.
od l. v. 24.

suadé que ce Poëte n'a voulu parler précisément que des mères. Je vois une mère alarmée pour son fils, qu'elle sait être à la guerre, ou dans un combat, dont on vient de lui apprendre la nouvelle : Horace excite ma sensibilité en me faisant penser aux alarmes où les mères sont alors pour leurs enfans ; il me semble même que cette tendresse des mères est ici le seul sentiment qui ne soit pas susceptible de foiblesse ou de quelque autre interprétation peu favorable : les alarmes d'une maîtresse pour son amant, n'oseroient pas toujours se montrer avec la même liberté, que la tendresse d'une mère pour son fils. Ainsi quelque déférence que j'aie pour le savant P. Sanadon, j'avoue que je ne saurois trouver une synecdoque de l'espèce dans *bella mátribus detestata*. Le P. Sanadon croit que *mátribus* comprend ici, même les jeunes filles ; voici sa traduction : *Les combats, qui sont pour les femmes un objet d'horreur*. Et dans les remarques il dit, que « * les mères re- » doutent la guerre pour leurs époux

Poésies
d'Horace ,
t. I. p. 7.

* P. 12.

» et pour leurs enfans : mais les jeu-
 » nes filles , ajoute-t-il , ne doivent
 » pas moins la redouter pour les ob-
 » jets d'une tendresse légitime que
 » la gloire leur enlève , en les ran-
 » geant sous les drapeaux de Mars.
 » Cette raison m'a fait prendre *ma-*
 » *tres* dans la signification la plus
 » étendue , comè les Poètes l'ont sou-
 » vent employé. Il me semble , ajoute-
 » t-il , que ce sens fait ici un plus
 » bel éfet. »

Il ne s'agit pas de donner ici des instructions aux jeunes filles , ni de leur apprendre ce qu'elles doivent faire , lorsque *la gloire leur enlève les objets de leur tendresse , en les rangeant sous les drapeaux de Mars ;* c'est-à-dire , lorsque leurs amans sont à la guerre ; il s'agit de ce qu'Horace a pensé : or , il me semble que le terme de *mères* n'est relatif qu'à *enfans* , il ne l'est pas même à *époux* , encore moins aux *objets d'une tendresse légitime*. J'ajouterois volontiers , que les jeunes filles s'oposent à ce qu'on les confonde sous le nom de *mères* ; mais pour parler plus sérieusement , j'avoue que

lorsque je lis dans la traduction du P. Sanadon, *que les combats sont pour les femmes un objet d'horreur*, je ne vois que des femmes épouvantées ; au lieu que les paroles d'Horace, me font voir une mère attendrie : ainsi je ne sens point que l'une de ces expressions puisse jamais être l'image de l'autre ; et bien loin que la traduction du P. Sanadon fasse sur moi un plus bel effet, je regrette le sentiment tendre qu'elle me fait perdre. Mais revenons à la synecdoque.

Come il est facile de confondre cette figure avec la métonymie, je crois qu'il ne sera pas inutile d'observer ce qui distingue la synecdoque de la métonymie ; c'est 1°. Que la synecdoque fait entendre le *plus* par un mot qui dans le sens propre signifie le *moins*, ou au contraire elle fait entendre le *moins* par un mot qui dans le sens propre marque le *plus*.

2°. Dans l'une et dans l'autre figure il y a une relation entre l'objet dont on veut parler, et celui dont on emprunte le nom ; car s'il n'y avoit point de rapport entre ces objets, il n'y au-

roit aucune idée accessoire, et par conséquent point de trope : mais la relation qu'il y a entre les objets, dans la métonymie, est de telle sorte, que l'objet dont on emprunte le nom, subsiste indépendamment de celui dont il réveille l'idée, et ne forme point un ensemble avec lui. Tel est le rapport qui se trouve entre la *cause* et l'*effet*, entre l'auteur et son ouvrage, entre Cerès et le blé, entre le *contenant* et le *contenu*, come entre la bouteille et le vin, au lieu que la liaison qui se trouve entre les objets, dans la synecdoque, suppose que ces objets forment un ensemble come le *tout* et la *partie* ; leur union n'est point un simple rapport, elle est plus intérieure et plus indépendante : c'est ce qu'on peut remarquer dans les exemples de l'une et de l'autre de ces figures.



V.

L'ANTONOMASE.

Ἀντωνομασία,
pronomina-
tio : nom
 pour un au-
 tre, de *ἀντι*
 pour, contre,
 et *ὀνομάζω*,
 je nome.

L'ANTONOMASE est une espèce de synecdoque, par laquelle on met un nom comun pour un nom propre, ou bien un nom propre pour un nom comun. Dans le premier cas, on veut faire entendre que la personne ou la chose dont on parle excèle sur toutes celles qui peuvent être comprises sous le nom comun; et dans le second cas, on fait entendre que celui dont on parle ressemble à ceux dont le nom propre est célèbre par quelque vice ou par quelque vertu.

1. *Philosophe, Orateur, Poëte, Roi, Ville, Monsieur*, sont des noms comuns; cependant l'antonomase en fait des noms particuliers qui équivalent à des noms propres.

Quand les anciens disent le *Philosophe*, ils entendent Aristote.

Quand les Latins disent l'*Orateur*, ils entendent Cicéron.

Quand ils disent *le Poëte*, ils entendent Virgile.

Les Grecs entendoient parler de Démosthène, quand ils disoient *l'Orateur*, et d'Homère quand ils disoient *le Poëte*.

Quand nos Théologiens disent *le Docteur angélique*, ou *l'Ange de l'École*, ils veulent parler de S. Thomas. Scot est apelé *le Docteur subtil*, S. Augustin *le Docteur de la grace*.

Ainsi on donne par excéllence et par antonomase, le nom de la science ou de l'art à ceux qui s'y sont le plus distingués.

Dans chaque royaume, quand on dit simplement *le Roi*, on entend le Roi du pays où l'on est; quand on dit *la ville*, on entend la capitale du royaume, de la province ou du pays dans lequel on demeure.

Quò te, Mœri, pedes? an quò via ducit Virg. Ec. IX.
 in urbem? v. 1.

Urbem en cet endroit veut dire la ville de Mantoue: ces bergers parlent par raport au territoire où ils demeurent. Mais quand les anciens parloient

par rapport à l'Empire Romain , alors par *urbem* ils entendoient la ville de Rome.

Τὸ ἀστυ, εἰς.
 urbs , ville,
 de στυά, ma-
 neo.

Dans les comédies grèques , ou tirées du grec , la ville (*astu*) veut dire Athènes : *An * in astu venit?* Est-il venu à la ville ? Cornélius Népos parlant de Thémistocle et d'Alcibiade , s'est servi plus d'une fois de ce mot en ce sens **.

Dans chaque famille , *Monsieur* , veut dire le maître de la maison.

Les adjectifs ou épithètes sont des noms comuns , que l'on peut appliquer aux différens objets auxquels ils conviennent , l'antonomase en fait des noms particuliers : *l'invincible* , *le conquérant* , *le grand* , *le juste* , *le sage* , se disent par antonomase de certains princes ou d'autres personnes particulières.

* Téren. Eun. act. v. sc. vi. selon Madame Dacier , et sc. v. v. 17. selon les éditions vulgaires.

** Xerxes prótinus accéssit astu. *Corn. Nep. Themist.* 4.

Alcibiades postquam astu venit. *Idem.* Alcib. 6.

Tite-Live apèle souvent Annibal Tit. Liv. I. 21. n. 8 le Carthaginois ; le Carthaginois , dit-il , avoit un grand nombre d'hommes : *abundabat multitudine hominum Pœnus*. Didon dit à sa sœur * , *vous mettrez sur le bûcher les armes que le perfide a laissées* , et par ce perfide elle entend Enée.

Le Destructeur de Carthage et de Numance , signifie par antonomase , Scipion Emilien.

Il en est de même des noms patronymiques dont j'ai parlé ailleurs , ce sont des noms tirés du nom du père ou d'un aïeul , et qu'on donne aux descendans ; par exemple , quand Virgile apèle Enée *Anchisiades* , ce nom est donné à Enée par antonomase , il est tiré du nom de son père , qui s'apeloit Anchise. Diomède , héros célèbre dans l'antiquité fabuleuse est souvent apelé *Tydides* , parce qu'il étoit fils de Tydée , Roi des Etoliens. Æn. l. v. v. 407.

Nous avons un recueil ou abrégé

* *Arma viri, thalamo quæ fixa reliquit Impius. . . . super imponas. Æn. l. iv. v. 495.*

des lois des anciens François, qui a pour titre, *Lex Sállica* : parmi ces lois il y a un article * qui exclut les femmes de la succession aux terres saliques, c'est-à-dire, aux fiefs : c'est une loi qu'on n'a observée inviolablement dans la suite qu'à l'égard des femmes qu'on a toujours exclues de la succession à la courone. Cet usage toujours observé, est ce qu'on apèle aujourd'hui *loi salique* par antonomase, c'est-à-dire, que nous donnons à la loi particulière d'exclure les femmes de la courone, un nom que nos pères donèrent autrefois à un recueil général de lois.

II. La seconde espèce d'antonomase, est lorsqu'on prend un nom propre pour un nom comun, ou pour un adjectif.

Sardanapale, dernier Roi des Assiriens, vivoit dans une extrême molesse; du moins tel est le sentiment comun : de là on dit d'un

* De terrâ verò sálicâ, nulla pórtilio hæreditátis mulierivéniat, sed ad virilem sexum tota terræ hæreditas pervéniat. *Lex Sállica.* art. 62. de Alode. §. 6.

voluptueux, *c'est un Sardanapale.*

L'Empereur Néron fut un Prince de mauvaises mœurs, et barbare jusqu'à faire mourir sa propre mère : de là on a dit des Princes qui lui ont ressemblé, *c'est un Néron.*

Caton, au contraire, fut recommandable par l'austérité de ses mœurs : de là S. Jérôme a dit d'un hypocrite, *c'est un Caton au dehors, un Néron au dedans, intus Nero, foris Cato.*

Hier. l. 2;
Ep. 13. Ruf.
Monach. sub.
fin. Lugd.
p. 227 et Pa-
ris. ed. 1718.
p. 386.

Mécénas, favori de l'Empereur Auguste, protégeoit les gens de lettres : on dit aujourd'hui d'un seigneur qui leur accorde sa protection, *c'est un Mécénas,*

Mais sans un Mécénas, à quoi sert un Auguste ?

Boileau,
Sat. I. v. 80.

c'est-à-dire, sans un protecteur.

Irus étoit un pauvre de l'île d'Ithaque, qui étoit à la suite des amans de Pénélope, il a donné lieu au proverbe des anciens, *plus pauvre qu'Irus.* Au contraire, Crésus, Roi de Lydie, fut un Prince extrêmement riche ; de là on trouve dans les Poètes

Homer.
Odiss. l. 18.

Irus pour un pauvre , et *Crésus* pour un riche.

Ovid. Trist III. Eleg. 7. . . . Non distat Crœsus ab Iro. §.
v. 42.

§. Propert.
I. III. Eleg. 4.
v. 39.

Zoïle fut un critique passionné et jaloux : son nom se dit encore * d'un home qui a les mêmes défauts ; Aristarque , au contraire , fut un critique judicieux : l'un et l'autre ont critiqué Homère : Zoïle l'a censuré , avec aigreur et avec passion ; mais Aristarque l'a critiqué avec un sage discernement , qui l'a fait regarder come le modèle des critiques : on a dit de ceux qui l'ont imité , qu'ils étoient des Aristarques.

Rousseau,
Ep. I. aux
Muses.

Et de moi-même Aristarque incommode :
C'est-à-dire , *censeur*. Lisez vos ouvrages , dit Horace **, à un ami judi-

* Ingénium magni detréctat livor Homéri:
Quisquis es , ex illo , Zoïle , nomen habes.
Ovid. Remed. amor. v. 365.

** Vir bonus ac prudens versus reprehéndet inértes,
Culpábit duros , incómpitis ádlinet atrum

cieux : il vous en fera sentir les défauts , il sera pour vous un *Aristarque*.

Thersite fut le plus mal fait , le plus lâche , le plus ridicule de tous les Grecs : Homère a rendu les défauts de ce Grec si célèbres et si connus , que les anciens ont souvent dit un *Thersite* , pour un home diforme , pour un home méprisable. C'est dans ce dernier sens que M. de la Bruyère dit , « jetez-moi dans les troupes » come un simple soldat , je suis » Thersite ; mettez-moi à la tête d'une » armée dont j'aie à répondre à toute » l'Europe , je suis Achille. »

La Bruyère ,
caract. des
Grands.

Edipe , célèbre dans les tems fabuleux pour avoir deviné l'énigme du Sphinx , a donné lieu à ce mot de Térence , *Davus sum , non Œdipus*.

Ter. And.
Act. I. sc. 2.

Je suis Dave, Seigneur , et ne suis pas Edipe.

C'est-à-dire , je ne sais point deviner

Transverso calamo signum ; ambitiosa recidet

Ornamenta , parum claris lucem dare coget ;

Arguet ambiguo dictum , mutanda notabit ,

Fict Aristarchus. *Horat. art. poet. v. 444.*

les discours énigmatiques. Dans notre Andriène françoise on a traduit ,

And. Act. I. Je suis Dave, Monsieur, et ne suis point
sc. 5. devin :

ce qui fait perdre l'agrément et la justesse de l'opposition entre Dave et Edipe : *je suis Dave* , donc *je ne suis pas Edipe* , la conclusion est juste ; au lieu que , *je suis Dave* , donc *je ne suis pas devin* ; la conséquence n'est pas bien tirée , car il pouroit être Dave et devin.

M. Saumaise a été un fameux critique dans le dix-septième siècle : c'est ce qui a donné lieu à ce vers de Boileau ,

Boileau , Aux Saumaises futurs préparer des tortures.
Epit. à son esprit , c'est
la IX. c'est-à-dire , aux critiques , aux commentateurs à venir.

Xantippe , femme du philosophe Socrate , étoit d'une humeur fâcheuse et incomode : on a donné son nom à plusieurs femmes de ce caractère.

Pénélope et Lucrece se sont distinguées par leur vertu , telle est du moins leur comune réputation : on a

doné leur nom aux femmes qui leur ont ressemblé : au contraire, les femmes débauchées ont été apelées des Phrynés ou des Laïs ; ce sont les noms de deux fameuses courtisanes de l'ancienne Grèce.

Au tems les plus féconds en Phrynés, en
Laïs

Boileau,
Sat. x.

Plus d'une Pénélope honora son pays.

Typhis fut le pilote des Argonautes, Automédon fut l'écuyer d'Achille, c'étoit lui qui menoit son char : de là on a doné les noms de Typhis et d'Automédon à un home qui, par des préceptes, mène et conduit à quelque science ou à quelque art. C'est ainsi qu'Ovide a dit qu'il étoit le Typhis et l'Automédon de l'art d'aimer.

Typhis et Automédon dicar amóris ego.

Ovid. de
Art. Ama.
l. i. v. 8.

Sous le règne de Philippe de Valois le Dauphiné fut réuni à la couronne *. *Humbert, Dauphin de Vien-*

* Termes de la confirmation du dernier acte de transport du Dauphiné, en faveur de Charles, fils de Jean, Duc de Normandie.

nois, qui se fit ensuite Religieux de l'Ordre de S. Dominique, *se dessaisit et dévestit du Dalphiné et de ses autres terres, et en saisit réellement, corporellement et de fait Charles* petit-fils du Roi, *présent et acceptant pour li et ses hoirs et successeurs, et plus bas, transporte audit Charles, ses hoirs et successeurs, et ceux qui auront cause de li*

Cet acte est du 16 Juillet 1349. Voyez les preuves de l'histoire du Dauphiné de M. de Valbounay, et ses Mémoires pour servir à l'histoire du Dauphiné. A Paris, chez de Bats, 1711.

« On s'est persuadé que la condition en faveur du premier né de nos Rois, étoit tacitement renfermée dans ces paroles, quoiqu'elle n'y soit pas littéralement exprimée, » come on le croit communément. *Hist. du Dauphiné*, page 605, édit. de 1722.

Dans le tems de cette donation faite à Charles, Jean, père de Charles, étoit le fils aîné du Roi Philippe de Valois, et fut son successeur, c'est Jean II. Après la mort du roi Jean II, Charles son fils, qui étoit déjà Dauphin, lui succéda au Royaume, c'est Charles V, dit le Sage. Ainsi ce ne fut pas le fils aîné du Roi qui fut le premier Dauphin, ce fut Charles, fils de l'aîné.

perpétuellement et héritablement en saisine et en propriété pleine ledit Dauphiné.

Charles devint Roi de France ,
cinquième du nom , et dans la suite
« il a été arrêté que le fils aîné de
» France , porteroit seul le titre de
» Dauphin. »

Hist. de la
Monarchie
Franç. par G.
Marcel ,
T. III. p. 52.

On fait allusion au Dauphin lorsque dans les familles des particuliers on apèle Dauphin le fils aîné de la maison , ou celui qui est le plus aimé : on dit que c'est le Dauphin par antonomase , par allusion , par métaphore , ou par ironie. On dit aussi un Benjamin , faisant allusion au fils bien-aimé de Jacob.

VI.

LA COMMUNICATION

DANS LES PAROLES.

LES Rhéteurs parlent d'une figure apelée simplement Communication ; c'est lorsque l'orateur s'adressant à ceux à qui il parle , paroît se communiquer , s'ouvrir à eux , les prendre

κοινότης λόγου
commúnitas,
participatio
sermónis.

eux-mêmes pour juges ; par exemple : *En quoi vous ai-je donné lieu de vous plaindre ? Répondez-moi , que pouvois-je faire de plus ? Qu'aurez-vous fait à ma place ?* &c. En ce sens la communication est une figure de pensée , et par conséquent elle n'est pas de mon sujet.

La figure dont je veux parler est un trope , par lequel on fait tomber sur soi-même ou sur les autres , une partie de ce qu'on dit : par exemple , un maître dit quelquefois à ses disciples , *nous perdons tout notre tems , au lieu de dire ; vous ne faites que vous amuser. Qu'avons-nous fait ?* veut dire en ces occasions *qu'avez-vous fait ?* ainsi nous dans ces exemples n'est pas le sens propre , il ne renferme point celui qui parle. On ménage par ces expressions l'amour-propre de ceux à qui on adresse la parole , en paroissant partager avec eux le blâme de ce qu'on leur reproche ; la remontrance étant moins personnelle , et paroissant comprendre celui qui la fait , en est moins aigre , et devient souvent plus utile.

Les

Les louanges qu'on se donne blessent toujours l'amour-propre de ceux à qui l'on parle. Il y a plus de modestie à s'énoncer d'une manière qui fasse retomber sur d'autres une partie du bien qu'on veut dire de soi : ainsi un capitaine dit quelquefois que sa compagnie a fait telle ou telle action, plutôt que d'en faire retomber la gloire sur sa seule personne.

On peut regarder cette figure comme une espèce particulière de synecdoque, puisqu'on dit *le plus* pour tourner l'attention *au moins*.

V I I.

LA LITOTE.

LA Litote ou diminution, est un trope par lequel on se sert de mots, qui, à la lettre, paroissent afoiblir une pensée dont on sait bien que les idées accessoires feront sentir toute la force : on dit le moins par modestie ou par égard ; mais on sait bien que ce moins réveillera l'idée du plus.

Λιτότης, à
Λιτός, sim-
plex, nudus,
vilis.

Corn. le
Cid, act. III.
sc. 4.

Quand Chimène dit à Rodrigue, *va, je ne te hais point*, elle lui fait entendre bien plus que ces mots là ne signifient dans leur sens propre.

Il en est de même de ces façons de parler, *je ne puis vous louer*, c'est-à-dire, je blâme votre conduite : *je ne méprise pas vos présens*, signifie que j'en fais beaucoup de cas : *il n'est pas sot*, veut dire qu'il a plus d'esprit que vous ne croyez : *il n'est pas poltron*, fait entendre qu'il a du courage : *Pythagore n'est pas un auteur méprisable* *, c'est-à-dire, que Pythagore est un auteur qui mérite d'être estimé. *Je ne suis pas difforme* **, veut dire modestement qu'on est bien fait, ou du moins qu'on le croit ainsi.

On appelle aussi cette figure exténuation : elle est opposée à l'hyperbole.

* Non sordidus autor naturæ verique. *Hor.*
l. 1. od. 28.

** Nec sum adeò informis. *Virg. Ecl. 2.*
v. 25



VIII.

L'HYPERBOLE.

LORSQUE nous sommes vivement frapés de quelque idée que nous voulons représenter, et que les termes ordinaires nous paroissent trop foibles pour exprimer ce que nous voulons dire, nous nous servons de mots, qui, à les prendre à la lettre, vont au-delà de la vérité, et représentent le plus ou le moins pour faire entendre quelque excès en grand ou en petit. Ceux qui nous entendent rabattent de notre expression ce qu'il en faut rabatre, et il se forme dans leur esprit une idée plus conforme à celle que nous voulons y exciter, que si nous nous étions servis de mots propres : par exemple, si nous voulons faire comprendre la légèreté d'un cheval qui court extrêmement vite, nous disons qu'*il va plus vite que le vent*. Cette figure s'appèle *hyperbole*, mot grec qui signifie *excès*.

ὑπερβολή,
hyperbole,
excès.

Julius Solinus dit qu'un certain Lada étoit d'une si grande légèreté, qu'il ne laissoit sur le sable aucun vestige de ses piés *

Virgile dit de la princesse Camille, qu'elle surpassoit les vents à la course; et qu'elle eût couru sur des épis de blé sans les faire plier, ou sur les flots de la mer sans y enfoncer, et même sans se mouiller la plante des piés **.

Au contraire, si l'on veut faire entendre qu'une personne marche avec une extrême lenteur, on dit qu'elle marche plus lentement qu'une tortue.

Edúcam vos
ad terram
fluéntem lac-
te et melle.
Exod. c. 3.
v. 17.

Il y a plusieurs hyperboles dans l'Écriture Sainte; par exemple, *Je vous donnerai une terre où coulent des*

* Primam palmam velocitátis, Ladas quidam adéptus est, qui ita supra cavum pulverem cursitávit, ut arénis pendéntibus nulla indícia relinqueret vestigiórum. *Jul. Solin. c. 6.*

** Illa vel intáctæ ségetis per summa voláret

Grámina, nec téneras cursu læsisset aristas,
Vel mare per médium fluctu suspénsa tu-
menti

Ferret iter, céleres nec tingeret æquore
plantas. *Æn. l. vii. v. 808.*

ruisseaux de lait et de miel ; c'est-à-dire, une terre fertile : et dans la Genèse il est dit , *Je multiplierai tes enfans en aussi grand nombre , que les grains de poussière de la terre.* S. Jean , à la fin de son Evangile * , dit que si l'on racontoit en détail les actions et les miracles de Jesus-Christ , il ne croit pas que le monde entier pût contenir les livres qu'on en pouroit faire.

Faciám semen tuum sicut pulverem terræ. Genes. c. 15. v. 16.

L'hyperbole est ordinaire aux Orientaux. Les jeunes gens en font plus souvent usage que les personnes avancées en âge. On doit en user sobrement et avec quelque correctif ; par exemple , en ajoutant , *pour ainsi dire ; si l'on peut parler ainsi.*

« Les esprits vifs , pleins de feu , » et qu'une vaste imagination emporte » hors des règles et de la justesse , ne » peuvent s'assouvir d'hyperboles » , dit M. de la Bruyère.

Caract. des ouvrages de l'esprit.

satirai

Excepté quelques façons de parler

* Sunt autem et alia multa quæ fecit Jesus , quæ si scribantur per singula , nec ipsum arbitror mundum capere posse eos , qui scribendi sunt librós. Joan. XXI. v. 25.

comunes et proverbiales, nous usons très-rarement d'hyperboles en français. On en trouve quelques exemples dans le style satirique et badin, et quelquefois même dans le style sublime et poétique : *Des ruisseaux de larmes*

Fléchier.
Oraison funèbre de M. de Turène.
Exorde.

coulèrent des yeux de tous les habitans.
« Les Grecs * avoient une grande
» passion pour l'hyperbole, come on
» le peut voir dans leur Anthologie,
» qui en est toute remplie. Cette fi-
» gure est la ressource des petits esprits
» qui écrivent pour le bas peuple.

Boil. Art poétique,
chant 2.

Juvénal élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.

» Mais quand on a du génie et de
» l'usage du monde, on ne se sent
» guère de goût pour ces sortes de
» pensées fausses et outrées ».

* Traité de la vraie et de la fausse beauté dans les ouvrages d'esprit. C'est une traduction que Richelet nous a donnée de la dissertation que Messieurs de P. R. ont mise à la tête de leur *Deléctus Epigrammatum*.

IX.

L'HYPOTYPOSE.

L'HYPOTYPOSE est un mot grec ὑποτύπσις :
 qui signifie *image, tableau*. C'est lors- Exemplar.
 que dans les descriptions on peint les ὑποτύπσις
 faits dont on parle, comme si ce qu'on delinco : ὑπο,
 dit étoit actuellement devant les yeux; sub : τυπία,
 on montre, pour ainsi dire, ce qu'on figuro.
 ne fait que raconter; on donne en
 quelque sorte l'original pour la copie,
 les objets pour les tableaux :
 vous en trouverez un bel exemple
 dans le récit de la mort d'Hippolyte.

Cependant sur le dos de la plaine liquide, Rac. Phédre,
 S'élève à gros bouillons une montagne hu- act. v. 30. 6.
 mide;

L'onde approche, se brise, et vomit à nos
 yeux

Parmi les flots d'écume, un monstre furieux;
 Son front large est armé de cornes mena-
 çantes,

Tout son corps est couvert d'écailles jaunis-
 santes;

Indomtable taureau , dragon impétueux ,
 Sa croupe se recourbe en replis tortueux ;
 Ses longs mugissemens font trembler le ri-
 vage ;

Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage ,
 La terre s'en émeut , l'air en est infecté ,
 Le flot qui l'aporta recule épouvanté.

Ce dernier vers a paru affecté ; on a dit que les flots de la mer aloient et venoient sans le motif de l'épouvante , et que dans une occasion aussi triste que celle de la mort d'un fils , il ne convenoit point de badiner avec une fiction aussi peu naturelle. Il est vrai que nous avons plusieurs exemples d'une semblable prosoposée ; mais il est mieux de n'en faire usage que dans les occasions où il ne s'agit que d'amuser l'imagination , et non quand il faut toucher le cœur. Les figures qui plaisent dans un épithalame , déplaisent dans une oraison funèbre ; la tristesse doit parler simplement , si elle veut nous intéresser : mais revenons à l'hypotypose.

Hor. Art
 poét. v. 97.

Remarquez que tous les verbes de cette narration sont au présent ; l'onde

aproche, se brise, &c. c'est ce qui fait l'hypotypose, l'image, la peinture; il semble que l'action se passe sous vos yeux.

M. l'Abé Ségui, dans son panégyrique de S. Louis, prononcé en présence de l'Académie française, nous fournit un bel exemple d'hypotypose, dans la description qu'il fait du départ de S. Louis, du voyage de ce prince, et de son arrivée en Afrique.

« Il part baigné de pleurs, et com-
 » blé des bénédictions de son peuple :
 » déjà gémissent les ondes sous le
 » poids de sa puissante flote; déjà
 » s'ofrent à ses yeux les côtes d'Afri-
 » que; déjà sont rangées en bataille
 » les innombrables troupes des Sara-
 » sins. Ciel et terre, soyez témoins
 » des prodiges de sa valeur. Il se jette
 » avec précipitation dans les flots,
 » suivi de son armée que son exemple
 » encourage, malgré les cris éfroya-
 » bles de l'énemi furieux, au milieu
 » des vagues et d'une grêle de dards
 » qui le couvrent : il s'avance come
 » un géant vers les champs où la
 » victoire l'apèle : il prend terre, il

Panég. de
 S. Louis, en
 1729, p. 22.

may mea

G 5

He sees how the French king, c. c., takes
 in this situation; or he gets his despatches

»aborde, il pénètre les bataillons épais
 »des barbares; et couvert du bouclier
 »invisible du Dieu qui fait vivre et
 »qui fait mourir, frappant d'un bras
 »puissant à droite et à gauche, écar-
 »tant la mort, et la renvoyant à
 »l'ennemi; il semble encore se multi-
 »plier dans chacun de ses soldats. La
 »terreur que les infidèles croyoient
 »porter dans les cœurs des siens,
 »s'empare d'eux-mêmes. Le Sarasin
 »éperdu, le blasphème à la bouche;
 »le désespoir dans le cœur, fuit, et
 »lui abandonne le rivage ».

Je ne mets ici cette figure au rang
 des tropes, que parce qu'il y a quel-
 que sorte de trope à parler du passé
comme s'il étoit présent; car d'ailleurs
 les mots qui sont employés dans cette
 figure, conservent leur signification
 propre. De plus, elle est si ordinaire,
 que j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile de
 la remarquer ici.



X.

LA MÉTAPHORE.

LA Métaphore est une figure par laquelle on transporte, pour ainsi dire, la signification propre d'un nom à une autre signification qui ne lui convient qu'en vertu d'une comparaison qui est dans l'esprit. Un mot pris dans un sens métaphorique, perd sa signification propre, et en prend une nouvelle qui ne se présente à l'esprit que par la comparaison que l'on fait entre le sens propre de ce mot, et ce qu'on lui compare : par exemple, quand on dit que le mensonge se pare souvent des couleurs de la vérité, en cette phrase, *couleurs* n'a plus sa signification propre et primitive : ce mot ne marque plus cette lumière modifiée qui nous fait voir les objets ou blancs, ou rouges, ou jaunes, &c : il signifie *les dehors, les apparences* ; et cela par comparaison entre le sens propre de *couleurs*, et

Μεταφορά,
translatio ;
Μεταπέω,
transféro.

les dehors que prend un homme qui nous en impose sous le masque de la sincérité. Les couleurs sont conoître les objets sensibles, elles en font voir les dehors et les apparences : un homme qui ment, imite quelquefois si bien la contenance et les discours de celui qui ne ment pas, que lui trouvant les mêmes dehors, et pour ainsi dire les mêmes couleurs, nous croyons qu'il nous dit la vérité : ainsi come nous jugeons qu'un objet qui nous paroît blanc est blanc, de même nous sommes souvent la dupe d'une sincérité aparente, et dans le tems qu'un imposteur ne fait que prendre les dehors d'homme sincère, nous croyons qu'il nous parle sincèrement.

Quand on dit *la lumière de l'esprit*, ce mot de *lumière* est pris métaphoriquement ; car come la lumière dans le sens propre nous fait voir les objets corporels, de même la faculté de conoître et d'apercevoir éclaire l'esprit, et le met en état de porter des jugemens sains.

Metáphoram
quam Græci

La métaphore est donc une espèce

de trope, le mot dont on se sert dans la métaphore est pris dans un autre sens que dans le sens propre ; *il est*, pour ainsi dire, *dans une demeure empruntée*, dit un ancien : ce qui est comun et essentiel à tous les tropes.

vocant, nos
tralationem,
id est, domo
mutuatum
verbum quo
útimur, in-
quit Verrius.
Festus, v. Me-
táphoram.

De plus, il y a une sorte de comparaison ou quelque raport équivalent entre le mot auquel on done un sens métaphorique, et l'objet à quoi on veut l'apliquer ; par exemple, quand on dit d'un homme en colère, *c'est un lion*, lion est pris alors dans un sens métaphorique ; on compare l'homme en colère au lion, et voilà ce qui distingue la métaphore des autres figures.

Il y a cette différence entre la métaphore et la comparaison, que dans la comparaison on se sert de termes qui font conoître que l'on compare une chose à une autre ; par exemple, si l'on dit d'un homme en colère, qu'*il est come un lion*, c'est une comparaison ; mais quand on dit simplement *c'est un lion*, la comparaison n'est alors que dans l'esprit et non

dans les termes ; c'est une métaphore.

Mesurer, dans le sens propre, c'est juger d'une quantité inconnue par une quantité connue, soit par le secours du compas, de la règle, ou de quelque autre instrument qu'on apèle *mesure*. Ceux qui prennent bien toutes leurs précautions pour arriver à leurs fins, sont comparés à ceux qui mesurent quelque quantité ; ainsi on dit par métaphore, qu'ils ont bien pris leurs mesures. Par la même raison on dit que les personnes d'une condition médiocre ne doivent pas se mesurer avec les grands, c'est-à-dire, vivre comme les grands, se comparer à eux, comme on compare une mesure avec ce qu'on veut mesurer. *On doit mesurer sa dépense à son revenu*, c'est-à-dire qu'il faut régler sa dépense sur son revenu ; la quantité du revenu doit être comme la mesure de la quantité de la dépense.

Comme une clé ouvre la porte d'un appartement, et nous en donne l'entrée, de même il y a des connoissances préliminaires qui ouvrent, pour

ainsi dire, l'entrée aux sciences plus profondes : ces connoissances ou principes sont apelés *clés* par métaphore : la Grammaire est la *clé* des sciences ; la Logique est la *clé* de la Philosophie.

On dit aussi d'une ville fortifiée, qui est sur une frontière, qu'elle est la *clé* du royaume, c'est-à-dire, que l'ennemi qui se rendroit maître de cette ville, seroit à portée d'entrer ensuite avec moins de peine dans le royaume dont on parle.

Par la même raison l'on donne le nom de *clé*, en termes de musique, à certaines marques ou caractères que l'on met au commencement des lignes de musique : ces marques font conôître le nom que l'on doit donner aux notes ; elles donnent, pour ainsi dire, l'entrée du chant.

Quand les métaphores sont régulières, il n'est pas difficile de trouver le rapport de comparaison.

La métaphore est donc aussi étendue que la comparaison ; et lorsque la comparaison ne seroit pas juste ou seroit trop recherchée, la

métaphore ne seroit pas régulière.

Nous avons déjà remarqué que les langues n'ont pas autant de mots que nous avons d'idées ; cette disète de mots a donné lieu à plusieurs métaphores ; par exemple : *le cœur tendre*, *le cœur dur*, *un rayon de miel*, *les rayons d'une roue*, &c : l'imagination vient, pour ainsi dire, au secours de cette disète ; elle supplée par les images et les idées accessoires aux mots que la langue ne peut lui fournir ; et il arive même, come nous l'avons déjà dit, que ces images et ces idées accessoires occupent l'esprit plus agréablement que si l'on se servoit de mots propres, et qu'elles rendent le discours plus énergique ; par exemple, quand on dit d'un home endormi, *qu'il est enseveli dans le sommeil*, cette métaphore dit plus que si l'on disoit simplement qu'il dort : *Les Grecs surprirent Troie ensevelie dans le vin et dans le sommeil.*

Virg. *Æn.* 2. *Invádunt urbem somno vinoque sepúltam.*
v. 265.

Remarquez, 1^o. que dans cet exemple, *sepúltam* a un sens tout nou-

veau et différent de son sens propre.
 2°. *Sepúltam* n'a ce nouveau sens, que parce qu'il est joint à *somno vinóque*, avec lesquels il ne sauroit être uni dans le sens propre; car ce n'est que par une nouvelle union des termes, que les mots se donent le sens métaphorique. *Lumière* n'est uni, dans le sens propre, qu'avec le feu, le soleil et les autres objets lumineux; celui qui le premier a uni *lumière* à *esprit*, a doné à *lumière* un sens métaphorique, et en a fait un mot nouveau par ce nouveau sens. Je voudrois que l'on pût doner cette interprétation à ces paroles d'Horace :

Dixeris egrégiè, notum si cállida verbum
 Reddiderit junctúra novum.

Hor. Art.
 Poët. v. 47.

La métaphore est très-ordinaire; en voici encore quelques exemples. On dit dans le sens propre, *s'enivrer de quelque liqueur*; et l'on dit par métaphore, *s'enivrer de plaisir*: *la bone fortune enivre les sots*, c'est-à-dire, qu'elle leur fait perdre la raison, et leur fait oublier leur premier état.

*Not
 d'union*

Boil. Art Ne vous *enivrez* point des éloges flatteurs
 Poét. chant Que vous done un amas de vains admi-
 4. rateurs.

Henriade, Le peuple, qui jamais n'a conu la prudence,
 chant 7. S'*enivroit* folement de sa vaine espérance.

Doner un frein à ses passions ; c'est-à-dire, n'en pas suivre tous les mouvemens, les modérer, les retenir come on retient un cheval avec le frein, qui est un morceau de fer qu'on met dans la bouche du cheval.

Abrégé de Mézerai, parlant de l'hérésie ; dit
 l'Histoire de qu'il étoit nécessaire d'*aracher* cette
 François II. zizanie, c'est-à-dire, cette semence de
 p. 992. division ; zizanie est là dans un sens métaphorique : c'est un mot grec qui veut dire *ivroie*, mauvaise herbe qui croît parmi les blés, et qui leur est nuisible. *Zizanie* n'est point en usage au propre ; mais il se dit par métaphore pour *discorde*, *mésintelligence*, *division* : *semmer la zizanie dans une famille.*

Matéria, matière, se dit dans le sens propre, de la substance étendue considérée come principe de tous

les corps ; ensuite on a apelé *matière* , par imitation et par métaphore , ce qui est le sujet , l'argument , le thème d'un discours , d'un poëme , ou de quelqu'autre ouvrage d'esprit.

Æsopus auctor, quam matériam répperit,
Hanc ego polivi vérsibus Senériis.

Phæd. l. 2.
Prol.

J'ai poli la matière , c'est-à-dire , j'ai donné l'agrément de la poésie aux fables qu'Esopé a inventées avant moi. *Cette maison est bien riante* , c'est-à-dire , elle inspire la gaîté come les personnes qui rient. *La fleur de la jeunesse ; le feu de l'amour ; l'aveuglement de l'esprit ; le fil d'un discours ; le fil des affaires.*

C'est par métaphore que les différentes classes , ou considérations , auxquelles se réduit tout ce qu'on peut dire d'un sujet , sont apelées *lieux comuns* en Rhétorique , et en Logique , *loci communes*. Le genre , l'espèce , la cause , les états , &c. sont des lieux comuns , c'est-à-dire , que ce sont come autant de cellules où tout le monde peut aler prendre ,

pour ainsi dire , la matière d'un discours , et des argumens sur toutes sortes de sujets. L'attention que l'on fait sur ces différentes classes , réveille des pensées que l'on n'auroit peut-être pas sans ce secours.

Quoique ces lieux comuns ne soient pas d'un grand usage dans la pratique , il n'est pourtant pas inutile de les conoître ; on en peut faire usage pour réduire un discours à certains chefs ; mais ce qu'on peut dire pour et contre sur ce point , n'est pas de mon sujet.

On apèle aussi en Théologie par métaphore , *loci Theològici* , les différentes sources où les Théologiens puisent leurs argumens. Tels sont l'Écriture Sainte , la tradition contenue dans les écrits des Saints Pères , les Conciles , &c.

En terme de chimie , *règne* se dit par métaphore , de chacune des trois classes sous lesquelles les Chimistes rangent les êtres naturels.

1°. Sous le *règne animal* , ils comprennent les animaux.

2°. Sous le *règne végétal* , les vé-

gétaux ; c'est-à-dire , ce qui croît , ce qui produit , come les arbres et les plantes.

3°. Enfin , sous le *règne minéral* ils comprennent tout ce qui vient dans les mines.

On dit aussi par métaphore , que la *Géographie et la Chronologie sont les deux yeux de l'Histoire*. On personifie l'Histoire , et on dit que la *Géographie et la Chronologie* sont à l'égard de l'Histoire , ce que les yeux sont à l'égard d'une personne vivante ; par l'une elle voit , pour ainsi dire , les lieux , et par l'autre les tems : c'est-à dire , qu'un historien doit s'appliquer à faire conoître les lieux et les tems dans lesquels se sont passés les faits dont il décrit l'histoire.

Les mots primitifs d'où les autres sont dérivés ou dont ils sont composés , sont apelés *racines* , par métaphore : il y a des Dictionnaires où les mots sont rangés par racines. On dit aussi par métaphore , parlant des vices ou des vertus , *jeter de profondes racines* , pour dire s'afermir.

Calus, dureté, durillon, en latin *callum*, se prend souvent dans un sens métaphorique; *Labor quasi callum quoddam obducit dolóri*, dit Cicéron : le travail fait come une espèce de calus à la douleur, c'est-à-dire, que le travail nous rend moins sensibles à la douleur. Et au troisième livre des Tusculanes, il s'exprime de cette sorte : *Magis me móverant Corinthi súbitò aspéctæ parietínæ, quàm ipsos Corinthios, quorum ánimis diutúrna cogitátio callum vetustátis obduxerat*. Je fus plus touché de voir tout d'un coup les murailles ruinées de Corinthe, que ne l'étoient les Corinthiens même, auxquels l'habitude de voir tous les jours depuis longtemps leurs murailles abatues, avoit aporté le calus de l'anciéneté; c'est-à-dire, que les Corinthiens, acoutumés à voir leurs murailles ruinées, n'étoient plus touchés de ce malheur. C'est ainsi que *callére*, qui dans le sens propre veut dire *avoir des durillons*, être *endurci*, signifie ensuite, par extension et par métaphore, *savoir bien*, *conóître parfaitement*, en

Cic. Tusc. 2.
num. 36. aliter
xv.

Tusc. 1. 3.
n. 53. aliter
xxii.

sorte qu'il se soit fait come un calus dans l'esprit par rapport à quelque connaissance. *Quo pacto id fieri sóleat calleo.* La manière dont cela se fait, a fait un calus dans mon esprit ; j'ai médité sur cela, je sais à merveille coment cela se fait ; je suis maître passé, dit Madame Dacier. *Illius sensum calleo*, j'ai étudié son humeur ; je suis acoutumé à ses manières, je sais le prendre come il faut.

Ter. Heaut.
act. III, sc. 2.
v. 37.

Id. Adelp.
act. 4. sc. 1.
v. 17.

Vue se dit au propre, de la faculté de voir, et par extension, de la manière de regarder les objets : ensuite on done par métaphore, le nom de vue aux pensées, aux projets, aux desseins : *avoir de grandes vues, perdre de vue une entreprise*, n'y plus penser.

Goût, se dit au propre du sens par lequel nous recevons les impressions de ses saveurs. La langue est l'organe du goût : *avoir le goût dépravé* ; c'est-à-dire, trouver bon ce que communément les autres trouvent mauvais, et trouver mauvais ce que les autres trouvent bon.

Ensuite on se sert du terme de

goût ; par métaphore , pour marquer le sentiment intérieur dont l'esprit est affecté à l'ocasion de quelque ouvrage de la nature où de l'art. L'ouvrage plaît ou déplaît , on l'approuve ou on le désapprouve ; c'est le cerveau qui est l'organe de ce goût-là : *Le goût de Paris s'est trouvé conforme au goût d'Athènes* , dit Racine dans sa préface d'Iphigénie ; c'est-à-dire , come il le dit lui-même , que les spectateurs ont été émus à Paris des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grèce.

Il en est du goût pris dans le sens figuré , come du goût pris dans le sens propre.

Les viandes plaisent ou déplaisent au goût , sans qu'on soit obligé de dire pourquoi : un ouvrage d'esprit , une pensée , une expression plaît ou déplaît , sans que nous soyons obligés de pénétrer la raison du sentiment dont nous sommes affectés.

Pour se bien conoître en mets et avoir un goût sûr , il faut deux choses ; 1. un organe délicat ; 2. de l'expérience ,

périence, s'être trouvé souvent dans les bones tables, &c : on est alors plus en état de dire pourquoi un mets est bon ou mauvais. Pour être connoisseur en ouvrage d'esprit, il faut un bon jugement, c'est un présent de la nature : cela dépend de la disposition des organes ; il faut encore avoir fait des observations sur ce qui plaît ou sur ce qui déplaît ; il faut avoir su alier l'étude et la méditation avec le comerce des personnes éclairées : alors on est en état de rendre raison des règles et du goût.

Les viandes et les assaisonnemens qui plaisent aux uns, déplaisent aux autres ; c'est un éfet de la différente constitution des organes du goût. Il y a cependant sur ce point un goût général auquel il faut avoir égard, c'est-à-dire, qu'il y a des viandes et des mets qui sont plus généralement au goût des personnes délicates : il en est de même des ouvrages d'esprit, un auteur ne doit pas se flater d'atirer à lui tous les suffrages, mais il doit se conformer au goût général des personnes éclairées qui sont au fait.

Le goût, par rapport aux viandes, dépend beaucoup de l'habitude et de l'éducation ; il en est de même du goût de l'esprit : les idées exemplaires que nous avons reçues dans notre jeunesse, nous servent de règle dans un âge plus avancé ; telle est la force de l'éducation, de l'habitude, et du préjugé. Les organes, acoutumés à une telle impression, en sont flatés de telle sorte, qu'une impression différente ou contraire les afflige : ainsi malgré l'examen et les discussions, nous continuons souvent à admirer ce qu'on nous a fait admirer dans les premières années de notre vie ; et de là peut-être les deux partis, l'un des anciens, l'autre des modernes.

Remarques sur le mauvais usage des métaphores.

Les métaphores sont défectueuses,

1^o. Quand elles sont tirées de sujets bas. Le P. de Colonia reproche à Tertulien d'avoir dit que le

déluge universel fut la lessive de la nature. *

2°. Quand elles sont forcées , prises de loin , et que le rapport n'est point assez naturel , ni la comparaison assez sensible : come quand Théophile a dit : *je baignerai mes mains dans les ondes de tes cheveux* : et dans un autre endroit il dit que la charue écorche la plaine. « Théophile , » dit M. de la Bruyère , * charge » ses descriptions , s'apesantit sur les » détails ; il exagère , il passe le vrai » dans la nature , il en fait le roman. »

* Caract. des ouv. de l'esprit.

On peut rapporter à la même espèce les métaphores qui sont tirées de sujets peu connus. »

3°. Il faut aussi avoir égard aux convenances des différents styles ; il y a des métaphores qui conviennent au style poétique , qui seroient déplacées dans le style oratoire : Boileau a dit :

* Ignobilitatis vitio laborare videtur celebris illa Tertulliani metaphora ; quâ diluvium appellat naturæ générale lixivium. *De arte Rhet.* p. 148.

Ode sur la
prise de Na-
mur.

Acourez troupe savante ;
Des sons que ma lyre enfante
Ces arbres sont réjouis.

On ne diroit pas en prose, qu'une *lyre enfante des sons*. Cette observation a lieu aussi à l'égard des autres tropes ; par exemple : *Lumen* dans le sens propre, signifie *lumière* : les Poètes latins ont donné ce nom à l'œil par métonymie, les yeux sont l'organe de la lumière, et sont, pour ainsi dire, le flambeau de notre corps. Un jeune garçon fort aimable étoit borgne ; il avoit une sœur fort belle, qui avoit le même défaut ; on leur appliqua ce distique qui fut fait à une autre occasion sous le règne de Philippe II. Roi d'Espagne.

*Lucerna corp-
poris tui est
oculus tuus.*
Luc. c. xi,
v. 34.

Parve puer, lumen quod habes concede
sorori :

Sic tu cœcus Amor, sic erit illa Venus.

Où vous voyez que *lumen* signifie l'œil ; il n'y a rien de si ordinaire dans les Poètes latins, que de trouver *lumina* pour *les yeux* ; mais ce mot ne se prend point en ce sens dans la prose.

4°. On peut quelquefois adoucir une métaphore, en la changeant en comparaison, ou bien en ajoutant quelque correctif : par exemple, en disant *pour ainsi dire, si l'on peut parler ainsi, &c.*
 « L'art doit être, pour ainsi dire,
 » enté sur la nature, la nature sou-
 » tient l'art et lui sert de base ; et
 » l'art embélit et perfectionne la na-
 » ture. »

5°. Lorsqu'il y a plusieurs métaphores de suite, il n'est pas toujours nécessaire qu'elles soient tirées exactement du même sujet, come on vient de le voir dans l'exemple précédent : enté est pris de la culture des arbres ; *soutient, base*, sont pris de l'architecture ; mais il ne faut pas qu'on les prenne de sujets oposés, ni que les termes métaphoriques dont l'un est dit de l'autre, excitent des idées qui ne puissent point être liées, come si l'on disoit d'un orateur, *c'est un torrent qui s'alume*, au lieu de dire, *c'est un torrent qui entraîne*. On a reproché à Malherbe d'avoir dit :

Prends ta foudre Lonis et va come un lion.

engraffe

engraffe

Malh. l. 7.
 V. ies obser-
 vations de
 Ménage, sur
 les poésies de
 Malherbe.

Il faloit plutôt dire come *Jupiter*.

Dans les premières éditions du *Cid*,

Act. 3. sec. 4. Chimène disoit :

Malgré des feux si beaux qui rompent ma
colère.

Feux et *rompent* ne vont point ensemble : c'est une observation de l'Académie sur les vers du *Cid*. Dans les éditions suivantes on a mis *troublent* au lieu de *rompent* ; je ne sais si cette correction répare la première faute.

Ecorce, dans le sens propre, est la partie extérieure des arbres et des fruits, c'est leur couverture : ce mot se dit fort bien dans un sens métaphorique, pour marquer les dehors, l'apparence des choses ; ainsi l'on dit que *les ignorans s'arétent à l'écorce*, qu'ils *s'attachent*, qu'ils *s'amusent à l'écorce*. Remarquez que tous ces verbes *s'arétent*, *s'attachent*, *s'amusent*, conviennent fort bien avec *écorce* pris au propre ; mais vous ne diriez pas au propre, *fondre l'écorce* : fondre se dit de la glace ou du métal, vous ne devez donc pas dire au figuré *fondre l'écorce*. J'avoue que cette expression

me paroît trop hardie dans une ode de Rousseau : pour dire que l'hiver est passé, et que les glaces sont fondues, il s'exprime de cette sorte :

L'hiver qui si long-tems a fait blanchir nos Liv. 5. Ode 6.
 plaines,
 N'enchaîne plus le cours des paisibles ruis-
 seaux ;
 Et les jeunes zéphirs de leurs chaudes ha-
 leines *ails*
 Ont fondu l'écorce des eaux.

6°. Chaque langue a des métaphores particulières qui ne sont point en usage dans les autres langues ; par exemple : les Latins disoient d'une armée, *dextrum et sinistrum cornu*, et nous disons *l'aile droite et l'aile gauche*.

Il est si vrai que chaque langue a ses métaphores propres, et consacrées par l'usage, que si vous en changez les termes par les équivalens même qui en aprochent le plus, vous vous rendez ridicule.

Un étranger, qui depuis devenu un de nos citoyens, s'est rendu célèbre par ses ouvrages, écrivant dans le premier tems de son arivée en

France, à son protecteur, lui disoit : *Monseigneur, vous avez pour moi des boyaux de père* ; il vouloit dire *des entrailles*.

On dit *mettre la lumière sous le boisseau*, pour dire cacher ses talens, les rendre inutiles ; l'auteur du poëme de la Madeleine ne devoit donc pas dire, *mettre le flambeau sous le muid*.

Poëme de la
Madel. l. 7.
p. 117.

X I.

LA SYLLEPSE ORATOIRE.

Σύλληψις, **L**A Syllepse oratoire est une espèce
C. comprehensio de métaphore ou de comparaison ;
complexis, par laquelle un même mot est pris
Συλλαμείνω, en deux sens dans la même phrase,
comprehendo. l'un au propre, l'autre au figuré ;
par exemple, Corydon dit que Galathée est pour lui plus douce que le thym du mont Hybla ; * ainsi parle ce berger dans une églogue de Virgile : le mot *doux* est au propre par

* Galathæa thymo mihi dulcior
Hyblæ. *Virg. Ecl. 7. v. 37.*

raport au thym, et il est figuré par raport à l'impression que ce berger dit que Galathée fait sur lui. Virgile fait dire ensuite à un autre berger, *et moi quoique je paroisse à Galathée plus amer que les herbes de Sardaigne, &c.* * Nos bergers disent *plus aigre qu'un citron verd.*

Pyrrhus, fils d'Achille, l'un des principaux chefs des Grecs, et qui eut le plus de part à l'embrasement de la ville de Troie, s'exprime en ces termes dans l'une des plus belles pièces de Racine.

Je soufre tous les maux que j'ai faits devant
Troie ;
Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en alumai.

Rac. Androm. act. 1.
sc. 4.

Brûlé est au propre par raport aux feux que Pyrrhus alumai dans la ville de Troie ; et il est au figuré par raport à la passion violente que Pyrrhus dit qu'il ressentoit pour Andromaque. Il y a un pareil jeu de mots

* ego Sardóis vídear tibi amárior
herbis. Ibid. v. 41.

dans le distique, qui est gravé sur le tombeau de Despautère :

Hic jacet unóculus *visu* præstantior Argo,
Nomen Joannes cui ninivita fuit.

Visus est au propre par raport à Argus, à qui la fable donne cent yeux ; et il est au figuré par raport à Despautère : l'auteur de l'építaphe a voulu parler de la vue de l'esprit.

Au reste, cette figure joue trop sur les mots pour ne pas demander bien de la circonspection ; il faut éviter les jeux de mots trop affectés et tirés de loin.

XII.

L'ALLÉGORIE.

Ἀλληγορία, **L'ALLÉGORIE** a beaucoup de raport avec la métaphore ; l'allégorie n'est même qu'une métaphore continuée. *mutatio, figura quâ aliud dicitur, aliud significatur.* R. L'allégorie est un discours, qui est d'abord présenté sous un sens propre, qui paroît toute autre chose que ce qu'on a besoin de faire en-

L'ALLÉGORIE

tendre , et qui cependant ne sert que de comparaison pour doner l'intelligence d'un autre sens qu'on n'exprime point.

nor, vel ἄλλη,
 ália, ἀγορά,
 cóncio, οἰά-
 tio.

La métaphore joint le mot figuré à quelque terme propre ; par exemple , *le feu de vos yeux* ; *yeux* est au propre : au lieu que dans l'allégorie tous les mots ont d'abord un sens figuré ; c'est-à-dire , que tous les mots d'une phrase ou d'un discours allégorique forment d'abord un sens littéral qui n'est pas celui qu'on a dessein de faire entendre : les idées accessoires dévoilent ensuite facilement le véritable sens qu'on veut exciter dans l'esprit , elles démasquent , pour ainsi dire , le sens littéral étroit , elles en font l'application.

Quand on a comencé une allégorie , on doit conserver dans la suite du discours , l'image dont on a emprunté les premières expressions. Madame des Houlières , sous l'image d'une bergère qui parle à ses brebis , rend compte à ses enfans de tout ce qu'elle a fait pour leur procurer des établissemens ; et se plaint tendrement

*settling
 (marriage)*

sous cette image de la dureté de la fortune :

Poésies de
Madame des
Houl. t. 2,
p. 88.

Dans ces prés fleuris
Qu'arose la Seine ,
Cherchez qui vous mène ,
Mes chères brebis :
J'ai fait pour vous rendre
Le destin plus doux ,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre ;
Mais son long courroux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous ,
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie ,
Aimable Troupeau !
Vous de ce hameau
L'honneur et la joie ,
Vous qui gras et beau
Me doniez sans cesse
Sur l'herbête épaisse
Un plaisir nouveau !
Que je vous regrète ;
Mais il faut céder ;
Sans chien , sans houlète ,

book,
des poésies
Houl.

Puis-je vous garder ?
L'injuste fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le ciel par mes cris ;
Il rit de mes craintes ,
Et sourd à mes plaintes ,
Houlète, ni chien ,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous , contentes ,
Et sans mon secours ,
Passer d'heureux jours ,
Brebis innocentes ,
Brebis mes amours.
Que Pan vous défende ,
Hélas ! il le sait ;
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui , brebis chéries ,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries ,
Je prens à témoin
Ces bois , ces prairies ,
Que si les faveurs
Du Dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages ,

laughed at

Et vous font avoir
 Du matin au soir
 De gras pâturages ;
 J'en conserverai
 Tant que je vivrai
 La douce mémoire ;
 Et que mes chansons ,
 En mille façons
 Porteront sa gloire ,
 Du rivage heureux ,
 Où vif et pompeux ,
 L'astre qui mesure
 Les nuits et les jours ,
 Començant son cours
 Rend à la nature
 Toute sa parure ;
 Jusqu'en ces climats ,
 Où , sans doute , las
 D'éclairer le monde ,
 Il va chez Thétis
 Ralumer dans l'onde
 Ses feux amortis.

siachoned

Cette allégorie est toujours soutenue par des images qui toutes ont rapport à l'image principale par où la figure a comencé : ce qui est es-

sentiel à l'allégorie. * Vous pouvez entendre à la lettre tout ce discours d'une bergère , qui , touchée de ne pouvoir mener ses brebis dans de bons pâturages , ni les préserver de ce qui peut leur nuire , leur adresseroit la parole , et se plaindroit à elles de son impuissance : mais ce sens tout vrai qu'il paroît , n'est pas celui que Madame des Houlières avoit dans l'esprit : elle étoit occupée des besoins de ses enfans , voilà ses brebis ; le chien dont elle parle , c'est son mari qu'elle avoit perdu : le Dieu Pan c'est le Roi.

Cet exemple fait voir combien est peu juste la remarque de M. Dacier Dacier, Œuvres d'Horace, t. I. p. 211. trois. édit. 1709. qui prétend qu'une allégorie qui rempliroit tout une pièce est un monstre ; et qu'ainsi l'Ode 14 du premier livre d'Horace , *O navis referent* , &c. n'est point allégorique , quoi qu'en ait cru

* Id quoque imprimis est custodiendum , ut quo ex genere cœperis translâtionis , hoc désinas. Multi enim , cum inîtium à tempestâte sumpsérunt , incêndio aut ruînâ finiunt ; quæ est inconsequéntia rerum foëdis-sima. *Quint.* l. 8. c. 6. Allegória.

Quint. 1. 8.
c. 6. alleg.

Quintilien et les Comentateurs. Nous avons des pièces entières toutes allégoriques. On peut voir dans l'oraison de Cicéron contre Pison, * un exemple de l'allégorie, où, come Horace, Cicéron compare la République Romaine à un vaisseau agité par la tempête.

L'allégorie est fort en usage dans les proverbes. Les proverbes allégoriques ont d'abord un sens propre qui est vrai, mais qui n'est pas ce qu'on veut principalement faire entendre : on dit familièrement *tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle se brise* ; c'est-à-dire, que, quand on affronte trop souvent les dangers, à la fin on y périt ; ou que, quand on s'expose

* Nequè tam fui tímíduS, ut qui in máximis turbínibus ac flúctibus Reipúblicæ navem gubernássem, salvámque in portu collocássem ; frontis tuæ nubéculam, tum collégæ tui contaminátum spíritum pertiméscerem. Alios ego vidi ventos, alias prospéxi ánimo procéllas : áliis impendéntibus tempestátibus non cessi, sed his unum me pro ómnium salúte óbtuli. Cic. in Pis. n. ix. aliter 20 et 21.

fréquemment aux occasions de pécher, on finit par y succomber.

Les fictions que l'on débite come des histoires pour en tirer quelque moralité, sont des allégories qu'on apèle *apologues*, *paraboles* ou *fables morales*; telles sont les fables d'Esope. Ce fut par un apologue que Ménénus Agrippa rapela autrefois la populace romaine, qui, mécontente du sénat, s'étoit retirée sur une montagne. Ce que, ni l'autorité des loix, ni la dignité des Magistrats romains n'avoient pu faire, se fit par les charmes de l'apologue.

Souvent les anciens ont expliqué, par une histoire fabuleuse, les éfets naturels dont ils ignoroient les causes; et dans la suite on a donné des sens allégoriques à ces histoires.

Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonerre,
 C'est Jupiter armé pour éfrayer la terre;
 Un orage terrible aux yeux des matelots,
 C'est Neptune en courroux qui gourmande
 les flots;
 Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse,

Boileau,
 Art Poët.
 chant III.

C'est une Nymphé en pleurs qui se plaint de Narcisse.

Cette manière de philosopher flatte l'imagination ; elle amuse le peuple , qui aime le merveilleux ; et elle est bien plus facile que les recherches exactes que l'esprit méthodique a introduites dans ces derniers tems. Les amateurs de la simple vérité aiment bien mieux avouer qu'ils ignorent , que de fixer ainsi leur esprit à des illusions.

Les recherches de la pierre philosophale s'expriment aussi par allégorie dans leurs livres ; ce qui donne à ces livres un air de mystère et de profondeur , que la simplicité de la vérité ne pouroit jamais leur concilier. Ainsi ils couvrent sous les voiles mystérieux de l'allégorie , les uns leur fourberie , et les autres leur fanatisme , je veux dire , leur fole persuasion. En éfet , la nature n'a qu'une voie dans ses opérations ; voie unique que l'art peut contrefaire , à la vérité , mais qu'il ne peut jamais imiter parfaitement. Il est aussi impos-

sible de faire de l'or par un moyen différent de celui dont la nature se sert pour former l'or, qu'il est impossible de faire un grain de blé d'une manière différente de celle qu'elle emploie pour produire le blé.

Le terme de *matière générale* n'est qu'une idée abstraite qui n'exprime rien de réel, c'est-à-dire, rien qui existe hors de notre imagination. Il n'y a point dans la nature une matière générale dont l'art puisse faire tout ce qu'il veut : c'est ainsi qu'il n'y a point une blancheur générale d'où l'on puisse former des objets blancs. C'est des divers objets blancs qu'est venue l'idée de blancheur, comme nous l'expliquerons dans la suite ; et c'est des divers corps particuliers, dont nous sommes affectés en tant de manières différentes, que s'est formée en nous l'idée abstraite de matière générale. C'est passer de l'ordre idéal à l'ordre physique, que d'imaginer un autre système.

Les énigmes font aussi une espèce d'allégorie : nous en avons de fort belles en vers françois. L'énigme est

un discours qui ne fait point conoître l'objet à quoi il convient, et c'est cet objet qu'on propose à deviner. Ce discours ne doit point renfermer de circonstance qui ne conviène pas au mot de l'énigme.

Observez que l'énigme cache avec soin ce qui peut la dévoiler ; mais les autres espèces d'allégories ne doivent point être des énigmes, elles doivent être exprimées de manière qu'on puisse aisément en faire l'application.

XIII.

L'ALLUSION.

Alludere. R. **L**ES allusions et les jeux de mots ont encore du raport avec l'allégorie : l'allégorie présente un sens, et en fait entendre un autre : c'est ce qui arive aussi dans les allusions, et dans la plupart des jeux de mots, *rei alterius ex alterâ notatio*. On fait allusion à l'histoire, à la fable, aux coutumes ; et quelquefois même on joue sur les mots.

Ton Roi, jeune Biron, te sauve enfin la vie ; Henriade ,
chant 7.
 Il t'arrache saignant aux fureurs des soldats,
 Dont les coups redoublés achevoient ton
 trépas :

Tu vis ; songe du moins à lui rester fidèle.

Ce dernier vers fait allusion à la malheureuse conspiration du Maréchal de Biron ; il en rapèle le souvenir.

Voiture étoit fils d'un marchand de vin : un jour qu'il jouoit aux proverbes avec des Dames, Madame des Loges lui dit, *-celui-là ne vaut rien*, Hist. de l'Acad. tom. 1.
p. 277.
percez-nous-en d'un autre. On voit que cette dame fesoit une maligne allusion aux toneaux de vin : car *percer*, se dit d'un toneau, et non pas d'un proverbe ; ainsi elle réveillloit malicieusement dans l'esprit de l'assemblée le souvenir humiliant de la naissance de Voiture. C'est en cela que consiste l'allusion ; elle réveille les idées accessoires.

A l'égard des allusions qui ne consistent que dans un jeu de mots, il vaut mieux parler et écrire simplement, que de s'amuser à des jeux de mots puérils, froids, et fades : en

voici un exemple dans cette épitaphe de Despautère :

Grammaticam scivit, multos docuitque per
annos ;

Declinare tamen non potuit tumulum.

Vous voyez que l'Auteur joue sur la double signification de *déclinare*.

Il sut la Grammaire, il l'inseigna pendant plusieurs années, et cependant il ne put décliner le mot *tímulus*. Selon cette traduction, la pensée est fautive ; car Despautère savoit fort bien décliner *tímulus*.

Que si l'on ne prend point *tímulus* matériellement, et qu'on le prène pour ce qu'il signifie, c'est-à-dire, pour *le tombeau*, et par métonymie pour *la mort* ; alors il faudra traduire que *malgré toute la connoissance que Despautère avoit de la Grammaire, il ne put éviter la mort* : ce qui n'a ni sel ni raison ; car on sait bien que la Grammaire n'exente pas de la nécessité de mourir.

La traduction est l'écueil de ces sortes de pensées : quand une pensée est solide, tout ce qu'elle a de

réalité se conserve dans la traduction ; mais quand toute sa valeur ne consiste que dans un jeu de mots , ce faux brillant se dissipe par la traduction.

Ce n'est pas toutefois qu'une muse un peu fine Boileau ;
Art Poët.
chant 2.

Sur un mot , en passant , ne joue et ne badine :

Et d'un sens détourné n'abuse avec succès :
Mais fuyez sur ce point un ridicule excès.

Dans le placet que M. Robin présenta au Roi pour être maintenu dans la possession d'une île qu'il avoit dans le Rhône , il s'exprime en ces termes : Giles Robin,
natif du St.-
Esprit , de
l'Académie
d'Arles.

Qu'est-ce en éfet pour toi , Grand Monarque
des Gaules ,

Qu'un peu de sable et de gravier ?

Que faire de mon île ? il n'y croît que des
saules ;

Et tu n'aimes que le laurier.

Saules est pris dans le sens propre ,
et *laurier* dans le sens figuré : mais
ce jeu présente à l'esprit une pensée
très-fine et très-solide. Il faut pour-

tant observer qu'elle n'a de vérité que parmi les nations où le laurier est regardé come le symbole de la victoire.

Les allusions doivent être facilement aperçues. Celles que nos Poëtes font à la fable sont défectueuses, quand le sujet auquel elles ont rapport, n'est pas connu. Malherbe, dans ses stances à M. du Périer, pour le consoler de la mort de sa fille, lui dit :

Poësie de
Malherbe :
l. VI.

Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale,
Et Pluton aujourd'hui,
Sans égard du passé les mérites égale
D'Archemore et de lui.

Il y a peu de lecteurs qui conoissent Archemore, c'est un enfant du tems fabuleux. Sa nourrice l'ayant quitté pour quelques momens, un serpent vint et l'étoufa. Malherbe veut dire que Tithon, après une longue vie, s'est trouvé à la mort au même point qu'Archemore, qui ne vécut que peu de jours.

L'Auteur du Poëme de la Madeleine, dans une apostrophe à l'amour profane,

prophane , dit parlant de Jésus-Christ :

Puisque cet *Antéros* t'a si bien désarmé : L. 2, p. 25.

Ce mot d'*Antéros* n'est guère connu que des savans , c'est un mot grec qui signifie *contre-amour* : c'étoit une divinité du Paganisme ; le Dieu vengeur d'un amour méprisé.

Ce Poëme de la Madeleine est rempli de jeux de mots , et d'allusions si recherchées , que malgré le respect dû au sujet , et la bone intention de l'auteur , il est difficile qu'en lisant cet ouvrage , on ne soit point affecté come on l'est à la lecture d'un ouvrage burlesque. Les figures doivent venir , pour ainsi dire , d'elles-mêmes ; elles doivent naître du sujet , et se présenter naturellement à l'esprit , come nous l'avons remarqué ailleurs : quand c'est l'esprit qui va les chercher elles déplaisent , elles étonent , et souvent font rire par l'union bizarre de deux idées , dont l'une ne devoit jamais être assortie avec l'autre. Qui croiroit , par exemple , que jamais le jeu de piquet dût entrer dans un poëme

fait pour décrire la pénitence et la charité de sainte Madeleine; et que ce jeu dût faire naître la pensée de se doner la discipline!

Poème de la Madeleine, l. 3. p. 42. Piquez-vous seulement de jouer au piquet,
A celui que j'entens qui se fait sans caquet;
J'entens que vous preniez par fois la discipline,
Et qu'avec ce beau jeu vous fassiez bonne mine.

On ne s'attend pas non plus à trouver les termes de Grammaire détaillés dans un ouvrage qui porte pour titre, le nom de sainte Madeleine; ni que l'auteur imagine je ne sais quel rapport entre la Grammaire et les exercices de cette Sainte: cependant une tête de mort et une discipline sont les RUDIMENS de Madeleine.

dead
Ibid. l. 2. p. 18. 29. &c. Et regardant toujours ce têt de trépassé,
Elle voit le FUTUR dans ce PRÉSENT PASSÉ.

.....
Et c'est sa discipline, et tous ses châtimens,
Qui lui font comencer ces rudes RUDIMENS,
Ce qui la fait trembler pour son GRAMMAI-
RIEN,

C'est de voir, par un CAS du tout déraisonnable,

Que son amour lui rend la mort INDÉCLINABLE,

Et qu'ACTIF come il est aussi bien qu'excessif

Il le rend à ce point d'impassible PASSIF.

O que l'amour est grand, et la douleur amère,

Quand un VERBE PASSIF fait toute sa GRAMMAIRE!

LA MUSE pour cela me dit, non sans raison,

Que toujours la PREMIÈRE est sa CONJUGAISON.

.....
Sachant bien qu'en aimant elle peut tout prétendre,

Come tout ENSEIGNER, tout LIRE, et tout ENTENDRE,

Pendant qu'elle s'occupe à punir le forfait

De son TEMS PRÉTÉRIT qui ne fut qu'IMPARFAIT;

Tems de qui le FUTUR réparera les pertes

Par tant d'afflictions et de peines souffertes:

Et le PRÉSENT est tel, que c'est l'INDICATIF

D'un amour qui s'en va jusqu'à l'INFINITIF.

Puis par un OPTATIF, ah! plût à Dieu, dit-elle,

Que je n'eusse jamais été si criminelle!

.....
Prenant avec plaisir, dans l'ardeur qui la brûle

Le FOUET pour discipline, et la croix pour
FÉRULE.

Vous voyez qu'il n'oublie rien. Cet ouvrage est rempli d'un nombre infini d'allusions aussi recherchées, pour ne pas dire aussi puériles. Le défaut de jugement qui empêche de sentir ce qui est ou ce qui n'est pas à propos, et le desir mal entendu de montrer de l'esprit et de faire parade de ce qu'on sait, enfantent ces productions ridicules.

Molière, *Ce style figuré, dont on fait vanité,*
Nisant. act. *Sort du bon caractère et de la vérité;*
1. sc. 2. *Ce n'est que jeux de mots, qu'affectation pure,*
Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.

J'ajouterai encore ici une remarque, à propos de l'allusion : c'est que nous avons en notre langue un grand nombre de chansons, dont le sens littéral, sous une apparence de simplicité, est rempli d'allusions obscènes. Les auteurs de ces productions sont coupables d'une infinité de pensées dont ils salissent l'imagination ; et d'ailleurs ils se deshonnorent dans l'es-

prit des honêtes gens. Ceux qui dans des ouvrages sérieux tombent par simplicité dans le même inconvénient que les faiseurs de chansons, ne sont guère moins repréhensibles, et se rendent plus ridicules.

Quintilien, tout païen qu'il étoit, veut que non-seulement on évite les paroles obscènes, mais encore tout ce qui peut réveiller des idées d'obscénité. *Obscœnitas verò non à verbis tantùm abesse debet, sed étiam à significatióne.*

Quint Instit.
Orat. l. vi
c. 3. de Risu

« On doit éviter avec soin en écrivant, dit-il ailleurs, * tout ce qui peut donner lieu à des allusions des honêtes. Je sais bien que ces interprétations viennent souvent dans

* Hoc vitiũ κακόφαγον vocatur, sive malà consuetudine in obscœnum intellectum sermo detortus est... dicta sanctè et antiquè ridèntur à nobis: quam culpam non scribèntium quidem júdico, sed legèntium: tamen vitànda; quatenus verba honèsta móribus perdidimus, et evincèntibus étiam vítiis cedèndum est. Sive junctúra defórmiter sonat.... aliæ conjunctiões áliquid símile faciunt quas persequi longum est, in eo vítio quod vitàndum dicimus, commoràntes. Sed divisio

» l'esprit plutôt par un éfet de la cor-
 » ruption du cœur de ceux qui lisent ;
 » que par la mauvaise volonté de ce-
 » lui qui écrit ; mais un auteur sage
 » et éclairé doit avoir égard à la foi-
 » blesse de ses lecteurs , et prendre
 » garde de faire naître de pareilles
 » idées dans leur esprit : car enfin
 » nous vivons aujourd'hui dans un
 » siècle où l'imagination des homés
 » est si fort gâtée , qu'il y a un grand
 » nombre de mots qui étoient autre-
 » fois très-honêtes , dont il ne nous
 » est pas permis de nous servir par
 » l'abus qu'on en a fait ; de sorte que
 » sans une attention scrupuleuse de la
 » part de celui qui écrit , ses lecteurs
 » trouvent malignement à rire en salis-
 » sant leur imagination avec des mots,
 » qui , par eux-mêmes , sont très-éloi-
 » gnés de l'obscénité. »

quoque affert eandem injuriam pudori. Nec
 scripto modo id accidit ; sed étiam sensu ple-
 rique obscœnè intelligere , nisi caveris , ca-
 piunt , ac ex verbis quæ longissimè ab obs-
 cœnitate absunt , occasionem turpitudinis
 rapere. *Quint. Inst. Orat. lib. VIII. c. 3. de*
Ornatu.

XIV.

L'IRONIE.

L'IRONIE est une figure par laquelle on veut faire entendre le contraire de ce qu'on dit : ainsi les mots dont on se sert dans l'ironie, ne sont pas pris dans le sens propre et littéral.

*ἐπαρεία ,
Dissimulatio
in oratione.*

M. Boileau, qui n'a pas rendu à Quinault toute la justice que le public lui a rendue depuis, a dit par ironie :

Je le déclare donc, Quinault est un Virgile.

*Boileau ,
Sat. ix.*

Il vouloit dire un mauvais Poëte.

Les idées accessoires sont d'un grand usage dans l'ironie : le ton de la voix, et plus encore la connoissance du mérite ou du démérite personnel de quelqu'un, et de la façon de penser de celui qui parle, servent plus à faire conoître l'ironie, que les paroles dont on se sert. Un home s'écrie, *oh le bel esprit !* Parle-t-il de Cicéron,

d'Horace ? il n'y a point là d'ironie ; les mots sont pris dans le sens propre. Parle-t-il de Zoïle ? c'est une ironie. Ainsi l'ironie fait une satire , avec les mêmes paroles dont le discours ordinaire fait un éloge.

Tout le monde sait ce vers du père de Chimène dans le Cid.

Corn. Cid.
act. 1. sc. 3.

A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre.

C'est une ironie. On en peut remarquer plusieurs exemples dans Balzac et dans Voiture. Je ne sais si l'usage que ces auteurs ont fait de cette figure , seroit aujourd'hui aussi bien reçu qu'il l'a été de leur tems.

Cicéron comence par une ironie l'oraison pour Ligarius. *Novum crimen, Caii Cæsar, et ante hunc diem inauditum, &c.* Il y a aussi dans l'oraison contre Pison un fort bel exemple de l'ironie : c'est à l'ocasion de ce que Pison disoit que s'il n'avoit pas triomphé de la Macédoine , c'étoit parce qu'il n'avoit jamais souhaité les honeurs du triomphe. « Que » Pompée est malheureux , dit Ci-

» céron , * de ne pouvoir profiter de
 » votre conseil ! Oh ! qu'il a eu tort
 » de n'avoir point eu de goût pour
 » votre philosophie ! Il a eu la folie
 » de triompher trois fois. Je rougis ,
 » Crassus , de votre conduite. Quoi ,
 » vous avez brigué l'honneur du triom-
 » phe avec tant d'empressement ! &c.

X V.

L'EUPHÉMISME.

L'EUPHÉMISME est une figure par laquelle on déguise des idées désagréables , odieuses , ou tristes , sous des noms qui ne sont point les noms propres de ces idées : ils leur servent comme de voile , et ils en expriment en apparence de plus agréables , de moins choquantes , ou de plus ho-

εὐφημισμός ,
boni óminis
captatio: dis-
cours de bon
augure. εὖ ,
bien , heureu-
sement , et
φημί , je dis.

* Non est íntegrum Cn. Pompéio , consilio jam uti tuo ; errávit enim. Non gustárat istam tuam philosophiam ; ter , jam homo stultus , triumphávit. &c. Cic. in Pison. n. 58. xxiv.

nêtes selon le besoin ; par exemple : ce seroit reprocher à un ouvrier ou à un valet la bassesse de son état , que de l'appeler *ouvrier* ou *valet* ; on leur donc d'autres noms plus honêtes qui ne doivent pas être pris dans le sens propre. C'est ainsi que le bourreau est appelé par honneur , *le maître des hautes œuvres*.

C'est par la même raison qu'on donne à certaines étofes grossières le nom d'étofes plus fines ; par exemple : on apèle *velours de Mauriène* une sorte d'étofe de gros drap qu'on fait en Mauriène , province de Savoie , et dont les pauvres Savoyards sont habillés. Il y a aussi une sorte d'étofe de fil dont on fait des meubles de campagne ; on honore cette étofe du nom de *damas de Caux* , parce qu'elle se fabrique au pays de Caux en Normandie.

Un ouvrier qui a fait la besogne pour laquelle on l'a fait venir , et qui n'attend plus que son payement pour se retirer , au lieu de dire *payez-moi* , dit par euphémisme , *n'avez-vous plus rien à m'ordonner*.

Nous disons aussi, *Dieu vous assiste, Dieu vous bénisse*, plutôt que de dire, *je n'ai rien à vous donner*.

Souvent pour congédier quelqu'un, on lui dit, *voilà qui est bien, je vous remercie*, plutôt que de lui dire *alez vous-en*.

Les Latins se servoient dans le même sens de leur *rectè*, qui, à la lettre, signifie *bien*, au lieu de répondre qu'ils n'avoient rien à dire. « Quand » nous ne voulons pas dire ce que » nous pensons, de peur de faire de » la peine à celui qui nous intéroge, » nous nous servons du mot de *rectè*, » dit Donat * ».

Sostrata, dans Térence, ** dit à son fils Pamphile, *pourquoi pleurez-vous ? Qu'avez-vous, mon fils ? Il*

* *Rectè dicimus cum sine injuria interrogantis aliquid reticemus. Donat. in Terent. Hecyr. act. 3. sc. 2. v. 20.*

** S. *Quid lacrymas ? Quid es tam tristis ? P. rectè mater. Ter. Hecyr. act. 3. sc. 2.*

Tum, quod dem ei, *rectè* est : nam nihil esse mihi, religio est dicere. *Heaut. act. 2. sc. 1. v. 16, et selon madame Dacier, act. 1. sc. 4. v. 16.*

répondit, *rectè mater. Tout va bien, ma mère.* Madame Dacier traduit, *rien, ma mère*, tel est le tour françois.

Dans une autre comédie de Térence, Clitiphon dit que quand sa maîtresse lui demande de l'argent, il se tire d'affaire en lui répondant *rectè*, c'est-à-dire, en lui donant de belles espérances : car, dit-il, *je n'oserois lui avouer que je n'ai rien ; le mot de rien est un mot funeste.*

Madame Dacier a mieux aimé traduire, *lorsqu'elle me demande de l'argent, je ne fais que marmoter entre les dents ; car je n'ai garde de lui dire que je n'ai pas le sou.*

Si Madame Dacier eût été plus entendue qu'elle ne l'étoit en galanterie, elle auroit bien senti que *marmoter entre les dents*, n'étoit pas une contenance trop propre à faire naître dans une coquette l'espérance d'un

* And. act. 5. présent.

sc. 4. v. 50.

** Ib. act. 2.

sc. 6. v. 25.

*** Heaut.

act. 5. sc. 2.

v. 43.

Il y avoit toujours un verbe sous-entendu avec *rectè*. *Rectè admones.*

* *Ego istæc rectè ut fiant videro.* **

Rectè suades, *** &c.

A l'égard du *rectè* de la 2^e scène du III^e acte de l'Hécyre, il faut sous-entendre ou *váleo*, *rectè valéo*, ou *rectè mihi cónsulo*, ou enfin quelque autre mot pareil, come *res benè se habet*, &c. Pamphile vouloit exciter cette idée dans l'esprit de sa mère pour en éluder la demande.

Pour ce qui est de l'autre *rectè*, Clitiphon vouloit faire entendre à sa maîtresse, qu'il avoit des ressources pour lui trouver de l'argent ; que tout iroit bien, et que ses desirs seroient enfin satisfaits.

Ainsi, quoique Madame Dacier nous dise * que nous n'avons point de mot en notre langue, qui puisse exprimer la force de ce *rectè*, je crois qu'il répond à ces façons de parler, *cela va bien, cela ne va pas si mal que vous pensez ; courage, il y a espérance, cela est bon ; tout ira bien*, &c. ce sont là autant d'Euphémismes.

Dans toutes les nations policées on a toujours évité les termes qui expriment des idées déshonêtes. Les personnes peu instruites croient que les Latins n'avoient pas cette délicatesse ;

Heaut. act.
1. sc, 1.

* Dans les
remarques
sur la sc. 2.
du 3. act. de
l'Hécyre.

c'est une erreur. Il est vrai qu'aujourd'hui on a quelquefois recours au latin pour exprimer des idées dont on n'oseroit dire le mot propre en françois : mais c'est que come nous n'avons appris les mots latins que dans les livres, ils se présentent à nous avec une idée accessoire d'érudition et de lecture, qui s'empare d'abord de l'imagination ; elle la partage, elle enveloppe, en quelque sorte, l'image déshonête, elle l'écarte, et ne la fait voir que de loin : ce sont deux objets que l'on présente alors à l'imagination, dont le premier est le mot latin qui couvre l'idée qui le suit ; ainsi ces mots servent come de voile et de périphrase à ces idées peu honêtes : au lieu que come nous sommes acoutumés aux mots de notre langue, l'esprit n'est pas partagé. Quand on se sert des termes propres, il s'occupe directement des objets que ces termes signifient. Il en étoit de même à l'égard des Grecs et des Romains, les honêtes gens ménageoient les termes come nous les ménageons en françois, et leur

scrupule aloit même quelquefois si loin, qu'ils évitoient la rencontre des syllabes, qui, jointes ensemble, auroient pu réveiller des idées deshonnêtes. *Quia si ita diceretur; obscænius concurrerent litteræ*, dit Cicéron; et Quintilien a fait la même remarque.

Orat. n. 154.
aliter xlv.
Inst. Orat.
l. v:ii. c. 3.

« Ne devrois-tu point mourir de
» honte, dit Chrémès à son fils,
» * d'avoir eu l'insolence d'amener
» à mes yeux, dans ma propre mai-
» son, une.... je n'ose prononcer
» un mot deshonnête en présence de
» ta mère, et tu as bien osé comète

* Non mihi per fallacias adducere ante oculos... pudet dicere hæc præsentem verbum turpe; at te id nullo modo potuit facere. *Heaut. act. 5. sc. 4. v. 18.*

Ego servo et servabo Platónis verecundiam. Itaque tectis verbis, ea ad te scripsi, quæ apertissimis agunt Stoici. Illi etiam crepitus aiunt æquè liberos, ac ructus, esse oportere. *Cic. l. ix. Epist. 22.*

Æquè eadem modestiâ, potius cum muliere fuisse, quàm concubuisse, dicebant. *Varro de ling. lat. l. v. sub fin.*

Mos fuit, res turpes et fœdas prolâtu; honestiorum convestirier dignitate. *Arnob. l. v.*

» une action infâme dans notre propre maison. »

C'étoit par la même figure qu'au lieu de dire, *je vous abandonne, je ne me mets point en peine de vous, je vous quitte*, les anciens disoient souvent, *vivez, portez-vous bien. Vivez forêts **, cette expression, dans l'endroit où Virgile s'en est servi, ne marque pas un souhait que le berger fasse aux forêts, il veut dire simplement qu'il les abandonne.

Ils disoient aussi quelquefois, *avoir vécu, avoir été, s'en être alé, avoir passé par la vie, (vita functus **),* au lieu de dire *être mort*, le terme de *mourir* leur paroissoit en certaines occasions un mot funeste.

Les anciens portoient la superstition jusqu'à croire qu'il y avoit des

* Omnia vel médium fiant mare, vivite sylvæ. *Virg. Ec. VIII. v. 58.*

Valeant, qui inter nos dissidium volunt. *Ter. And. act. IV. sc. 2. v. 13.*

Castra peto: valeatque Venus, valeatque puellæ. *Tibull. l. 2. El. 6. v. 9.*

** Fungi fungor, signifie *passer par* dans un sens métaphorique: *être délivré de, s'être aquité de.*

mots , dont la seule prononciation pouvoit attirer quelque malheur : comme si les paroles , qui ne sont qu'un air mis en mouvement , pouvoient produire , par elles-mêmes , quelque autre éfet dans la nature , que celui d'exciter dans l'air un ébranlement , qui , se communiquant à l'organe de l'ouïe , fait naître dans l'esprit des homes les idées dont ils sont convenus par l'éducation qu'ils ont reçue.

Cette superstition paroissoit encore plus dans les cérémonies de la religion : on craignoit de doner aux Dieux quelque nom qui leur fût désagréable. On étoit averti * au commencement du sacrifice ou de la cérémonie , de prendre garde de pro-

* Malè ominátis párcite verbis , ou selon d'autres , malè nominátis. *Hor.* l. 3. od. 14.

Favéte linguis. *Hor.* l. 3. od. 1.

Ore favéte omnes. *Virg. Æn.* l. 5. v. 71.

Dicámus bona verba , venit natális , ad aras.

Quisquis ades , linguâ , vir muliérque fave. *Tibull.* l. 2 El. 2. v. 1.

Prospera lux óritur , linguísque animísque favéte ,

noncer aucun mot qui pût attirer quelque malheur , de ne dire que de bonnes paroles , *bona verba fari* , enfin d'être favorable de la langue , *favéte linguis* , ou *linguá* , ou *ore* ; et de garder plutôt le silence que de prononcer quelque mot funeste qui pût déplaire aux Dieux : et c'est de là que *favéte linguis* , signifie par extension , *faites silence* .

Par la même raison , ou plutôt par le même fanatisme , lorsqu'un oiseau avoit été de bon augure , et que ce qu'on devoit attendre de cet heureux présage , étoit détruit par un augure contraire , ce second augure ne s'appeloit point mauvais augure ; mais simplement *l'autre augure* * , ou *l'autre oiseau* . C'est pourquoy , dit Festus , ce terme *alter* , veut dire quelquefois *contraire* , *mauvais* .

Nunc dicenda bono , sunt bona verba , die .

Ovid. Fast l. i. v. 71.

* *Alter* , et pro non bono ponitur , ut in augúriis , *áltera* cum appellatur *avis* quæ úti- que próspera non est ; sic *alter* nonnunquam pro advérso dicitur et malo . *Festus* , v. *alter* .

Il y avoit des mots consacrés pour les sacrifices , dont le sens propre et littéral étoit bien différent de ce qu'ils signifioient dans ces cérémonies superstitieuses ; par exemple , *mactâre* , qui veut dire *magis auctâre* , augmenter davantage , se disoit des victimes qu'on sacrifioit. On n'avoit garde de se servir alors d'un mot qui pût faire naître l'idée funeste de la mort ; on se servoit par euphémisme , de *mactâre* , augmenter ; soit que les victimes augmentassent alors en honneur , soit que leur volume fût grossi par les ornemens dont on les paroît ; soit enfin que le sacrifice augmentât en quelque sorte l'honneur qu'on rendoit aux Dieux. Nous avons sur ce point un beau passage de Varron , que l'on peut voir ici au bas de la page *.

* *Mactâre* , verbum et sacrorum , κατ' εὐφραμισμὸν dictum , quasi *magis augere* , ut *adolere* , undè et *magmèntum* quasi *majus augmentum* : nam hóstiæ tanguntur molâ salsâ , et tum *immolâtæ* dicuntur ; cum verò ictæ sunt et aliquid ex illis in aram datum est , *mactâtæ* dicuntur per laudationem , itémque boni óminis significatióem. Et cum illis , mola salsa imponitur , dicitur *macte*

De même, parce que *crémari*, être brûlé, auroit été un mot de mauvais augure, et que l'autel croissoit, pour ainsi dire, par les herbes, par les entrailles des victimes, et par tout ce qu'on mettoit dessus pour être brûlé; au lieu de dire *on brûle sur les autels*, ils disoient, *les autels croissent*, car *adolere* et *adolescere*, signifient proprement *croître*; et ce n'est que par euphémisme que ces mots signifient *brûler*.

Adoléscent
ignibus ara.
Virg. Georg.
IV. v. 379.

C'est ainsi que les personnes du peuple disent quelquefois dans leur colère, *que le bon Dieu vous emporte*, n'osant prononcer le nom du malin esprit.

Dans l'Écriture Sainte, le mot de *bénir* est mis quelquefois au lieu de *maudire*, qui est précisément le contraire. Comme il n'y a rien de plus affreux à concevoir, que d'imaginer quelqu'un qui s'emporte jusqu'à des imprécations sacrilèges contre Dieu

esto. Varro de vitâ Pop. Rom. l. 2. dans les fragmens qui sont à la fin des œuvres de Varron, de l'édition de J. Janson, Amst. 1723. p. 63.

même ; au lieu du terme de *maudire*, on a mis le contraire par euphémisme.

Naboth n'ayant pas voulu vendre au Roi Achab, une vigne qu'il possédoit, et qui étoit l'héritage de ses pères ; la Reine Jézabel, femme d'Achab, suscita deux faux témoins, qui déposèrent que Naboth avoit blasphémé contre Dieu et contre le Roi : or, l'Écriture, pour exprimer ce blasphème, fait dire aux témoins, que *Naboth a béni Dieu et le Roi* *.

Job dit dans le même sens, *peut-être que mes enfans ont péché, et qu'ils ont béni Dieu dans leur cœur* **.

C'est ainsi que dans ces paroles de Virgile, *auri sacra fames*, *sacra* se prend pour *execrabilis*, selon Servius ; soit par euphémisme, soit par extension : car il est à observer que souvent par extension, *sacer* vouloit dire

Æn. 1. III.
v. 57.

* *Viri diabólici dixerunt contra eum testimonium coram multitudine; benedixit Naboth Deum et Regem. Reg. III. c. 21. v. 10. et 13.*

** *Ne fortè peccáverint filii mei et benedixerint Deo in cordibus suis. Job. 1. v. 5.*

exécrable. Ceux que la justice humaine avoit condânés , et ceux qui se dévoioient pour le peuple , étoient regardés come autant de personnes sacrées. De - là , dit Festus* , tout méchant home est apelé *sacer*. *O le maudit boufon* , dit Afranius , en se servant de *sacrum*. §. *O sacrum scurram et malum*. Et Plaute , parlant d'un marchand d'esclaves , s'exprime en ces termes , *Hómini (si leno est homo) quantum hóminum terra sústinet , scérrimo*.

On peut encore raporter à l'euphémisme ces périphrases ou circonlocutions , dont un orateur délicat


* *Homo sacer is est , quem pópulus judicávit ob malefícium , neque fas est eum imolári ex quo quivis homo , malus atque ímprobus , sacer appellári solet. Festus. v. sacer.*

Massiliéenses , quóties pestiléntiâ laborábant , unus se ex paupéribus offébat , aléndus anno íntegro públicis et purióribus cibis. Hic pósleà , ornátus verbénis et véstibus sacris , circumducebátur per totam civitátem , cum execratió nibus ; ut in ipsum reciderent mala totius civitátis ; et sic projiciebátur. *Servius. In Æn. III. v. 57.*

§. Fragm.
 Vet. Poët.
 Lond. 1713.
 pag. 1512.
 Plaut. Pœn.
 Prolog. v. 90.

enveloppe habilement une idée , qui , toute simple , exciteroit peut-être dans l'esprit de ceux à qui il parle , une image ou des sentimens peu favorables à son dessein principal. Cicéron n'a garde de dire au Sénat , que les domestiques de Milon tuèrent Clodius * : « Ils firent , dit-il , » ce que tout maître eût voulu que » ses esclaves eussent fait en pareille » occasion. » De même , lorsqu'on ne donne pas à un mercénaire tout l'argent qu'il demande , au lieu de lui dire , *je ne veux pas vous en donner davantage* , souvent on lui dit par euphémisme , *je vous en donnerai davantage une autre fois ; cela se trouvera ; je chercherai les occasions de vous récompenser , &c.*

* Fecerunt id servi Milónis. . . . quod suos quisque servos in tali re facere voluisset, *Cic. pro Milóne* , num. 29.

Alter  *par de*
 219. / *de* = *quod* / *par de*

XVI.

L'ANTIPHRASE.

L'EUPHÉMISME et l'Ironie ont donné lieu aux Grammairiens d'inventer une figure qu'ils apèlent *Antiphrase*, c'est-à-dire, *contre-vérité*; par exemple, la mer Noire, sujète à de fréquens naufrages, et dont les bords étoient habités par des homes extrêmement féroces, étoit apelée *Pont-Euxin*, c'est-à-dire, *mer favorable à ses hôtes, mer hospitalière*. C'est pourquoi Ovide a dit que le nom de cette mer étoit un menteur.

ἑυζεινος,
hospitalis,
Qui exerce
l'hospitalité.

Ovid. Trist. Quem tenet Euxini, mendax cognómine,
l. 5. Eleg. littus.
10. v. 13.
Idem. l. 3. *Et ailleurs* : Pontus Euxini falso nómine
ll. 13. v. ult. dictus.

Sanctius et quelques autres ne veulent point mettre l'antiphrase au rang des figures. Il y a en éfet je ne sais quoi d'opposé à l'ordre naturel, de nomer une chose par son contraire, d'apeler *lumineux* un objet, parce qu'il est

est obscur ; l'antiphrase ne satisfait pas l'esprit.

Malgré les mauvaises qualités des objets , les anciens qui personifioient tout , leur donoient quelquefois des noms flateurs , come pour se les rendre favorables , ou pour se faire un bon augure , un bon présage.

Ainsi c'étoit par euphémisme , par superstition , et non par antiphrase , que ceux qui aloient à la mer que nous apelons aujourd'hui *la mer Noire* , la nomoient *mer hospitalière* , c'est-à-dire , mer qui ne nous sera point funeste , qui nous sera propice , où nous serons bien reçus , mer qui sera pour nous une mer hospitalière , quoiqu'elle soit comunément pour les autres une mer funeste.

Les trois Déesses infernales , filles de l'Erèbe et de la Nuit , qui , selon la fable , filent la trame de nos jours , étoient apelées *les Parques* ; de l'adjectif *parcus* , *quia parcè nobis vitam tribuunt*. Chacun trouve qu'elles ne lui filent pas assez de jours. D'autres disent qu'elles ont été ainsi apelées , parce que leurs fonctions sont parta-

gées ; *Paræ quasi partitæ.*

Clotho colum rétinet, Láchesis net, et Atropos occat.

Ce n'est donc point par antiphrase, *quia memini parcunt*, qu'elles ont été apelées *Parques*.

Les Furies, Alecto, Tisiphone et Mégère, ont été apelées *Euménides*, du grec *eumeneis*, *benévola*, douces, bienfaisantes. La comune opinion est que ce nom ne leur fut donné qu'après qu'elles eurent cessé de tourmenter Oreste qui avoit tué sa mère. Ce prince fut, dit-on, le premier qui les apela *Euménides*. Ce sentiment est adopté par le P. Saadon. D'autres prétendent que les Furies étoient apelées *Euménides* long-tems avant qu'Oreste vînt au monde : mais d'ailleurs cette aventure d'Oreste est remplie de tant de circonstances fabuleuses, que j'aime mieux croire qu'on a apelé les Furies *Euménides* par euphémisme, pour se les rendre favorables. C'est ainsi qu'on traite tous les jours de *bons* et de *bienfesantes* les personnes les plus aigres et les plus

εὐμενεῖς.

Poésies
d'Horace,
T. 1. p. 458.

dificiles dont on veut apaiser l'emportement, ou obtenir quelque bienfait.

On dit encore qu'un bois sacré est appelé *lucus*, par antiphrase; car ces bois étoient fort sombres, et *lucus* vient de *lucere*, *luire*: mais si *lucus* vient de *lucere*, c'est par une raison contraire à l'antiphrase; car come il n'étoit pas permis, par respect, de couper de ces bois, ils étoient fort épais, et par conséquent fort sombres, ainsi le besoin autant que la superstition, avoit introduit l'usage d'y alumer des flambeaux.

Manes: les manes, c'est-à-dire, les ames des morts, et dans un sens plus étendu, les habitans des enfers, est encore un mot qui a donné lieu à l'antiphrase. Ce mot vient de l'ancien adjectif *manus*, * dont on se servoit au lieu de *bonus*. Ceux qui prioient les manes, les apeloient ainsi pour se les rendre favorables. *Vos ó mihi manes este boni*; c'est ce que Virgile fait dire à Turnus. Ainsi tous les exemples dont on prétend autoriser l'antiphrase, se rapportent,

* Festus, v. *Manáre*, m. 2.
ne.

Nonius.

c. 1. n. 337.

Varr. de

ling. lat. l. 5,

iníto.

Virg. *Æn.*

12. v. 647.

ou à l'euphémisme , ou à l'ironie : come quand on dit à Paris , *c'est une muète des haies* , c'est-à-dire , une femme qui chante pouilles , une vraie harangère des haies ; *muète* est dit alors par ironie.

XVII.

LA PÉRIPHRASE.

περίφρασις.
Circumlo-
cútio. περί,
circum φράζω
dico. **Q**UINTILIEN met la Périphrase au rang des tropes ; en éfet , puisque les tropes tiennent la place des expressions propres , la périphrase est un trope , car la périphrase tient la place , ou d'un mot ou d'une phrase.

Nous avons expliqué dans la première partie de cette Grammaire , ce que c'étoit qu'une phrase : c'est une expression , une manière de parler , un arrangement de mots , qui fait un sens fini ou non fini.

Plúribus autem verbis cùm id quod uno , aut paucióribus certè , dici potest , explicá-
tur, περίφρασις vocant , circuitum loquéndi.
Quint. Inst. Orat. l. VIII. c. 6. de Tropis.

La périphrase ou circonlocution est un assemblage de mots qui expriment en plusieurs paroles ce qu'on auroit pu dire en moins, et souvent en un seul mot; par exemple : le vainqueur de *Darius*, au lieu de dire, *Alexandre : l'astre du jour*, pour dire le soleil.

On se sert de périphrases, ou par bienséance, ou pour un plus grand éclaircissement, ou pour l'ornement du discours, ou enfin par nécessité.

1. Par bienséance, lorsqu'on a recours à la périphrase, pour envelopper les idées basses ou peu honêtes. Souvent aussi, au lieu de se servir d'une expression qui exciteroit une image trop dure, on l'adoucit par une périphrase, come nous l'avons remarqué dans l'euphémisme.

2. On se sert aussi de périphrase pour éclaircir ce qui est obscur, les définitions sont autant de périphrases; come lorsqu'au lieu de dire *les Parques*, ou, *les trois Déeses infernales*, qui selon la fable, filent la trame de nos jours.

LA PARA-
PHRASE.

Remarquez que quelquefois après qu'on a expliqué par une périphrase un mot obscur ou peu connu, on développe plus au long la pensée d'un auteur, en ajoutant des réflexions ou des circonstances qu'il auroit pu ajouter lui-même; mais alors ces sortes d'explications plus amples et conformes au sens de l'auteur, sont ce qu'on apèle des *Paraphrases*, la paraphrase est une espèce de commentaire: on reprend le discours de celui qui a déjà parlé, on l'explique, on l'étend davantage en suivant toujours son esprit. Nous avons des paraphrases des Psaumes, du livre de Job, du nouveau Testament, &c. Nous avons aussi des paraphrases de l'art poétique d'Horace, &c. La périphrase ne fait que tenir la place d'un mot ou d'une expression, au fond elle ne dit pas davantage; au lieu que la paraphrase ajoute d'autres pensées; elle explique, elle développe.

3. On se sert de périphrases pour l'ornement du discours, et sur-tout en poésie. Le génie de la poésie con-

παρὰ λέξιν, dico,
juxta dico,
id est, lo-
quor juxta
ea quæ alius
dixit, παρὰ,
juxta, supra,
ἔπαυσα, dico.

est tard , *advesperascit* , Virgile dit qu'on voit déjà fumer de loin les cheminées , que déjà les ombres s'allongent et semblent tomber des montagnes.

Ecl. l. v. 82. Et jam summa procul villarum cúlmina fumant ,

Majorésque cadunt altis de móntibus umbræ.

Boileau a dit par imitation :

Lutrin, ch. 2. Les ombres cependant sur la ville épandues
Du faite des maisons descendent dans les rues.

On pourra remarquer un plus grand nombre d'exemples pareils dans les auteurs. Je me contenterai d'observer ici qu'on ne doit se servir de périphrases que quand elles rendent le discours plus noble ou plus vif par le secours des images. Il faut éviter les périphrases qui ne présentent rien de nouveau , qui n'ajoutent aucune idée accessoire , elles ne servent qu'à rendre le discours languissant : si après avoir dit d'un home acablé de remords , qu'*il est toujours triste*, vous vous servez de quelque périphrase qui ne dise autre chose, sinon que *cet*

home est toujours sombre , rêveur , mélancolique et de mauvaise humeur , vous ne rendez guère votre discours plus vif par de telles expressions. M. Boileau , sur un sujet pareil , a fait d'après Horace une espèce de périphrase qui tire tout son prix de la peinture dont elle ocupe l'imagination du lecteur.

Ce fou rempli d'erreurs que le trouble accom- Ep. v.
pagne ,

Et malade à la ville ainsi qu'à la campagne ,

Envain monte à cheval pour tromper son Post equitem
sedet mira
cara. Hor.
ennui ,

Le chagrin monte en croupe et galope avec l. III. od. 1.
v. 40.
lui.

Le même Poëte , au lieu de dire ,
pendant que je suis encore jeune , se sert de trois périphrases qui expriment cette même pensée sous trois images différentes.

Tandis que libre encor , malgré les destinées , Sat. 1.
Mon corps n'est point courbé sous le faix des
années ;

Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chan-
celer ,

Et qu'il reste à la Parque encor de quoi filer.

On doit aussi éviter les périphrases obscures et trop enflées *. Celles qui ne servent ni à la clarté, ni à l'ornement du discours, sont défectueuses. C'est une inutilité désagréable qu'une périphrase à la suite d'une pensée vive, claire, solide et noble. L'esprit qui a été frappé d'une pensée bien exprimée, n'aime point à la retrouver sous d'autres formes moins agréables, qui ne lui apprenent rien de nouveau, ou rien qui l'intéresse.

p. 10.

Après que le père des trois Horaces, dans l'exemple que j'ai déjà rapporté, a dit qu'il mourût, il devoit en demeurer là, et ne pas ajouter :

Ou qu'un beau désespoir enfin le secourût.

Marot, dans une de ses plus belles épîtres, raconte agréablement au Roi François I^{er}. le malheur qu'il a eu d'avoir été volé par son valet, qui lui avoit pris son argent, ses ha-

* Ut cum decórum habet, periphraſis, ita cum in vitiúm incidit, περιτρολογία dicitur : obſtat enim quidquid non adjuvat. *Quint. Inſtit. Orat. l. VIII. c. 6.*

bits, et son cheval ; ensuite il dit :

Et néanmoins ce que je vous en mande ,
N'est pour vous faire ou requête ou de-
mande :

Je ne veux point tant de gens ressembler,
Qui n'ont souci autre que d'assembler ;
Tant qu'ils vivront ils demanderont, eux ;
Mais je commence à devenir honteux ,
Et ne veux point à vos dons m'arrêter.

Je ne dis pas , si voulez rien prêter ,
Que ne le prènc : il n'est point de prêteur
S'il veut prêter, qu'il ne fasse un débiteur.

Et savez-vous, Sire, coment je paie ,
Nul ne le sait si premier ne l'essaie.

Vous me devrez, si je puis, de retour ;

Et vous ferai encore un bon tour ;

A celle fin qu'il n'y ait faute nulle ,

Je vous ferai une belle cédule ,

A vous payer, sans usure il s'entend ,

Quand on verra tout le monde content ;

Si vous voulez, à payer ce sera ,

Quand votre lot et renom cessera.

Voilà où le génie conduisit Marot ,
et voilà où l'art devoit le faire arrê-
ter : ce qu'il dit ensuite que *les deux*
princes Lorrains le plaigeront, et encore

Avisez donc, si vous avez desir
De rien prêter, vous me ferez plaisir.

Tout cela, dis-je, n'ajoute plus rien
à la pensée : c'est ce que Cicéron
apèle *verbórum vel optimórum atque
ornatissimórum sónitus incánis*. Que s'il
y avoit quelque chose de plus à dire,
ce sont les douze derniers vers qui
font un nouveau sens, et ne sont
plus une périphrase qui regarde l'em-
prunt.

Cic. de Orat.
l. 1. n. XII.
aliter 51.

Voilà le point principal de ma lettre,
Vous savez tout, il n'y faut plus rien
mettre,

Rien mettre las ! Certes, et si ferai,
En ce faisant mon style j'enflerai ;
Disant, ô Roi amoureux des neuf Muses,
Roi, en qui sont leurs sciences infuses,
Roi, plus que Mars, d'honneur environé,
Roi, le plus Roi qui fut onc couronné ;
Dieu tout-puissant te doint, pour t'estrener,
Les quatre coins du monde à gouverner,
Tant pour le bien de la ronde machine,
Que pour autant que sur tous en es digne.

4. On se sert de périphrase par
nécessité, quand il s'agit de traduire,

et que la langue du traducteur n'a point d'expression propre qui réponde à la langue originale : par exemple , pour exprimer en latin une per- ruque , il faut dire *coma adscititia* , une chevelure empruntée , des che- vaux qu'on s'est ajustés. Il y a en latin des verbes qui n'ont point de supin , et par conséquent point de participe , ainsi au lieu de s'exprimer par le participe , on est obligé de re- courir à la périphrase *fore ut , esse fut- turum ut* ; j'en ai donné plusieurs exem- ples dans la syntaxe.

XVIII.

L'HYPALLAGE.

VIRGILE, pour dire *mettre à la voile* , a dit * *dare clássibus austros* : l'ordre naturel demandoit qu'il dît plutôt , *dare classes austris*.

Ἰ'παλλαγή,
 immutatio.
 ὑπό sub, ab.
 et ἠλλάγον.
 aor. 2 pass.
 d'ἀλλασίω.
 * Æn. l. xi.
 v. 61.

Cicéron dans l'oraison pour Mar- cellus , dit à César qu'on n'a jamais vu dans la ville son épée vuide du foureau , *gládium vagina vácium in urbe non vidimus*. Il ne s'agit pas du

fonds de la pensée, qui est de faire entendre que César n'avoit exercé aucune cruauté dans la ville de Rome, il s'agit de la combinaison des paroles qui ne paroissent pas liées entre elles come elles le sont dans le langage ordinaire, car *vacuus* se dit plutôt du foureau que de l'épée.

Ovide comence ses métamorphoses par ces paroles :

In nova fert ánimus mutátas d'cere formas
Córpora

La construction est *ánimus fert me ad dícere formas mutátas in nova córpora*. Mon génie me porte à raconter les formes changées en de nouveaux corps : il étoit plus naturel de dire, à raconter les corps, c'est à-dire, à parler des corps changés en de novèles formes.

Vous voyez que dans ces sortes d'expressions les mots ne sont pas construits ni combinés entr'eux come ils le devroient être selon la destination des terminaisons et la construction ordinaire. C'est cette transposition ou changement de construction

qu'on apèle *Hypallage*, mot grec qui signifie *changement*.

Cette figure est bien malheureuse : les Rhéteurs disent que c'est aux Grammairiens à en parler, *Grammaticorum potius schema est quam tropus*, dit Vossius ; et les Grammairiens la renvoient aux Rhéteurs : *l'hypallage*, à vrai dire, n'est point une figure de Grammaire, dit la nouvelle Méthode de P. R. C'est un trope ou une figure d'élocution.

Inst. Orat.
l. IV. c. 13.
art. 12.

Des fig de
Const. c VI.
p. 558.

Le changement qui se fait dans la construction des mots par cette figure, ne regarde pas leur signification, ainsi en ce sens cette figure n'est point un trope, et doit être mise dans la classe des idiotismes ou façons de parler particulières à la langue latine : mais j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile d'en faire mention parmi les tropes ; le changement que l'hypallage fait dans la combinaison et dans la construction des mots, est une sorte de trope ou de conversion. Après tout, dans quelque rang qu'on juge à propos de placer l'hypallage, il est certain que c'est une figure très-remarquable.

Souvent la vivacité de l'imagination nous fait parler de manière, que quand nous venons ensuite à considérer de sang froid l'arangement dans lequel nous avons construit les mots dont nous nous sommes servis, nous trouvons que nous nous sommes écartés de l'ordre naturel, et de la manière dont les autres hommes construisent les mots quand ils veulent exprimer la même pensée; c'est un manque d'exactitude dans les modernes; mais les langues anciennes autorisent souvent ces transpositions: ainsi dans les anciens la transposition dont nous parlons est une figure respectable qu'on apèle *hypallage*, c'est-à-dire, changement, transposition, ou renversement de construction. Le besoin d'une certaine mesure dans les vers, a souvent obligé les anciens Poètes d'avoir recours à ces façons de parler, et il faut convenir qu'elles ont quelquefois de la grace: aussi les a-t-on élevées à la dignité d'expressions figurées; et en ceci les anciens l'emportent bien sur les modernes, à qui on ne fera pas de long-tems le même honneur.

Je vais ajouter encore ici quelques exemples de cette figure, pour la faire mieux connoître. Virgile fait dire à Didon :

Et cùm frígida mors ánimâ sedúxerit artus. Æn. l. IV.
v. 325.

Après que la froide mort aura séparé de mon ame les membres de mon corps, il est plus ordinaire de dire *aura séparé mon ame de mon corps* : le corps demeure, et l'ame le quitte ; ainsi Servius et la plupart des comentateurs trouvent une hypallage dans ces paroles de Virgile.

Le même Poëte parlant d'Enée et de la Sibylle qui conduisit ce héros dans les enfers, dit :

Ibant obsúri solâ sub nocte per umbram. Æn. l. VI.
v. 263.

Pour dire qu'ils marchaient tout seuls dans les ténèbres d'une nuit sombre. Servius et le P. de la Rue, disent que c'est ici une hypallage pour *ibant soli sub obsúrá nocte*.

Horace a dit :

Pócula lethæos ut si ducéntia somnos
Tráxerim. Hor. l. v.
od. 14. v. 3.

Come si j'avois bu les eaux qui amènent le sommeil du fleuve Léthé. Il étoit plus naturel de dire *pócula lethea*, les eaux du fleuve Léthé.

Virgile a dit qu'*Enée raluma des feux presque éteints.*

Æn. l. v. Sopitos súscitat ignes.
v. 743.

Il n'y a point là d'hypallage, car *sopitos*, selon la construction ordinaire, se raporte à *ignes* : mais quand pour dire qu'*Enée raluma sur l'autel d'Hercule le feu presque éteint*, Virgile s'exprime en ces termes :

Æn. l. VIII. Hercúleis sopítas ígnibus aras
v. 542. Excitat.

Alors il y a une hypallage, car selon la combinaison ordinaire, il auroit dit, *excitat ignes sopitos in aris hercúleis*, id est, *Hérculi sacris*.

Au livre XII. pour dire, *si au contraire Mars fait tourner la victoire de notre côté*, il s'exprime en ces termes :

Æn. l. XII. Sin nostrum annúerit nobis victória Martem.
v. 187.
Servius. *ibid.* Ce qui est une hypallage, selon Ser-

vius. *Hypallage* : pro sin noster Mars annúerit nobis victóriam : nam Martem victória comitátur.

On peut aussi regarder come une sorte d'hypallage , cette façon de parler selon laquelle on marque par un adjectif , une circonstance qui est ordinairement exprimée par un adverbe : c'est ainsi qu'au lieu de dire qu'*Enée envoya promptement Achate* , Virgile dit :

... Rápídum ad naves præmittit Acháten, Æn. l. 1.
v. 644.
Ascánio. . .

Rápídum est pour *promptement* , en *diligence*.

Age diversas , c'est-à-dire , chassez-les çà et là. Ibid. v. 70.

Jamque ascendébanť collem qui plúrimus urbi Æn. l. 1.
v. 423.
Imminet.

Plúrimus , c'est-à-dire , en *long* , une coline qui domine , qui règne tout le long de la ville.

Médius , *summus* , *ínfimus* , sont souvent employés en latin dans un sens que nous rendons par des ad-
verbes , et de même *nullus* pour *non* : Ter. Eun.
Act. 2. sc. 1.
v. 10.

mémini, tametsi nullus moneas, pour *non moneas*, come Donat l'a remarqué.

Par tous ces exemples on peut observer :

1. Qu'il ne faut point que l'hypallage apporte de l'obscurité ou de l'équivoque à la pensée. Il faut toujours qu'au travers du dérangement de construction, le fonds de la pensée puisse être aussi facilement démêlé, que si l'on se fût servi de l'arrangement ordinaire. On ne doit parler que pour être entendu par ceux qui connoissent le génie d'une langue.

2. Ainsi quand la construction est équivoque, ou que les paroles expriment un sens contraire à ce que l'auteur a voulu dire; on doit convenir qu'il y a équivoque, que l'auteur a fait un contre-sens, et qu'en un mot il s'est mal exprimé. Les anciens étoient homes, et par conséquent sujets à faire des fautes come nous. Il y a de la petitesse et une sorte de fanatisme à recourir aux figures pour excuser des expressions qu'ils condamneroient eux-mêmes, et que leurs

contemporains ont souvent condâchées. L'hypallage ne prête pas son nom aux contre-sens et aux équivoques ; autrement tout seroit confondu , et cette figure deviendroit un asyle pour l'erreur et pour l'obscurité.

L'hypallage ne se fait que quand on ne suit point dans les mots l'arrangement établi dans une langue , mais il ne faut point juger de l'arrangement et de la signification des mots d'une langue par l'usage établi en une autre langue pour exprimer la même pensée. Nous disons en françois , *je me repens , je m'afflige de ma faute* : *Je* est le sujet de la proposition , c'est le nominatif du verbe : en latin on prend un autre tour , les termes de la proposition ont un autre arrangement , *je* , devient le terme de l'action , ainsi , selon la destination des cas , *je* , se met à l'acusatif ; *le souvenir de ma faute m'afflige , m'affecte de repentir* , tel est le tour latin , *pœnitent me culpæ* , c'est-à-dire , *recordatio , ratio , respectus , vitium , negotium , factum* , ou *malum culpæ pœnitent me* , Phèdre a dit , *malis nequitiæ*

L. 3. f. 8.

v. 15.

L. 3. f. 7.

v. 4.

pour *nequitiâ*; *res cibi* pour *cibus*.
Voyez les observations que nous avons
faites sur ce sujet dans la syntaxe.

Il n'y a donc point d'hypallage dans
pœnitent me culpæ, ni dans les autres
façons de parler semblables; je ne
crois pas non plus, quoi qu'en disent
les Comentateurs d'Horace, qu'il y
ait une hypallage dans ces vers de
Ode 17. du livre premier.

*Velox amœnum sæpè Lucrétilem
Mutat Lycæo Faunus.*

C'est-à-dire, que Faune prend
souvent en échange le Lucrétile pour
le Lycée, il vient souvent habiter le
Lucrétile auprès de la maison de
campagne d'Horace, et quite pour
cela le Lycée sa demeure ordinaire.
Tel est le sens d'Horace, *come la
suite de l'Ode le done nécessairement*
à entendre. Ce sont les paroles du
P. Sanadon *, qui trouve dans cette

Tom. 1. p. 579.

* Voyez les remarques du P. Sanadon à
l'ocasion de *Lucâna mutet pâscua*, vers 28,
de l'Ode *Ibis liburnis*. Poësies d'Horace,
tom. I. page 175.

façon de parler *une vraie hypallage*
ou un renversement de construction.

Mais il me paroît que c'est juger du latin par le françois, que de trouver une hypallage dans ces paroles d'Horace, *Lucrétilem mutat Lycæo Faunus*. On comence par atacher à *mutare* la même idée que nous atachons à notre verbe *changer*; donner ce qu'on a pour ce qu'on n'a pas; ensuite, sans avoir égard à la phrase latine, on traduit, *Faune change le Lucrétile pour le Lycée*: et come cette expression signifie en françois, que Faune passe du Lucrétile au Lycée, et non du Lycée au Lucrétile, ce qui est pourtant ce qu'on sait bien qu'Horace a voulu dire, on est obligé de recourir à l'hypallagé pour sauver le contre-sens que le françois seul présente. Mais le renversement de construction ne doit jamais renverser le sens, come je viens de le remarquer; c'est la phrase même, et non la suite du discours, qui doit faire entendre la pensée, si ce n'est dans toute son étendue, c'est au moins dans ce qu'elle présente

d'abord à l'esprit de ceux qui savent la langue.

Jugeons donc du latin par le latin même, et nous ne trouverons ici ni contre-sens ni hypallage, nous ne verrons qu'une phrase latine fort ordinaire en prose et en vers.

On dit en latin *donâre mînera alicui*, doner des présens à quelqu'un, et l'on dit aussi *donâre aliquem mînere*, gratifier quelqu'un d'un présent : on dit également *circûmdare urbem mœnibus*, et *circûmdare mœnia urbi*; de même on se sert de *mutâre*, soit pour doner, soit pour prendre une chose au lieu d'une autre.

Mart. Lex. *Muto*, disent les Etymologistes, v. *muto*, vient de *motu* : *mutâre* quasi *motâre*. L'ancienne manière d'acquérir ce qu'on n'avoit pas, se faisoit par des échanges, de là *muto* signifie également *acheter* ou *vendre*, *prendre* ou *doner* quelque chose au lieu d'une autre, *emo* aut *vendo*, dit Martinius, et il cite Columelle, qui a dit *porcus lác-teus ære mutândus est*, il faut acheter un cochon de lait.

Ainsi, *mutat Lucrétilem*, signifie
vient

vient prendre , vient posséder , vient habiter le Lucrétile , il achète , pour ainsi dire , le Lucrétile par le Lycée.

M. Dacier , sur ce passage d'Horace , remarque qu'*Horace parle souvent de même , et je sais bien , ajoute-t-il , que quelques historiens l'ont imité.*

Lorsqu'Ovide fait dire à Médée qu'elle voudroit avoir acheté Jason pour toutes les richesses de l'Univers , il se sert de *mutâre*.

Quemque ego cum rebus quas totus pössidet orbis Met. l. v. v. 59.

Æsónidem mutâsse velim.

Où vous voyez que come Horace , Ovide emploie *mutâre* dans le sens d'*acquérir ce qu'on n'a pas , de prendre , d'acheter une chose en en donant une autre*. Le P. Sanadon remarque qu'Horace s'est souvent servi de *mutâre* en ce sens , *mutâvit lûgubre sagum púnico* , * pour *púnicum sagum lûgubri* ; *mutet lucána cálabris pascuís* , ** pour *cálabra páscua lucánis* : Tom. I. P. 175.

* L. V. Od. IX.

** L. V. Od. I.

mutat uvam strígili, * pour *strígili uvá*.

L'usage de *mutare aliquid aliquá re* dans le sens de *prendre en échange*, est trop fréquent pour être autre chose qu'une phrase latine, come *donare aliquem aliquá re*, gratifier quelqu'un de quelque chose; et *circúmdare mœnia urbi*, doner des murailles à une ville tout autour, c'est-à-dire, entourer une ville de murailles: l'hypallage ne se met pas ainsi à tous les jours.

XIX.

L'ONOMATOPÉE.

ὀνοματοποι-
α. Nominis
seu vocabuli
fictio: forma-
tion d'un
mot. L'ONOMATOPÉE est une figure par laquelle un mot imite le son naturel de ce qu'il signifie. On réduit sous cette figure les mots formés par imitation du son; come le *glouglou de la bouteille*: le *cliquetis*, c'est-à-dire, le bruit que font les boucliers, les épées, et les autres armes en se

* L. II. Sat. VII. v. 110.

choquant. Le *trictrac* qu'on apeloit autrefois *tictac* ; sorte de jeu assez comun, ainsi nommé du bruit que font les dames et les dés dont on se sert à ce jeu : *Tinnitus æris*, tintement : c'est le son clair et aigu des métaux. *Bilbire*, *bilbit amp̄hora*, la petite bouteille qui fait glouglou, on le dit d'une petite bouteille dont le goulot est étroit. *Taratántara*, c'est le bruit de la trompette.

At tuba terríbili sónitu taratántara dixit.

C'est un ancien vers d'Ennius, au rapport de Servius. Virgile en a changé le dernier hémistiche, qu'il n'a pas trouvé assez digne de la poésie épique ; voyez Servius sur ce vers de Virgile :

At tuba terríbilem sónitum procul ære canóro

Æn. l.
v. 503.

Incrépuit.

Cachínnus, c'est un rire immodéré. *Cachínno*, *ónis*, se dit d'un home qui rit sans retenue : ces deux mots sont formés du son ou du bruit que l'on

entend quand quelqu'un rit avec éclat.

Il y a aussi plusieurs mots qui expriment le cri des animaux, come

Lucr. l. 5. *béler*, qui se dit des brebis.

v. 1072.

Baubári, aboyer, se dit des gros chiens. *Latráre*, aboyer, hurler, c'est le mot générique. *Mutíre*, parler entre les dents, murmurer, gronder, come les chiens : *mu canum est*, undè *mutíre*, dit Charisius.

Les noms de plusieurs animaux sont tirés de leurs cris, sur-tout dans les langues originales.

Upupa, Hupe, Hibou.

Cículus, qu'on prononçoit *coucoulous*, un Coucou, oiseau.

Hiríndo, une Hirondèle.

Ulula, Chouète.

Bubo, Hibou.

Grácculus, un Choucas, espèce de Corneille.

Gallína, une Poule.

Cette figure n'est point un trope, puisque le mot se prend dans le sens propre : mais j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile de la remarquer ici.

X X.

Qu'un même mot peut être doublement figuré.

IL est à observer que souvent un mot est doublement figuré ; c'est-à-dire, qu'en un certain sens il appartient à un certain trope, et qu'en un autre sens il peut être rangé sous un autre trope. On peut avoir fait cette remarque dans quelques exemples que j'ai déjà rapportés. Quand Virgile dit de Bitias, que *pleno se prouit auro, auro*, se prend d'abord pour la coupe, c'est une synecdoque de la matière pour la chose qui en est faite ; ensuite la coupe se prend pour la liqueur qui étoit contenue dans cette coupe : c'est une métonymie du contenant pour le contenu.

Nota, marque, signe, se dit en général de tout ce qui sert à conoître ou remarquer quelque chose ; mais lorsque *nota* (*note*), se prend pour *dédecus*, marque d'infamie, tache dans

la réputation, come quand on dit d'un militaire, *il s'est enfui en une telle occasion, c'est une note*, il y a une métaphore et une synecdoque dans cette façon de parler.

Il y a métaphore, puisque cette *note* n'est pas une marque réelle, ou un signe sensible, qui soit sur la personne dont on parle; ce n'est que par comparaison qu'on se sert de ce mot; on donne à *note* un sens spirituel et métaphorique.

Il y a synecdoque, puisque *note* est restreint à la signification particulière *tache, dédecus*.

Lorsque pour dire qu'il faut faire pénitence et réprimer ses passions, on dit qu'il *faut mortifier la chair*; c'est une expression figurée qui peut se rapporter à la synecdoque et à la métaphore. *Chair* ne se prend point alors dans le sens propre, ni dans toute son étendue; il se prend pour le corps humain, et sur-tout pour les passions, les sens: ainsi c'est une synecdoque; mais *mortifier* est un terme métaphorique, on veut dire qu'il faut éloigner de nous toutes les délicatesses sen-

sibles ; qu'il faut punir notre corps , le sevrer de ce qui le flate , afin d'afoiblir l'appétit charnel , la convoitise , les passions , les soumettre à l'esprit , et pour ainsi dire , les faire mourir.

Le changement d'état par lequel un citoyen romain perdoit sa liberté , ou aloit en exil , ou changeoit de famille , s'apeloit *capitis minutio* , diminution de tête : c'est encore une expression métaphorique qui peut aussi être rapportée à la synecdoque. Je crois qu'en ces ocasions on peut s'épargner la peine d'une exactitude trop recherchée , et qu'il suffit de remarquer que l'expression est figurée , et la ranger sous l'espèce de trope auquel elle a le plus de raport.



X X I.

De la subordination des Tropes, ou du rang qu'ils doivent tenir les uns à l'égard des autres, et de leurs caractères particuliers.

QUINTILIEN dit * que les Grammairiens aussi bien que les Philosophes disputent beaucoup entre eux pour savoir combien il y a de différentes classes de tropes, combien chaque classe renferme d'espèces particulières, et enfin quel est l'ordre qu'on doit garder entre ces classes et ces espèces.

Inst. Orat.
l. IV. c. V.
Art. 2. etc. X.
art. 1.

Vossius soutient qu'il n'y a que quatre tropes principaux, qui sont la Métaphore, la Métonymie, la Synecdoque et l'Ironie; les autres, à ce qu'il prétend, se rapportent à ceux-

* Circa quem (tropum) inexplicabilis, et Grammaticis inter ipsos, et Philosophis pugna est; quæ sint genera, quæ species, quis numerus, quis cui subjiciatur. *Quint. Inst. Orat. l. VIII. c. 6.*

là come les espèces aux genres : mais toutes ces discussions sont assez inutiles dans la pratique , et il ne faut point s'amuser à des recherches qui souvent n'ont aucun objet certain.

Toutes les fois qu'il y a de la différence dans le rapport naturel qui donne lieu à la signification empruntée , on peut dire que l'expression qui est fondée sur ce rapport appartient à un trope particulier.

C'est le rapport de ressemblance qui est le fondement de la catachrèse et de la métaphore ; on dit au propre *une feuille d'arbre* , et par catachrèse *une feuille de papier* , parce qu'une feuille de papier est à-peu-près aussi mince qu'une feuille d'arbre. La catachrèse est la première espèce de métaphore. On a recours à la catachrèse par nécessité , quand on ne trouve point de mot propre pour exprimer ce qu'on veut dire. Les autres espèces de métaphores se font par d'autres mouvemens de l'imagination qui ont toujours la ressemblance pour fondement.

L'ironie au contraire est fondée sur

un rapport d'opposition, de contrariété, de différence, et, pour ainsi dire, sur le contraste qu'il y a, ou que nous imaginons entre un objet et un autre; Satyre 1x. c'est ainsi que Boileau a dit, *Quinault est un Virgile.*

La métonymie et la synecdoque, aussi-bien que les figures qui ne sont que des espèces de l'une ou de l'autre, sont fondées sur quelque autre sorte de rapport qui n'est ni un rapport de ressemblance, ni un rapport du contraire. Tel est, par exemple, le rapport de la cause à l'effet; ainsi dans la métonymie et dans la synecdoque les objets ne sont considérés ni come semblables, ni come contraires, on les regarde seulement come ayant entr'eux quelque relation, quelque liaison, quelque sorte d'union: mais il y a cette différence, que, dans la métonymie, l'union n'empêche pas qu'une chose ne subsiste indépendamment d'une autre; au lieu que, dans la synecdoque, les objets dont l'un est dit pour l'autre, ont une liaison plus dépendante, come nous l'avons déjà remarqué, l'un est compris sous

le nom de l'autre, ils forment un ensemble, un tout; par exemple, quand je dis de quelqu'un, qu'il *a lu Cicéron, Horace, Virgile*, au lieu de dire; *les ouvrages de Cicéron, &c.* je prends la cause pour l'effet, c'est le rapport qu'il y a entre un auteur et son livre, qui est le fondement de cette façon de parler, voilà une relation, mais le livre subsiste sans son auteur, et ne forme pas un tout avec lui; au lieu que, lorsque je dis *cent voiles* pour *cent vaisseaux*, je prends la partie pour le tout, les voiles sont nécessaires à un vaisseau: il en est de même quand je dis qu'on *a payé tant par tête*, la tête est une partie essentielle à l'homme. Enfin dans la synecdoque il y a plus d'union et de dépendance entre les objets dont le nom de l'un se met pour le nom de l'autre, qu'il n'y en a dans la métonymie.

L'allusion se sert de toutes les sortes de relations, peu lui importe que les termes conviennent ou ne conviennent pas entre eux, pourvu que par la liaison qu'il y a entre les idées accessoires, ils réveillent celle qu'on

a eu dessein de réveiller. Les circonstances qui accompagnent le sens littéral des mots dont on se sert dans l'allusion, nous font conoître que ce sens littéral n'est pas celui qu'on a eu dessein d'exciter dans notre esprit, et nous dévoilent facilement le sens figuré qu'on a voulu nous faire entendre.

L'euphémisme est une espèce d'allusion, avec cette différence qu'on cherche à éviter les mots qui pouroient exciter quelque idée triste, dure, ou contraire à la bienséance.

Enfin chaque espèce de trope a son caractère propre qui le distingue d'un autre, come il a été facile de le remarquer par les observations qui ont été faites sur chaque trope en particulier. Les personnes qui trouveront ces observations ou trop abstraites, ou peu utiles dans la pratique, pourront se contenter de bien sentir par les exemples la différence qu'il y a d'un trope à un autre. Les exemples les mèneront insensiblement aux observations.

XXII.

- I. *Des Tropes dont on n'a point parlé.*
I I. *Variété dans la dénomination des Tropes.*

I. COMME les figures ne sont que des manières de parler qui ont un caractère particulier auquel on a donné un nom ; que d'ailleurs chaque sorte de figure peut être variée en plusieurs manières différentes , il est évident que si l'on vient à observer chacune de ces manières , et à leur doner des noms particuliers , on en fera autant de figures. De-là les noms de *mimésis* , *apóphasis* , *catáphasis* , *asteismus* , *mycterismus* , *charientismus* , *diasyrmus* , *sarcasmus* , et autres pareils qu'on ne trouve guère que dans les ouvrages de ceux qui les ont imaginés.

Les expressions figurées qui ont donné lieu à ces sortes de noms , peuvent aisément être réduites sous

quelqu'une des classes de tropes dont j'ai déjà parlé. Le *sarcasme*, par exemple, n'est autre chose qu'une ironie faite avec aigreur et avec emportement. * On trouve l'infini partout : mais quand une fois on est parvenu au point de division où ce qu'on divise n'est plus palpable, c'est perdre son tems et sa peine que de s'amuser à diviser.

II. Les auteurs donnent quelquefois des noms différens à la même espèce d'expression figurée, je veux dire, que l'un apèle *hypallage*, ce qu'un autre nome *métonymie* : les noms de ces sortes de figures étant arbitraires, et quelques-uns ayant beaucoup de rapport à d'autres, selon leur étymologie, il n'est pas étonnant qu'on les ait souvent confondus. Aristote donne le nom de métaphore à la plupart des tropes qui ont aujourd'hui des noms particuliers. *Aristoteles ista*

Cic. Orat.
n. 94. *aliter*
XXVII.

* Est autem sarcasmus hostilis irrisio. . . . cum quis morsis labris subsannat alium. . . . irrisioque fiat diductis labris, ostensaque dentium carne. *Vossius*, Inst. Orat. l. iv. c. 13. De Sarcasmo.

omnia translationes vocat. Cicéron remarque aussi que les Rhéteurs nomment *hypallage* la même figure que les Grammairiens apellent *métonymie*.

* Aujourd'hui que ces dénominations sont plus déterminées, on doit se conformer sur ce point à l'usage ordinaire des Grammairiens et des Rhéteurs. Un de nos Poètes a dit :

Leurs cris remplissent l'air de leurs tendres
souhaits.

Selon la construction ordinaire, on diroit plutôt que ce sont les souhaits qui font pousser des cris qui retentissent dans les airs. L'auteur du Dictionnaire Néologique donne à cette expression le nom de *métathèse* : les façons de parler semblables qu'on trouve dans les anciens, sont apellées des hypallages : le mot de *métathèse* n'est guère d'usage que lorsqu'il s'agit d'une transposition des lettres. **

* Hanc, hypállagen Rhéttores quia quasi summutántur verba pro verbis; metonymiam Grammatici vocant, quod nómina transferántur. *Cicero*, Orátor. n. 93. *áliter* XXII.

** *Μετάρθεσις*, mutatio, seu transpositio, ut

M. Gibert nous fournit encore un bel exemple de cette variété dans les dénominations des figures, il apèle *métaphore* * ce que Quinti-

Evandre pro Evander; Tymbre pro Tymber, Isidor. liv. 1. c. 34.

Metáthésis (apud Rhétores), est figura quæ mittit ánimos júdicium in res præteritas aut futuras, hoc modo : *Revocáte mentes ad spectáculum expugnátæ miseræ civitátis*, &c. in futurum autem est anticipatio eórum quæ dictúrus est adversárius. *Idem. l. 2. c. 21.*

* M. Gibert a suivi en ce point la division d'Aristote, il ne s'est écarté de ce Philosophe que dans les exemples. Voici les paroles d'Aristote dans sa Poétique, c. XXI. et selon M. Dacier, c. XXII. Je me servirai de la traduction de M. Dacier.

« La Métaphore, dit Aristote, est un trans-
 » port d'un nom qu'on tire de sa signification
 » ordinaire. Il y a quatre sortes de métapho-
 » res : celle du genre à l'espèce, celle de l'es-
 » pèce au genre, celle de l'espèce à l'espèce,
 » et celle qui est fondée sur l'analogie. J'apèle
 » métaphore du genre à l'espèce, come ce
 » vers d'Homère : *mon vaisseau s'est arrêté*
 » *loin de la ville dans le port.* Car le mot *s'a-*
 » *rêter* est un terme générique, et il l'a apli-
 » qué à l'espèce pour dire *être dans le port.* »

Voici la remarque que M. Dacier fait ensuite sur ces paroles d'Aristote : « Quelques
 » anciens, dit-il, ont condâné Aristote de ce

lien * et les autres noment *antonomase*. « Il y a , dit M. Gibert , » quatre espèces de métaphores ; la » première emprunte le nom du genre » pour le donner à l'espèce , come » quand on dit l'*Orateur* pour *Cicéron* , ou le *Philosophe* pour *Aristote*. » Ce sont-là cependant les exemples ordinaires que les Rhéteurs donnent de l'antonomase : mais , après tout , le nom ne fait rien à la chose ; le principal est de remarquer que l'ex-

Rhetor.
p. 555.

» qu'il a mis sous le nom de *métaphore* les » deux premières qui ne sont proprement » que des *synecdoques* ; mais Aristote parle » en général , et il écrivoit dans un tems » où l'on n'avoit pas encore raffiné sur les » figures pour les distinguer , et pour leur » donner à chacune le nom qui en auroit » mieux expliqué la nature. » *Dacier*, Poétique d'Aristote , page 345.

* *Ἀντωνομασία*, quæ aliquid pro nomine ponit , poetis frequentissima. . . . Oratoribus etiam si rarus ejus rei , non nullus tamen usus est : nam ut Tydiden et Peliden non dixerint , ita dixerunt eversorem Carthaginis et Numantiae pro Scipione : et romanae eloquentiae principem pro Cicerone posuisse non dubitant. *Quintil.* Inst. Orat. l. VIII. c. 6.

pression est figurée , et en quoi elle est figurée.

X X I I I.

Que l'usage et l'abus des Tropes sont de tous les tems et de toutes les langues.

U N E même cause dans les mêmes circonstances produit des effets semblables. Dans tous les tems et dans tous les lieux où il y a eu des hommes , il y a eu de l'imagination , des passions , des idées accessoires , et par conséquent des tropes.

Il y a eu des tropes dans la langue des Chaldéens , dans celle des Egyptiens , dans celle des Grecs et dans celle des Latins : on en fait usage aujourd'hui parmi les peuples même les plus barbares , parce qu'en un mot ces peuples sont des hommes , ils ont de l'imagination et des idées accessoires.

Il est vrai que telle expression figurée en particulier n'a pas été en

usage par-tout ; mais par-tout il y a eu des expressions figurées. Quoique la nature soit uniforme dans le fonds des choses , il y a une variété infinie dans l'exécution , dans l'application , dans les circonstances , dans les manières.

Ainsi nous nous servons de tropes , non parce que les anciens s'en sont servis ; mais parce que nous sommes homes come eux.

Il est difficile en parlant et en écrivant , d'aporter toujours l'attention et le discernement nécessaires pour rejeter les idées accessoires qui ne conviennent point au sujet , aux circonstances , et aux idées principales que l'on met en œuvre : de là il est arrivé dans tous les tems , que les écrivains se sont quelquefois servis d'expressions figurées qui ne doivent pas être prises pour modèles.

Les règles ne doivent point être faites sur l'ouvrage d'aucun particulier , elles doivent être prises dans le bon sens et dans la nature : et alors quiconque s'en éloigne ne doit point être imité en ce point. Si l'on veut

*fabriquer
into piece
employ*

*Just
observat*

former le goût des jeunes gens, on doit leur faire remarquer les défauts, aussi bien que les beautés des auteurs qu'on leur fait lire. Il est plus facile d'admirer, j'en conviens; mais une critique sage, éclairée, exemte de passion et de fanatisme, est bien plus utile.

Diction.
Néologique.

Ainsi l'on peut dire que chaque siècle a pu avoir ses critiques et son *Dictionnaire Néologique*. Si quelques personnes disent aujourd'hui avec raison ou sans fondement, qu'il règne dans le langage une affectation puérile: que le style frivole et recherché passe jusqu'aux tribunaux les plus graves; Cicéron a fait la même plainte de son tems: *Est enim quoddam etiam insigne et florens orationis, pictum, et expoliturum genus, in quo omnes verborum, omnes sententiarum illigantur lepores. Hoc totum è sophistarum fontibus defluxit in forum, &c.*

Orat. n. 96.
aliter XXVII.

Le P. Sana-
don, Poës.
d'Hor. T. II.
p. 254.

« Au plus beau siècle de Rome,
» c'est-à-dire, au siècle de Jules Cé-
» sar et d'Auguste, un auteur a dit
» *infantes stätuas*, pour dire des sta-
» tues nouvellement faites: un autre

» que Jupiter *crachoit* la neige sur les
» Alpes. »

spittung

Jupiter hibernas canâ nive cónspuit Alpes. L. 2. Sat. 5.

v. 40.

Horace se moque de l'un et de l'autre de ces auteurs ; mais il n'a pas été exempt lui-même des fautes qu'il a reprochées à ses contemporains. *Il ne*

reste à la plûpart des Comentateurs d'autre liberté que pour louer, pour admirer, pour adorer ; mais ceux qui font usage de leurs lumières, et qui

Le P. Sanadon, préf. P. xix.

ne se conduisent point par *une pré-*

Id. pag. xx.

vention aveugle, désapprouvent certains vers lyriques dont la cadence n'est point assez châtiée. Ce sont les termes du

P. Sanadon : *J'ai relevé en plusieurs endroits, poursuit-il, des pensées,*

Ibid.

des sentimens ; des tours et des expressions, qui m'ont paru répréhensibles.

notices

Quintilien, après avoir repris dans les anciens quelques métaphores dé-

Inst. Or. l. VIII. c. 6. Comparatio.

fectueuses, dit que ceux qui sont instruits du bon et du mauvais usage des

figures, ne trouveront que trop d'exemples à reprendre ; *Quorum exem-*

pla nimium frequenter reprehendet, qui sciverit hæc vitia esse.

//

Au reste, les fautes qui regardent les mots ne sont pas celles que l'on doit remarquer avec le plus de soin : il est bien plus utile d'observer celles qui pèchent contre la conduite, contre la justesse du raisonnement, contre la probité, la droiture et les bones mœurs. Il seroit à souhaiter que les exemples de ces dernières sortes de fautes fussent moins rares, ou plutôt qu'ils fussent inconnus.



DES TROPES.

TROISIÈME PARTIE.

Des autres sens dans lesquels un même mot peut être employé dans le discours.

OUTRE les Tropes dont nous venons de parler , et dont les Grammairiens et les Rhéteurs traitent ordinairement , il y a encore d'autres sens dans lesquels les mots peuvent être employés , et ces sens sont la plupart autant d'autres différentes sortes de tropes : il me paroît qu'il est très-utile de les conoître pour mettre de l'ordre dans les pensées , pour rendre raison du discours , et pour bien entendre les auteurs. C'est ce qui va faire la matière de cette troisième partie.



I.

Substantifs pris adjectivement , Adjectifs pris substantivement , Substantifs et Adjectifs pris adverbialement.

UN nom substantif se prend quelquefois adjectivement , c'est-à dire , dans le sens d'un attribut ; par exemple : *Un père est toujours père* , cela veut dire qu'un père est toujours tendre pour ses enfans , et que , malgré les mauvais procédés , il a toujours des sentimens de père à leur égard ; alors ces substantifs se construisent come de véritables adjectifs. « Dieu » est notre ressource , notre lumière , notre vie , notre soutien , notre tout. L'homme n'est qu'un néant. Etes - vous Prince ? Etes - vous Roi ? Etes - vous Avocat ? » Alors *Prince* , *Roi* , *Avocat* , sont adjectifs.

Cette remarque sert à décider la question que font les Grammairiens ,
savoir

savoir si ces mots *Roi*, *Reine*, *Père*, *Mère*, &c. sont substantifs ou adjectifs, ils sont l'un et l'autre, suivant l'usage qu'on en fait. Quand ils sont le sujet de la proposition, ils sont pris substantivement; quand ils sont l'attribut de la proposition, ils sont pris adjectivement. Quand je dis *le Roi aime le peuple*, *la Reine a de la piété*: *Roi*, *Reine*, sont des substantifs qui marquent un tel Roi et une telle Reine en particulier; ou come parlent les Philosophes, ces mots marquent alors un individu qui est le Roi: mais quand je dis que *Louis quinze est Roi*, *Roi* est pris alors adjectivement; je dis de Louis qu'il est revêtu de la puissance royale.

Il y a quelques noms substantifs latins qui sont quelquefois pris adjectivement, par métonymie, par synecdoque ou par antonomase. *Scelus*, crime, se dit d'un scélérat, d'un home qui est, pour ainsi dire, le crime même: *Scelus quemnam hic laudat?* * Le scélérat de qui parle-t-il? *Ubi illic est scelus qui me perdidit?* ** Où est ce scélérat qui m'a perdu, où

* Ter. And.
act. 5. sc. 2.
v. 3.
** Ib. act.
3. sc. 5. v. 1.

vous voyez que *scelus* se construit avec *illic* qui est un masculin ; car selon les anciens Grammairiens, on disoit autrefois *illic*, *illæc*, *illuc*, au lieu de *ille*, *illa*, *illud* : la construction se fait alors selon le sens, c'est-à-dire, par rapport à la personne dont on parle, et non selon le mot qui est neutre.

Carcer, prison, se dit aussi par métonymie, de celui qui mérite la prison. *Ain tandem carcer?* Que dis-tu, malheureux ? C'est peut-être dans le même sens qu'Enée, dans Virgile ; parlant des Grecs à l'ocasion de la fourberie de Sinon, dit, *et crimine ab uno disce omnes*. Ce que nous ne saurions rendre en françois en conservant le même tour, *un seul fourbe, une seule de leurs fourberies, vous fera conoître le caractère de tous les Grecs*.

Térence a dit *unum cognôris, omnes nôris*.

Noxa, æ, est un substantif, qui dans le sens propre signifie faute, peine, dommage, de *nocere*. Il est dit dans les Instituts de Justinien, que ce mot se prend aussi pour l'esclave même qui a fait le dommage. *Noxa autem est*

Ter. Phorm.
act. 2. sc. 3.
v. 26.

Æn. 2. v. 65.

Quarior
tricks

Phorm. act.
2. sc. 1. v. 35.

Instit. l. 2.
Tit. 8. §. 1.

ipsum corpus quod nocuit, id est, servus (noxius.) Ce mot n'est pourtant pas d'un usage ordinaire en ce sens dans la langue latine.

Un adjectif se prend aussi quelquefois substantivement ; c'est-à-dire , qu'un mot qui est ordinairement attribut , est quelquefois sujet dans une proposition ; ce qui ne peut arriver que parce qu'il y a alors quelqu'autre nom sous-entendu qui est dans l'esprit ; par exemple : *le vrai persuade*, c'est-à-dire ⁹ ce qui est vrai , l'être vrai , ou la vérité. *Le tout-puissant vengera les foibles qu'on opprime*, c'est-à-dire , Dieu , qui est tout-puissant , vengera les homes foibles.

○ Nous avons vu dans les préliminaires de la syntaxe , que l'adverbe est un mot qui renferme la préposition et le nom qui la détermine. La préposition marque une circonstance générale , qui est ensuite déterminée par le nom qui suit la préposition selon l'ordre des idées : or l'adverbe renfermant la préposition et le nom , il marque une circonstance particulière du sujet , ou de l'attribut de la proposi-

tion : *sapienter* , avec sagesse , avec jugement ; *sæpè* , souvent , en plusieurs occasions ; *ubi* , où , en quel lieu , en quel endroit ; *ibi* , là , en cet endroit là.

Il y a quelques noms substantifs qui sont pris adverbialement , c'est-à-dire , qu'ils n'entrent dans une proposition que pour marquer une circonstance du sujet ou de l'attribut , en vertu de quelque préposition sous-entendue ; par exemple : *domi* , à la maison , au lieu de la demeure. *Videt. nuptias domi apparari* , elle voit qu'on se prépare chez nous à la nôce ; *domi* marque la circonstance du lieu où l'on se préparoit à la nôce ; on sous-entend , *in ædibus domi* , dans les appartemens de la maison , de la demeure ; ou bien *in aliquo loco domi*. Plaute a exprimé *ædes* ; *omnes domi per ædes* , de chambre en chambre , d'appartement en appartement.

Quand *domi* est opposé à *belli* ou *militiæ* , on sous-entend *in rebus* ; Cicéron l'a exprimé , *quibuscumque rebus vel belli , vel domi* ; alors *domi* se prend pour *la patrie , la ville* , et selon

Ter. And.
act. 3. sc. 2.
v. 34.

Plaute, Ca-
sina, act. 5.
sc. 5. v. 31.

Cic. de Offic.
l. 2. n. 85.
áliter XXIV.

notre manière de parler, pour *la paix*, *le temps de la paix*. Nous avons parlé ailleurs de ces sortes d'ellipses.

Oppidò se prend aussi adverbialement, come nous l'avons remarqué plus haut. Quand on sait une fois la raison des terminaisons de ces mots, on peut se contenter de dire que ce sont des substantifs pris adverbialement.

pag. 49.

Les adjectifs se prennent aussi fort souvent adverbialement, come je l'ai remarqué en parlant des adverbes ; par exemple : *parler haut*, *parler bas*, *parler grec et latin*, *græcè et latinè loqui* : *penser juste*, *sentir bon*, *sentir mauvais*, *marcher vite*, *voir clair*, *fraper fort*, &c.

Ces adjectifs sont alors au neutre ; et c'est une imitation des Latins :

Transversa tuéntibus hircis ; hircis tuéntibus ad négótia transvérsa. Recens est Virg. Ec. 3. v. 8.

très-usité dans les bons auteurs, au lieu de *recépter*, qui ne se trouve que dans les auteurs de la moyène latinité :

Sole recens orto : Púerum recens natum reperire. Virg. Geor. 3. v. 156.

* Dans des ocasions il faut sous-entendre la préposition *ad*, ou *juxta*, ou *in* ; *juxta recens négó-* *Plaut. Cistel. 1. 2. 16.

tium, ou *tempus*, come nous disons ,
à la françoise , à la mode , à la ren-
verse , à l'improviste , à la traverse , &c.

Horace a dit *ad plenum* pour *plene* ,
pleinement , abondamment , à plein :

manabit ad plenum. On trouve aussi
in pour *ad* ; *lætus in præsens animis* :

* Hor. l. 3. *Jactis in altum mōlibus*. *

Exit in immensum fœcūda licentia va-
tum. **

Ainsi quand Saluste a dit , *mons
immensum editus* , § il faut sous-en-
tendre *in* ; et avec ces adjectifs on
sous-entend un mot générique , *negō-
tium* , *spātium* , *tempus* , *ævum* , &c.

II.

SENS DÉTERMINÉ, SENS INDÉTERMINÉ.

CHACQUE mot a une certaine si-
gnification dans le discours ; autre-
ment il ne signifieroit rien : mais ce
sens , quoique déterminé , ne marque
pas toujours précisément un tel indi-

vidu, un tel particulier : ainsi on apèle *sens indéterminé*, ou *indéfini*, celui qui marque une idée vague, une pensée générale, qu'on ne fait point tomber sur un objet particulier; par exemple : *on croit*, *on dit*; ces termes ne désignent personne en particulier qui croie ou qui dise; c'est le sens indéterminé, c'est-à-dire, que ces mots ne marquent point un tel particulier de qui l'on dise qu'*il croit*, ou qu'*il dit*.

Au contraire, le sens déterminé tombe sur un objet particulier; il désigne une ou plusieurs personnes, une ou plusieurs choses, come *les Cartésiens croient que les animaux sont des machines* : *Cicéron dit dans ses Offices, que la bone foi est le lien de la société*.

L. 2. n. 24.
à l'iter xxiv.

On peut raporter ici le *sens étendu* et le *sens étroit*. Il y a bien des propositions qui sont vraies dans un sens étendu, *latè*, et fausses lorsque les mots en sont pris à la rigueur, *strictè* : nous en donnerons des exemples en parlant du sens littéral.

III.

SENS ACTIF, SENS PASSIF,
SENS NEUTRE.

ACTIF vient de *égere*, pousser, agir, faire. Un mot est pris dans un sens actif, quand il marque que l'objet qu'il exprime, ou dont il est dit, fait une action, ou qu'il a un sentiment, une sensation.

Il faut remarquer qu'il y a des actions et des sentimens qui passent sur un objet qui en est le terme. Les Philosophes apèlent *patient*, ce qui reçoit l'action d'un autre : ce qui est le terme ou l'objet du sentiment d'un autre. Ainsi *patient* ne veut pas dire ici celui qui ressent de la douleur ; mais ce qui est le terme d'une action ou d'un sentiment. *Pierre bat Paul* ; *bat* est pris dans un sens actif, puisqu'il marque une action que je dis que Pierre fait, et cette action a Paul pour objet ou pour patient. *Le Roi aime le peuple* ; *aime* est aussi dans un

sens actif, et *le peuple* est le terme ou l'objet de ce sentiment.

Un mot est pris dans un sens passif, quand il marque que le sujet de la proposition, ou ce dont on parle, est le terme ou le patient de l'action d'un autre. *Paul est batu par Pierre*; *batu* est un terme passif : je juge de Paul qu'il est le terme de l'action de battre.

Je ne suis point batant, de peur d'être batu.

Molière,
Cocu imag.
sc. xvii.

Batant est actif, et *batu* est passif.

Il y a des mots qui marquent de simples propriétés ou manières d'être, de simples situations, et même des actions, mais qui n'ont point de patient ou d'objet qui en sont le terme; c'est ce qu'on apèle le *sens neutre*. *Neutre* veut dire *ni l'un ni l'autre*; c'est-à-dire, ni actif ni passif. Un verbe qui ne marque ni action qui ait un patient, ni une passion, c'est-à-dire, qui ne marque pas que l'objet dont on parle soit le terme d'une action, ce verbe, dis-je, n'est ni actif, ni passif; et par conséquent il est apelé *neutre*.

Amāre, aimer, chérir; *diligere*, avoir de l'amitié, de l'affection, sont des verbes actifs, *Amāri*, être aimé, être chéri; *diligi*, être celui pour qui l'on a de l'amitié, sont des verbes passifs : mais *sedere*, être assis, est un verbe neutre; *ardere*, être allumé, être ardent, est aussi un verbe neutre.

Souvent les verbes actifs se prennent dans un sens neutre, et quelquefois les verbes neutres se prennent dans un sens actif; *écrire une lettre*, est un sens actif; mais quand on demande, *Que fait Monsieur?* et qu'on répond, *il écrit, il dort, il chante, il danse*; tous ces verbes-là sont pris alors dans un sens neutre. Quand Virgile dit que Turnus entra dans un emportement que rien ne put apaiser, *implacabilis ardet* : *ardet* est alors un verbe neutre : mais quand le même Poëte, pour dire que Coridon aimoit Alexis éperdument, se sert de cette expression, *Ec. 2. v. 1. Coridon ardēbat Alēxin*, alors *ardēbat* est pris dans un sens actif, quoiqu'on puisse dire aussi *ardēbat κατὰ Alēxin*, brûloit pour Alexis.

Requiescere, se reposer, être oisif,

Virg. Æn.
12. v. 3.

Ec. 2. v. 1.

être en repos, est un verbe neutre. Virgile l'a pris dans un sens actif; lorsqu'il a dit :

Et mutata suos requierunt flumina cursus. Ec. 2. v.

Les fleuves changés, c'est-à-dire, contre leur usage, contre leur nature, arrêterent le cours de leurs eaux, *retinuerunt suos cursus.*

Simon, dans l'Andriène, rapèle à Sosie les bienfaits dont il l'a comblé : « Me remettre ainsi vos bienfaits devant les yeux, lui dit Sosie, c'est me reprocher que je les ai oubliés. »

Istæc commemoratio, quasi exprobratio est immemoris beneficii. Les Interprètes d'accord entre eux pour le fonds de la pensée, ne le sont pas pour le sens d'*immemoris* : se doit-il prendre dans un sens actif, ou dans un sens passif? Madame Dacier dit que ce mot peut être expliqué des deux manières : *exprobratio mei immemoris*, et alors *immemoris* est actif; ou bien, *exprobratio beneficii immemoris*, le reproche d'un bienfait oublié; et alors *immemoris* est passif. Selon cette explication, quand *immemor* veut dire

celui qui oublie, il est pris dans un sens actif; au lieu que quand il signifie *ce qui est oublié*, il est dans un sens passif, du moins par rapport à notre manière de traduire.

Mais ne pourroit-on pas ajouter qu'en latin *immémor* veut dire souvent *qui n'est pas demeuré dans la mémoire*? Tacite a dit, *immémor beneficium*, un bienfait qui n'est pas demeuré dans la mémoire, ou selon notre manière de penser, un bienfait oublié. Horace * a dit *memor nota*, une marque qui dure long-tems, qui fait ressouvenir. ** Virgile a dit dans le même sens *memor ira*, une colère qui demeure long-tems dans le cœur, ainsi *immémoris* seroit dans un sens neutre en latin.

* Horace,
l. 1. Od. 13.

** Æn. 1.
v. 4.

Que fait monsieur? Il joue : jouer est pris alors dans un sens neutre : mais quand on dit, *il joue gros jeu*; *il joue* est pris dans un sens actif, et *gros jeu* est le régime de *il joue*.

Danser est un verbe neutre ; mais lorsqu'on dit, *danser une courante*, *danser un menuet*; *danser* est alors un verbe actif.

Les Latins ont fait le même usage de *saltâre*, qui répond à *danser*. Salluste a dit de Sempronia, qu'elle savoit mieux chanter et danser qu'une honête femme ne doit le savoir, *Psállere et saltâre elegantius, quam necesse est probæ* : (supple) *docta erat κατὰ psállere et saltâre*; *saltâre* est pris alors dans un sens neutre : mais lorsqu'Horace a dit *Saltâre Cyclopa*, danser le Cyclope; *saltâre* est pris alors dans un sens actif. « Les Grecs et les » Latins, dit Monsieur Dacier, ont » dit *danser le Cyclope, danser Glaucus, danser Ganimède, Lédâ, Europe, &c.* » c'est-à-dire, représenter en dansant les aventures du Cyclope, de Glaucus, &c.

Sallust. Catil.

Hor. l. 2.
Sat. 5. v. 63.Remarq.
ibid.

Le même poëte a dit * *Fúsius ébrius Illionam edórmít*, le comédien Fúsius, en représentant Ilione endormie, s'endort lui-même come un homme yvre qui cuve son vin. Térence a dit ** *edormiscam hoc villi*, je cuverai mon vin : et Plaute, *** *edormiscam hanc crápulam*, et dans l'Amphitruon il a dit, §. *edormiscat unum somnum*, come nous disons *dormir un some*.

* Hor. l. 2.
Sat. 3. v. 63.** Ter.
Adel. act. 5.
sc. 2. v. 11.*** Plaut.
Rud. act. 2.
sc. 7. v. 28.
§. Id. Amph.
act. 2. sc. 2.
v. 65.

Vous voyez que dans ces exemples, *edormire* et *edormiscere* se prennent dans un sens actif.

Cette remarque sert à expliquer ces façons de parler *itur*, *favétur*, &c. ces verbes neutres se prennent alors en latin dans un sens passif, et marquent que l'action qu'ils signifient est faite; *iter itur*, l'action d'aler se fait. Voyez ce que nous en avons dit dans la syntaxe : l'action que le verbe signifie, sert alors de nominatif au verbe même, selon la remarque des anciens Grammairiens *.

* Ut *cúrritur à me*, pro *curro*; vel *statur à te*, pro *stas*: *sedétur ab illo*, pro *sedet ille*: in eis potest ipsa res intèlligi voce passiva; ut *cúrritur cursus*, *bellátur bellum*. Priscianus, lib. xvii. c. de Pronóminum constructione.

Et Vossius s'exprime en ces termes, verba accusativum habent suæ originis vel cognatæ significatiónis: prióris géneris apud Térentium est *lúdere ludum*. *Eun.* act. 3. sc. 5. v. 39. Apud Marónem *fúrere furórem*. *Æn.* l. 12. v. 680. Donátus Archaísmum vocat, mallet Atticismum dixisset... quia sic locútos constat, non eos modò qui désita et obsoléta amant, sed óptimos quosque óptimi ævi scriptóres, &c. *Vossius de Constructione*, pag. 409.

I V.

SENS ABSOLU, SENS
RELATIF.

UN mot est pris dans un sens absolu, lorsqu'il exprime une chose considérée en elle-même sans aucun rapport à une autre. *Absolu* vient d'*absolutus*, qui veut dire achevé, accompli, qui ne demande rien davantage; par exemple, quand je dis que *le soleil est lumineux*, cette expression est dans un sens absolu; celui à qui je parle n'attend rien de plus, par rapport au sens de cette phrase.

Mais si je disois que *le soleil est plus grand que la terre*, alors je considérerois le soleil par rapport à la terre, ce seroit un sens relatif ou respectif. Le sens relatif ou respectif est donc lorsqu'on parle d'une chose par rapport à quelqu'autre: c'est pour cela que ce sens s'appèle aussi *respectif*, du latin *respicere*, regarder; parce que la chose dont on parle, en regarde,

pour ainsi dire , une autre ; elle en rapèle l'idée , elle y a du raport , elle s'y raporte ; de-là vient *relatif*, de *referre* rapporter. Il y a des mots relatifs , tels que *père* , *fil*s , *époux* , &c. ; nous en avons parlé ailleurs.

V.

SENS COLLECTIF, SENS
DISTRIBUTIF.

COLLECTIF vient du latin *colligere* , qui veut dire *recueillir* , *assembler*. *DISTRIBUTIF* vient de *distribuere* , qui veut dire , *distribuer* , *partager*.

La femme aime à parler : cela est vrai en parlant des femmes en général ; ainsi le mot de *femme* est pris là dans un sens collectif : mais la proposition est fausse dans le sens distributif , c'est-à-dire , que cela n'est point vrai de chaque femme en particulier.

L'home est sujet à la mort ; cela est vrai dans le sens collectif , et dans le sens distributif.

Au lieu de dire *le sens collectif et le sens distributif*, on dit aussi *le sens général et le sens particulier*.

Il y a des mots qui sont collectifs, c'est-à-dire, dont l'idée représente un tout en tant que composé de parties actuellement séparées, et qui forment autant d'unités ou d'individus particuliers : tels sont *armée, république, régiment*.

V I.

SENS EQUIVOQUE, SENS LOUCHE.

IL y a des mots et des propositions équivoques. Un mot est équivoque, lorsqu'il signifie des choses différentes : come *chœur*, assemblée de plusieurs personnes qui chantent ; *cœur*, partie intérieure des animaux : *autel*, table sur quoi l'on fait des sacrifices aux Dieux ; *hôtel*, grande maison. Ces mots sont équivoques, du moins dans la prononciation. *Lion*, nom d'un animal ; *Lion*, nom d'une constellation, d'un signe céleste ; *Lyon*, nom d'une

ville. *Coin*, sorte de fruit; *coin*, angle, endroit; *coin*, instrument avec quoi l'on marque les monnoies et les médailles; *coin*, instrument qui sert à fendre du bois: *coin*, est encore un terme de manège, &c.

De quelle langue voulez-vous vous servir avec moi? dit le docteur Pancrace, parlant à Sganarèle: *de la langue que j'ai dans ma bouche*, répond Sganarèle; où vous voyez que par *langue*, l'on entend *langage*, *idiome*; et l'autre entend, come il le dit, la *langue* que nous avons dans la bouche.

Dans la suite d'un raisonnement, on doit toujours prendre un mot dans le même sens qu'on l'a pris d'abord, autrement on ne raisoneroit pas juste; parce que ce seroit ne dire qu'une même chose de deux choses différentes: car, quoique les termes équivoques se ressemblent quant au son, ils signifient pourtant des idées différentes; ce qui est vrai de l'un n'est donc pas toujours vrai de l'autre.

Une proposition est équivoque, quand le sujet ou l'attribut présente deux sens à l'esprit; ou quand il a

*hore -
manoir*
Molière,
Mariage for-
cé, sc. 4.

quelque terme qui peut se rapporter ou à ce qui précède, ou à ce qui suit : c'est ce qu'il faut éviter avec soin, afin de s'acoutumer à des idées précises.

Il y a des mots qui ont une construction louche, c'est lorsqu'un mot paroît d'abord se rapporter à ce qui précède, et que cependant il se rapporte à ce qui suit : par exemple, dans cette chanson si connue, d'un de nos meilleurs opéras,

Tu sais charmer,
 Tu sais désarmer,
 Le Dieu de la guerre ;
 Le Dieu du tonnerre
 Se laisse enflâmer.

Le Dieu du tonnerre paroît d'abord être le terme de l'action de *charmer*, et de *désarmer*, aussi-bien que *le Dieu de la guerre* : cependant, quand on continue à lire, on voit aisément que *le Dieu du tonnerre* est le nominatif ou le sujet de *se laisse enflâmer*.

Toute construction ambiguë, qui peut signifier deux choses en même tems, ou avoir deux rapports diférens,

est apelée *équivoque*, ou *louche*. *Louche* est une sorte d'équivoque, souvent facile à démêler. *Louche* est ici un terme métaphorique : car come les personnes louches paroissent regarder d'un côté pendant qu'elles regardent d'un autre, de même dans les constructions louches, les mots semblent avoir un certain raport, pendant qu'ils en ont un autre ; mais quand on ne voit pas aisément quel raport on doit leur donner, on dit alors qu'une proposition est équivoque, plutôt que de dire simplement qu'elle est louche.

Les pronoms de la troisième personne font souvent des sens équivoques ou louches, sur-tout quand ils ne se raportent pas au sujet de la proposition. Je pourois en raporter un grand nombre d'exemples de nos meilleurs auteurs, je me contenterai de celui-ci.

Table gé-
néalogique
des Rois de
France de la
maison de
Bourbon.

« François I. érigea Vendôme en
» Duché-Pairie en faveur de Charles
» de Bourbon ; et *il* le mena avec
» lui à la conquête du duché de Mi-
» lan, où *il* se comporta vaillamment.
» Quand ce Prince eut été pris à

» Pavie , *il* ne voulut point accepter
 » la régence qu'on lui proposoit : *il* fut
 » déclaré chef du conseil , *il* continua
 » de travailler pour la liberté du Roi ;
 » et quand il fut délivré , *il* continua
 » à le bien servir » .

Il n'y a que ceux qui sont déjà au fait de l'histoire , qui puissent démêler les divers rapports de *ce Prince* , et de tous ces *il*. Je crois qu'il vaut mieux répéter le mot , que de se servir d'un pronom dont le rapport n'est aperçu que par ceux qui savent déjà ce qu'ils lisent. On évitoit facilement ces sens louches en latin , par les usages différens de *suus* , *ejus* , *hic* , *ille* , *is* , *iste*.

Quelquefois pour abréger , on se contente de faire une proposition de deux membres , dont l'un est négatif , et l'autre affirmatif , et on les joint par une conjonction : cette sorte de construction n'est pas régulière , et fait souvent des équivoques ; par exemple :

L'amour n'est qu'un plaisir, et l'honneur un
 devoir.

Prem. édit.
 du Cid. act. 3.
 sc. 6.

L'Académie * a remarqué que Cor-
 neille devoit dire :

* Sentiment
 de l'Acad. sur
 le Cid.

L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

En éfet , ces mots *n'est que*, du premier membre , marquent une négation , ainsi ils ne peuvent pas se construire encore avec *un devoir* , qui est dans un sens affirmatif au second membre ; autrement il sembleroit que Corneille , contre son intention , eût voulu mépriser également l'amour et l'honneur.

On ne sauroit apporter trop d'attention pour éviter tous ces défauts : on ne doit écrire que pour se faire entendre ; la nétéeté et la précision sont la fin et le fondement de l'art de parler et d'écrire.

V I I.

DES JEUX DE MOTS ET DE LA PARONOMASE.

IL y a deux sortes de jeux de mots.

1. Il y a des jeux de mots qui ne consistent que dans un équivoque ou dans une allusion , et j'en ai donné des

exemples. Les bons mots qui n'ont d'autre sel que celui qu'ils tirent d'un équivoque ou d'une allusion fade et puérile, ne sont pas du goût des gens sensés, parce que ces mots-là n'ont rien de vrai ni de solide.

2. Il y a des mots dont la signification est différente, et dont le son est presque le même : ce rapport qui se trouve entre le son de deux mots, fait une espèce de jeu, dont les Rhéteurs ont fait une figure qu'ils apèlent Paronomase ; par exemple, *amantes sunt amentes*, les amans sont des insensés : le jeu qui est dans le latin, ne se retrouve pas dans le françois.

Aux funérailles de Marguerite d'Autriche, qui mourut en couche, on fit une devise dont le corps étoit une aurore qui apporte le jour au monde, avec ces paroles : *Dum pário, péreo*, je péris en donant le jour.

Pour marquer l'humilité d'un homme de bien qui se cache en faisant de bones œuvres, on peint un ver à soie qui s'enferme dans sa coque ; l'ame de cette devise est un jeu de mots ; *opéritur dum operátur*. Dans

παρά, juxtà ;
ὄνομα, no-
men. Anno-
minátio, j. u
de mots.

Entretiens
d'Arist. et
d'Eug. vi.
Entr.

shell.

ces exemples et dans plusieurs autres pareils, le sens subsiste indépendamment des mots.

J'observerai à cette occasion deux autres figures qui ont du rapport à celle dont nous venons de parler : l'une s'appèle *similiter cadens* ; c'est quand les différens membres ou incises d'une période finissent par des cas ou des tems dont la terminaison est semblable : l'autre s'appèle *similiter désinens*, c'est lorsque les mots qui finissent les différens membres ou incises d'une période ont la même terminaison, mais une terminaison qui n'est point une désinence de cas, de tems, ou de personne, come quand on dit *fâcere fôrtiter et vivere tûrpiter*. Ces deux dernières figures sont proprement la même ; on en trouve un grand nombre d'exemples dans S. Augustin. On doit éviter les jeux de mots qui sont vides de sens ; mais quand le sens subsiste indépendamment du jeu de mots, ils ne perdent rien de leur mérite.



VIII.

SENS COMPOSÉ, SENS
DIVISÉ.

QUAND l'Évangile dit *les aveugles voient, les boiteux marchent*; ces termes *les aveugles, les boiteux*, se prennent en cette occasion dans le sens divisé, c'est-à-dire, que ce mot *aveugles* se dit là de ceux qui étoient aveugles, et qui ne le sont plus : ils sont divisés, pour ainsi dire, de leur aveuglement, car les aveugles en tant qu'aveugles, ce qui seroit le sens composé; ne voient pas.

L'Évangile parle d'un certain *Simon* appelé *le lépreux*, parce qu'il l'avoit été; c'est le sens divisé.

Ainsi quand S. Paul a dit que les idolâtres n'entreront pas dans le royaume des cieux, il a parlé des idolâtres dans le sens composé, c'est-à-dire, de ceux qui demeureront dans l'idolâtrie. Les idolâtres en tant qu'idolâtres n'entreront pas dans le royaume des cieux; c'est le sens composé; mais

les idolâtres qui auront quitté l'idolâtrie, et qui auront fait pénitence, entreront dans le royaume des cieux : c'est le sens divisé.

Apelle ayant exposé, selon sa coutume, un tableau à la critique du public, un cordonier censura la chaussure d'une figure de ce tableau : Apelle réforma ce que le cordonier avoit blâmé ; mais le lendemain le cordonier ayant trouvé à redire à une jambe, Apelle lui dit qu'un cordonier ne devoit juger que de la chaussure ; d'où est venu le proverbe *ne sutor ultra crepidam*, supplé, *judicet*.

La récusation qu'Apelle fit de ce cordonier, étoit plus piquante que raisonnable : un cordonier, en tant que cordonier, ne doit juger que de ce qui est de son métier ; mais, si ce cordonier a d'autres lumières, il ne doit point être récusé, par cela seul qu'il est cordonier : en tant que cordonier, ce qui est le sens composé, il juge si un soulier est bien fait et bien peint, et en tant qu'il a des connoissances supérieures à son métier, il est juge compétent sur d'autres

points ; il juge alors dans le sens divisé , par rapport à son métier de cordonier.

Ovide parlant du sacrifice d'Iphigénie , dit que *l'intérêt public triompha de la tendresse paternelle , le Roi vainquit le père.*

..... Postquam pietatem pública causa, Ovid. Mett.
Rexque patrem vicit. l. XII. v. 29

Ces dernières paroles sont dans un sens divisé. Agamemnom se regardant come Roi , étoufe les sentimens qu'il ressent come père.

Dans le sens composé , un mot conserve sa signification à tous égards , et cette signification entre dans la composition du sens de toute la phrase ; au lieu que dans le sens divisé , ce n'est qu'en un certain sens , et avec restriction , qu'un mot conserve son ancienne signification : *les aveugles voient* , c'est-à-dire , ceux qui ont été aveugles.



I X.

SENS LITÉRAL, SENS
SPIRITUEL.

LE *sens littéral* est celui que les mots excitent d'abord dans l'esprit de ceux qui entendent une langue, c'est le sens qui se présente naturellement à l'esprit. Entendre une expression littéralement, c'est la prendre au pié de la lettre. *Quæ dicta sunt secundum litteram accipere, id est, non aliter intelligere quàm littera sonat*; c'est le sens que les paroles signifient immédiatement, *is quem verba immediatè significiant.*

Le sens spirituel, est celui que le sens littéral renferme, il est enté, pour ainsi dire, sur le sens littéral; c'est celui que des choses signifiées par le sens littéral font naître dans l'esprit. Ainsi dans les paraboles, dans les fables, dans les allégories, il y a d'abord un sens littéral: on dit, par exemple, qu'un loup et un agneau

August. Gen.
ad. lit. lib. 8.
c. 2. tom. III.

vinrent boire à un même ruisseau : que le loup ayant cherché querèle à l'agneau , il le dévora. Si vous vous attachez simplement à la lettre , vous ne verrez dans ces paroles qu'une simple aventure arrivée à deux animaux ; mais cette narration a un autre objet ; on a dessein de vous faire voir que les foibles sont quelquefois opprimés par ceux qui sont plus puissans ; et voilà le sens spirituel , qui est toujours fondé sur le sens littéral.

Division du sens littéral.

Le sens littéral est donc de deux sortes :

1. Il y a un *sens littéral rigoureux* ; c'est le sens propre d'un mot , c'est la lettre prise à la rigueur , *strictè*.

2. La seconde espèce de sens littéral , c'est celui que les expressions figurées dont nous avons parlé présentent naturellement à l'esprit de ceux qui entendent bien une langue , c'est un *sens littéral figuré* ; par exemple , quand on dit d'un politique qu'il *sème à propos la division entre ses propres ennemis* ; *semer* ne se doit pas entendre à la

rigueur selon le sens propre , et de la même manière qu'on dit *semmer du blé* : mais ce mot ne laisse pas d'avoir un sens littéral , qui est un sens figuré qui se présente naturellement à l'esprit.

La lettre ne doit pas toujours être prise à la rigueur, elle tue, dit S. Paul.

On ne doit point exclure toute signification métaphorique et figurée. Il faut bien se garder, dit S. Augustin *, de prendre à la lettre une façon de parler figurée , et c'est à cela qu'il faut appliquer ce passage de S. Paul , *la lettre tue, et l'esprit donne la vie.*

Il faut s'attacher au sens que les mots excitent naturellement dans notre esprit , quand nous ne sommes point prévenus , et que nous sommes dans l'état tranquille de la raison : voilà le véritable sens littéral figuré, c'est celui-là qu'il faut donner aux loix, aux canons, aux textes des coutumes , et même à l'Écriture Sainte.

* In principio cavendum est ne figuratam locutionem ad literam accipias; et ad hoc enim pertinet quod ait Apóstolus, *littera occidit, spiritus autem vivificat.* August. de Doctr. Christ. l. 3. c. 5. t. III. Parisiis 1685.

Quand J. C. a dit que *celui qui met la main à la charue, et qui regarde derrière lui, n'est point propre pour le Royaume de Dieu*; on voit bien qu'il n'a pas voulu dire qu'un laboureur qui en travaillant tourne quelquefois la tête, n'est pas propre pour le ciel : le vrai sens que ces paroles présentent naturellement à l'esprit, c'est que ceux qui ont comencé à mener une vie chrétienne, et à être les disciples de Jésus-Christ, ne doivent pas changer de conduite, ni de doctrine, s'ils veulent être sauvés; c'est donc là un sens littéral figuré. Il en est de même de ces autres passages de l'Évangile, où J. C. dit *, de présenter la joue gauche à celui qui nous a frapés sur la droite, ** de s'arracher la main ou l'œil qui est un sujet de scandale; il faut entendre ces paroles de la même manière qu'on entend toutes les expressions métaphoriques et figurées, ce ne seroit pas leur doner leur vrai sens, que de les entendre selon le sens littéral pris à la rigueur; elles doivent être entendues selon la seconde sorte

LUC. c. 9.
v. 62.

* Matt. c.
5. v. 39.

** Ibid. v. 29.
30.

de sens littéral qui réduit toutes ces façons de parler figurées à leur juste valeur, c'est-à-dire, au sens qu'elles avoient dans l'esprit de celui qui a parlé, et qu'elles excitent dans l'esprit de ceux qui entendent la langue ou l'expression figurée et autorisée par l'usage « * . Lorsque nous donnons au » blé le nom de *Cérès*, dit Cicéron, » et au vin le nom de *Bacchus*, nous » nous servons d'une façon de parler » usitée en notre langue, et personne » n'est assez dépourvu de sens pour » prendre ces paroles à la rigueur de » la lettre. »

On se sert dans toutes les nations policées de certaines expressions ou formules de politesse, qui ne doivent point être prises dans le sens littéral étroit. *J'ai l'honneur de Je vous baise les mains : Je suis votre très-humble et très-obéissant serviteur.* Cette dernière façon de parler, dont on se sert pour finir les lettres, n'est jamais

* *Cùm fruges Cérerem, vinum Libèrum dicimus, genere nos quidem sermónis útimur usitáto : sed ecquem tam améntem esse putas qui, &c. Cic. de Nat. Deor. l. 3. n. 41. aliter XVI.*

regardée que come une formule de politesse.

On dit de certaines personnes, *c'est un fou, c'est une fole* : ces paroles ne marquent pas toujours que la personne dont on parle ait perdu l'esprit au point qu'il ne reste plus qu'à l'enfermer ; on veut dire seulement que c'est une personne qui suit ses caprices, qui ne se prête pas aux réflexions des autres, qu'elle n'est pas toujours maîtresse de son imagination, que dans le tems qu'on lui parle elle est occupée ailleurs, et qu'ainsi on ne sauroit avoir avec elle ce comerce réciproque de pensées et de sentimens, qui fait l'agrément de la conversation et le lien de la société. L'homme sage est toujours en état de tout écouter, de tout entendre, et de profiter des avis qu'on lui donne.

Dans l'ironie, les paroles ne se prennent point dans le sens littéral proprement dit ; elles se prennent selon le sens littéral figuré, c'est-à-dire, selon ce que signifient les mots accompagnés du ton de la voix et de toutes les autres circonstances.

Il y a souvent dans le langage des homes un sens littéral qui est caché, et que les circonstances des choses découvrent : ainsi il arive souvent que la même proposition a un tel sens dans la bouche ou dans les écrits d'un certain home, et qu'elle en a un autre dans les discours et dans les ouvrages d'un autre home : mais il ne faut pas légèrement doner des sens désavantageux aux paroles de ceux qui ne pensent pas en tout come nous ; il faut que ces sens cachés soient si facilement développés par les circonstances, qu'un home de bon sens qui n'est pas prévenu ne puisse pas s'y méprendre. Nos préventions nous rendent toujours injustes, et nous font souvent prêter aux autres des sentimens qu'ils détestent aussi sincèrement que nous les détestons.

Au reste, je viens d'observer que le sens littéral figuré est celui que les paroles excitent naturellement dans l'esprit de ceux qui entendent la langue où l'expression figurée est autorisée par l'usage : ainsi, pour bien entendre le véritable sens littéral d'un

*ajudicio
mistake*

auteur, il ne suffit pas d'entendre les mots particuliers dont il s'est servi, il faut encore bien entendre les façons de parler usitées dans la langue de cet auteur; sans quoi, ou l'on n'entendra point le passage, ou l'on tombera dans des contre-sens. En françois, *doner parole*, veut dire *promettre*; en latin, *verba dare*, signifie *tromper*: *Pœnas dare alicui*, ne veut pas dire doner de la peine à quelqu'un, lui faire de la peine, il veut dire au contraire *être puni par quelqu'un*, lui doner la satisfaction qu'il exige de nous, lui doner notre supplice en payement, come on paye une amende. Quand Properce dit à Cinthie, *dabis mihi, perfida, pœnas*, il ne veut pas dire *perfide, vous m'alez causer bien des tourmens*, il lui dit au contraire qu'il la fera repentir de sa perfidie.

Il n'est pas possible d'entendre le sens littéral de l'Écriture Sainte, si l'on n'a aucune connoissance des hébraïsmes et des hellénismes, c'est-à-dire, des façons de parler de la langue hébraïque et de la langue grèque.

Isr. l. 35.
v. 7.

Lorsque les interprètes traduisent à la rigueur de la lettre, ils rendent les mots et non le véritable sens : de-là vient qu'il y a, par exemple, dans les Pseaumes plusieurs versets qui ne sont pas intelligibles en latin. *Montes Dei*, ne veut pas dire des *montagnes consacrées à Dieu*, mais de *hautes montagnes*.

Iuc. c. 2.
v. 15.

Dans le Nouveau Testament même il y a plusieurs passages qui ne sauroient être entendus sans la conoissance des idiotismes, c'est-à-dire, des façons de parler des auteurs originaux. Le mot hébreu qui répond au mot latin *verbum*, se prend ordinairement en hébreu pour *chose* signifiée par la parole ; c'est le mot générique qui répond à *negotium* ou *res* des Latins. *Transecimusque Bethleem, et videmus hoc verbum quod factum est* : Passons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui y est arrivé. Ainsi lorsqu'au 3^e. verset du chapitre 8. du Deutéronome, il est dit (*Deus*) *dedit tibi cibum manna quod ignorabas tu et patres tui, ut ostenderet tibi quod non in solo pane vivat homo, sed in*

omni verbo quod egréditur de ore Dei; vous voyez que in omni verbo signifie in omni re, c'est-à-dire, de tout ce que Dieu dit, ou veut, qui serve de nourriture. C'est dans ce même sens que Jesus-Christ a cité ce passage : le démon lui proposoit de changer les pierres en pain, il n'est pas nécessaire de faire ce changement, répond Jesus-Christ, car l'homme ne vit pas seulement de pain, il se nourit encore de tout ce qui plaît à Dieu de lui donner pour nourriture, de tout ce que Dieu dit qui servira de nourriture; voilà le sens littéral; celui qu'on donne communément à ces paroles, n'est qu'un sens moral.

Matt. c. 5.
v. 4.

Division du sens spirituel.

Le sens spirituel est aussi de plusieurs sortes. 1. Le *sens moral*, 2. le *sens allégorique*, 3. le *sens anagogique*.

1. *Sens Moral.*

Le *sens moral* est une interprétation selon laquelle on tire quelque instruction pour les mœurs. On tire un sens moral des histoires, des fa-

bles, &c. Il n'y a rien de si profane dont on ne puisse tirer des moralités, ni rien de si sérieux qu'on ne puisse tourner en burlesque. Telle est la liaison que les idées ont les unes avec les autres : le moindre rapport réveille une idée de moralité dans un home dont le goût est tourné du côté de la morale ; et au contraire celui dont l'imagination aime le burlesque, trouve du burlesque par-tout.

Thomas Walleis , Jacobin Anglois , fit imprimer vers la fin du XV^e. siècle , à l'usage des prédicateurs , une explication morale des Métamorphoses d'Ovide *. Nous avons le Virgile travesti de Scaron. Ovide n'avoit point pensé à la morale que Walleis lui prête ; et Virgile n'a jamais eu les idées burlesques que Scaron a trouvées dans son Enéide. Il n'en est pas de même des fables mo-

* *Metamorphosis Ovidiana moraliter à Magistro Thoma Walleis Anglico, de professione prædicatorem sub S. Dominico, explanata. Ce livre rare fut traduit en 1484. V. le P. Echard, t. I. p. 508. et M. Maittaire, Annales Typographiques, t. I. p. 176.*

rales ; leurs auteurs mêmes nous en découvrent les moralités ; elles sont tirées du texte come une conséquence est tirée de son principe.

2. *Sens Allégorique.*

Le *sens allégorique* se tire d'un discours , qui , à le prendre dans son sens propre , signifie toute autre chose : c'est une histoire qui est l'image d'une autre histoire , ou de quelqu'autre pensée. Nous avons déjà parlé de l'allégorie.

L'esprit humain a bien de la peine à demeurer indéterminé sur les causes dont il voit , ou dont il ressent les effets : ainsi lorsqu'il ne conoît pas les causes , il en imagine , et le voilà satisfait. Les Païens imaginèrent d'abord des causes frivoles de la plupart des effets naturels : l'amour fut l'effet d'une divinité particulière : Prométhée vola le feu du ciel : Cérès inventa le blé : Bacchus le vin , &c. Les recherches exactes sont trop pénibles , et ne sont pas à la portée de tout le monde. Quoi qu'il en soit , le *vulgaire superstitieux* , dit le P. Sana-

* Poésies
d'Hor. t. I.
p. 504.

don * fut la dupe des visionnaires qui inventèrent toutes ces fables.

Dans la suite, quand les Païens commencèrent à se policer et à faire des réflexions sur ces histoires fabuleuses, il se trouva parmi eux des mystiques qui en envelopèrent les absurdités sous le voile des allégories et des sens figurés, auxquels les premiers auteurs de ces fables n'avoient jamais pensé.

Il y a des pièces allégoriques en prose et en vers : les auteurs de ces ouvrages ont prétendu qu'on leur donât un sens allégorique ; mais dans les histoires, et dans les autres ouvrages dans lesquels il ne paroît pas que l'auteur ait songé à l'allégorie, il est inutile d'y en chercher. Il faut que les histoires dont on tire ensuite des allégories, aient été composées dans la vue de l'allégorie ; autrement les explications allégoriques qu'on leur donne, ne prouvent rien, et ne sont que des applications arbitraires dont il est libre à chacun de s'amuser come il lui plaît, pourvu qu'on n'en tire pas des conséquences dangereuses.

Quelques auteurs * ont trouvé une image des révolutions arrivées à la langue latine, dans la statue ** que Nabuchodonosor vit en songe ; ils trouvent dans ce songe une allégorie de ce qui devoit arriver à la langue latine.

* Indécus
historico-
chronologi-
cus, in Fabri
Thesaur.
** Daniel 2.
v. 31.

Cette statue étoit extraordinairement grande ; la langue latine n'étoit-elle pas répandue presque par-tout ?

La tête de cette statue étoit d'or, c'est le siècle d'or de la langue latine ; c'est le tems de Térence, de César, de Cicéron, de Virgile ; en un mot, c'est le siècle d'Auguste.

La poitrine et les bras de la statue étoient d'argent, c'est le siècle d'argent de la langue latine ; c'est depuis la mort d'Auguste jusqu'à la mort de l'Empereur Trajan, c'est-à-dire, jusqu'environ cent ans après Auguste.

Le ventre et les cuisses de la statue étoient d'airain ; c'est le siècle d'airain de la langue latine, qui comprend depuis la mort de Trajan, jusqu'à la prise de Rome par les Goths, en 410.

Les jambes de la statue étoient de

Thiers

fer, et les piés partie de fer et partie de terre; c'est le siècle de fer de la langue latine, pendant lequel les différentes incursions des barbares plongèrent les homes dans une extrême ignorance; à peine la langue latine se conserva-t-elle dans le langage de l'Eglise.

Enfin une pierre abattit la statue; c'est la langue latine qui cessa d'être une langue vivante.

C'est ainsi qu'on raporte tout aux idées dont on est préoccupé.

Les sens allégoriques ont été autrefois fort à la mode, et ils le sont encore en Orient; on en trouvoit par-tout jusques dans les nombres. Métrodore de Lampsaque, au rapport de Tatien, avoit tourné Homère tout entier en allégories. On aime mieux aujourd'hui la réalité du sens littéral.

Les explications mystiques de l'Ecriture Sainte, qui ne sont point fixées par les Apôtres, ni établies clairement par la révélation, sont sujetes à des allusions qui mènent au fanatisme.

Huet, Ori-
genianor l. 2.
quæst. 15.
p. 174.

Traité du
sens littéral et
du sens mys-
tique, selon
la doctrine
des Pères. A
Paris, chez
Jacques Vin-
cent.

3. *Sens Anagogique.*

Le *sens anagogique* n'est guère en usage que lorsqu'il s'agit des différens sens de l'Écriture Sainte. Ce mot *anagogique* vient du grec ἀναγωγή, qui veut dire *élévation* : ἀνά, dans la composition des mots, signifie souvent, *au-dessus, en haut*, ἀγωγή veut dire *conduite*; de ἄγω, *je conduis* : ainsi le sens anagogique de l'Écriture Sainte est un sens mystique, qui élève l'esprit aux objets célestes et divins de la vie éternelle dont les Saints jouissent dans le ciel.

Le *sens littéral* est le fondement des autres sens de l'Écriture Sainte. Si les explications qu'on en donne ont rapport aux mœurs, c'est le sens moral.

Si les explications des passages de l'ancien Testament regardent l'Église et les mystères de notre Religion par analogie ou ressemblance, c'est le sens allégorique; ainsi le sacrifice de l'agneau pascal, le serpent d'airain élevé dans le désert, étoient autant de figures du sacrifice de la croix.

Enfin , lorsque ces explications regardent l'Eglise triomphante et la vie des bienheureux dans le ciel , c'est le sens anagogique ; c'est ainsi que le sabbat des Juifs est regardé come l'image du repos éternel des bienheureux. Ces différens sens , qui ne sont point le sens littéral , ni le sens moral , s'appellent aussi en général *sens tropologique* , c'est-à-dire , *sens figuré*. Mais come je l'ai déjà remarqué , il faut suivre dans le sens allégorique et dans le sens anagogique ce que la révélation nous en apprend , et s'appliquer sur-tout à l'intelligence du sens littéral , qui est la règle infailible de ce que nous devons croire et pratiquer pour être sauvés.

X.

DU SENS ADAPTÉ,

ou que l'on donne par allusion.

QUELQUEFOIS on se sert des paroles de l'Écriture Sainte ou de quelque auteur profane , pour en faire une

aplication particulière qui convient au sujet dont on veut parler, mais qui n'est pas le sens naturel et littéral de l'auteur dont on les emprunte, c'est ce qu'on apèle *sensus accommodati-tius*, sens adapté.

Dans les panégyriques des Saints et dans les Oraisons funèbres, le texte du discours est pris ordinairement dans le sens dont nous parlons. M. Fléchier dans son Oraison funèbre de M. de Turène, applique à son héros ce qui est dit dans l'Écriture à l'ocasion de Judas Machabée qui fut tué dans une bataille.

Le P. le Jeune de l'Oratoire, fameux missionnaire, s'apeloit Jean; il étoit devenu aveugle: il fut nommé pour prêcher le carême à Marseille aux Acoules; voici le texte de son premier sermon: *Fuit homo missus à Deo; cui nomen erat Joannes; non erat ille lux, sed ut testimónium perhiberet de lumine.* On voit qu'il fesoit allusion à son nom et à son aveuglement.

Remarques sur quelques passages adaptés à contre-sens.

Il y a quelques passages des auteurs

310 DU SENS ADAPTÉ.

profanes qui sont come passés en proverbes , et auxquels on done communément un sens détourné qui n'est pas précisément le même sens que celui qu'ils ont dans l'auteur d'où ils sont tirés ; en voici des exemples :

1. Quand on veut animer un jeune home à faire parade de ce qu'il sait , ou blâmer un savant de ce qu'il se tient dans l'obscurité , on lui dit ce vers de Perse :

Pers. Sat. I. Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat
v. 27. alter ?

Toute votre science n'est rien , si les autres ne savent pas combien vous êtes savant. La pensée de Perse est pourtant de blâmer ceux qui n'étudient que pour faire ensuite parade de ce qu'ils savent. *O tems ! ô mœurs ! s'écrie-t-il , est-ce donc pour la gloire que vous pâlissez sur les livres ! Quoi donc ! croyez-vous que la science n'est rien , à moins que les autres ne sachent que vous êtes savant ?*

Pers. Sat. I. En pallor , seniúmque : O mores ! usque
v. 27. adeóne
Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat
alter ?

Il y a une interrogation et une surprise dans le texte, et l'on cite le vers dans un sens absolu.

2. On dit d'un home qui parle avec emphase, d'un style ampoulé et recherché, que

Próicit ampúllas et sesquipedália verba :

Hor. Art
Poët. v. 97.

il jète, il fait sortir de sa bouche des paroles enflées et des mots d'un pié et demi. Cependant ce vers a un sens tout contraire dans Horace. « La tragédie, dit ce Poëte, ne s'exprime pas toujours d'un style pompeux et élevé : Télèphe et Pelée, tous deux pauvres, tous deux chassés de leurs pays, ne doivent point recourir à des termes enflés, ni se servir de grands mots : il faut qu'ils fassent parler leur douleur d'un style simple et naturel, s'ils veulent nous toucher, et que nous nous intéressions à leur mauvaise fortune ; » ainsi *próicit*, dans Horace, veut dire il rejète.

Et trágicus plerúmque dolet sermóne pedés-
tri.

Télephus et Pelcus, cùm pauper et exul
utérque,

Hor. Art
Poët. v. 95.

Projicit ampullas et sesquipedalia verba,
Si curat cor spectantis tetigisse querelâ.

M. Boileau nous donne le même précepte ;

Art Poët. Que devant Troie en flame, Hécube désolée
chant. 3. Ne viène pas pousser une plainte ampou-
lée.

Cette remarque, qui se trouve dans la plupart des Commentateurs d'Horace, ne devoit point échaper aux auteurs des Dictionnaires sur le mot *projicere*.

3. Souvent pour excuser les fautes d'un habile homme, on cite ce mot d'Horace ;

Hor. Art Quandóque bonus dormítat Homérus.
Poët. v. 359.

Come si Horace avoit voulu dire que le bon Homère s'endort quelquefois. Mais *quandóque* est là pour *quandocunque*, toutes les fois que ; et *bonus* est pris en bonne part. « Je suis fâché, » dit Horace, toutes les fois que je » m'aperçois qu'Homère, cet excellent » Poète, s'endort, se néglige, ne se » soutient pas ».

Indígnor

Indignor quandòque bonus dormitat Homé-
rus.

M. Danet s'est trompé dans l'explication qu'il donne de ce passage dans son Dictionnaire latin-françois sur ce mot *quandòque*.

4. Enfin pour s'excuser quand on est tombé dans quelque faute, on cite ce vers de Térence :

Homo sum, humani nihil à me aliénium Heaut. act. v.
sc. 1. v. 25.
puto,

comme si Térence avoit voulu dire, *je suis home, je ne suis point exempt des foiblesses de l'humanité*, ce n'est pas là le sens de Térence. Chrémès touché de l'affliction où il voit Ménédème son voisin, vient lui demander quelle peut être la cause de son chagrin et des peines qu'il se donne : Ménédème lui dit brusquement, qu'il faut qu'il ait bien du loisir pour venir se mêler des affaires d'autrui. « Je suis home, » répond tranquillement Chrémès; rien » de tout ce qui regarde les autres » homes n'est étranger pour moi, je » m'intéresse à tout ce qui regarde » mon prochain ».

« On doit s'étonner, dit Madame
 » Dacier, que ce vers ait été si mal
 » entendu, après ce que Cicéron en
 » a dit dans le premier livre des Of-
 » ces ».

1. Off. n. 29.
 aliter IX.

Voici les paroles de Cicéron : *Est enim difficilis cura rerum alienarum, quanquam Terentiánus ille Chremes húmáni nihil á se alienum putat.* J'ajouterai un passage de Sénèque, qui est un commentaire encore plus clair de ces paroles de Térence. Sénèque, ce Philosophe païen, explique dans une de ses lettres, comment les homes doivent honorer la majesté des Dieux : il dit que *ce n'est qu'en croyant en eux, en pratiquant de bones œuvres, et en tâchant de les imiter dans leurs perfections, qu'on peut leur rendre un culte agréable* ; il parle ensuite de ce que les homes se doivent les uns aux autres. « Nous devons tous nous regarder, » dit-il, come étant les membres d'un » grand corps ; la nature nous a tous » tirés de la même source, et par là » nous a tous fait parens les uns des » autres ; c'est elle qui a établi l'équité » et la justice. Selon l'institution de

» la nature , on est plus à plaindre
 » quand on nuit aux autres , que
 » quand on en reçoit du dommage. La
 » nature nous a donné des mains pour
 » nous aider les uns les autres ; ainsi
 » ayons toujours dans la bouche et
 » dans le cœur ce vers de Tércence ,
 » *Je suis home , rien de tout ce qui*
 » *regarde les homes n'est étranger pour*
 » *moi* * ».

* Quómodo sint Dii coléndi solet præcipi.... Deum colit qui novit.... Primus est Deórum cultus, Deos crédere, deinde réddere illis majestátem suam, réddere bonitátem sine quâ nulla majéstas est : vis Deos propitiáre, bonus esto. Satis illos coluit quisquis imitátus est. Ecce áltera quæstio, quómodo homínibus sit utendum.... possum brévitè hanc fórmulam humáni officii tradere.... membra sumus corporis magni, natúra nos cognátos édedit cum ex iisdem et in idem * gigneret. Hæc nobis amórem indidit mútuum et sociábiles fecit ; illa æquum justúmque compósuit : ex illius constitutione misérius est nocére quam lædi ; et illius império parátæ sunt ad juvandum manus. Iste versus et in pectore et in ore sit, *homo sum , humáni nihil à me aliénium puto.* Habeámus in commúne, quod nati sumus. *Senec. Ep. xcvi. * officia.*

Il est vrai en général que les citations et les applications doivent être justes autant qu'il est possible ; puisqu'autrement elles ne prouvent rien, et ne servent qu'à montrer une fausse érudition : mais il y auroit bien du rigorisme à condâner tout sens adapté.

Il y a bien de la différence entre rapporter un passage come une autorité qui prouve , ou simplement come des paroles conues , auxquelles on done un sens nouveau qui convient au sujet dont on veut parler : dans le premier cas , il faut conserver le sens de l'auteur ; mais dans le second cas , les passages , auxquels on done un sens différent de celui qu'ils ont dans leur auteur , sont regardés come autant de parodies , et come une sorte de jeu dont il est souvent permis de faire usage.



SUITE DU SENS ADAPTÉ.

De la Parodie et des Centons.

LA parodie est aussi une sorte de sens adapté. Ce mot est grec, car les Grecs ont fait des parodies. Athénée, 14 et 15.

Parodie * signifie à la lettre un chant composé à l'imitation d'un autre, et par extension on donne le nom de parodie à un ouvrage en vers, dans lequel on détourne, dans un sens railleur, des vers qu'un autre a faits dans une vue différente. On a la liberté d'ajouter ou de retrancher ce qui est nécessaire au dessein qu'on

* Παρωδία, canticum. R. παρά, juxta, et ᾠδή, cantus, carmen. Canticum vel carmen ad alterius similitudinem compósitum, cum alterius poetæ versus jocósè in aliud argumentum transferuntur.

Est etiam paródia, Hermógeni, cum quis, ubi partem aliquam versus protulit, reliquum, à se, id est, de suo, oratione solutâ elóquitur. Robertson. Th. ling. græc. v. παρωδείω.

se propose ; mais on doit conserver autant de mots qu'il est nécessaire pour rapeler le souvenir de l'original dont on emprunte les paroles. L'idée de cet original et l'application qu'on en fait à un sujet d'un ordre moins sérieux , forment dans l'imagination un contraste qui la surprend , et c'est en cela que consiste la plaisanterie de la parodie. Corneille a dit dans le style grave, parlant du père de Chimène :

I e Cid. act.
1. sc. 1. Ses rides sur son front ont gravé ses exploits.

wrinkles
appelées
Racine a parodié ce vers dans les Plaideurs : l'Intimé parlant de son père qui étoit sergent, dit plaisamment :

Les Plaid.
act. 1. sc. 5. Il gaignoit en un jour plus qu'un autre en
six mois,

Ses rides sur son front gravoient tous ses exploits.

Dans Corneille , *exploits* signifie *actions mémorables* , *exploits militaires* ; et dans les Plaideurs , *exploits* se prend pour *les actes ou procédures* que font les sergens. On dit que le

grand Corneille fut ofensé de cette plaisanterie du jeune Racine.

Au reste, l'Académie a observé que *les rides marquent les années : mais ne gravent point les exploits.*

Sentimens de l'Acad. F. sur les vers du Cid.

Les vers les plus connus, sont ceux qui sont le plus exposés à la parodie. On trouve dans les dernières éditions des Œuvres de Boileau, une parodie ingénieuse de quelques scènes du Cid. On peut voir aussi dans les Poësies de Madame des Houlières une parodie d'une scène de la même tragédie. Le Théâtre Italien est riche en parodies. Le Poëme du VICE PUNI est rempli d'aplications heureuses de vers de nos meilleurs Poëtes : ces aplications sont autant de parodies.

Tom. 2. p. 411. édit. de 1726.

Des Houlières édit. de 1725. p. 272.

Les Centons sont encore une sorte d'ouvrage qui a raport au sens adapté. *Cento* en latin signifie, dans le sens propre, une pièce de drap qui doit être cousue à quelqu'autre pièce, et plus souvent un manteau ou un habit fait de différentes pièces raportées : ensuite on a donné ce nom, par métaphore, à un ouvrage composé de plusieurs vers ou de plu-

Κέντρον, centō to, vestis è variis panniis consarcinata κεντρώω pun-go.

sieurs passages empruntés d'un ou de plusieurs auteurs. On prend ordinairement la moitié d'un vers, et on le lie par le sens avec la moitié d'un autre vers. * On peut employer un vers tout entier et la moitié du suivant, mais on désapprouve qu'il y ait deux vers de suite d'un même auteur. Voici un exemple de cette sorte d'ouvrage, tiré des centons de Proba Falconia. ** Il s'agit de la défense que

* Variis de locis, sensibûsque diversis, quædam carminis structura solidatur, in unum versum ut cœant cæsi duo, aut unus et sequens cum medio: nam duos junctim locare ineptum est, et tres, unâ série, meræ nugæ.... sensus diversi ut cõgruant; adoptiva quæ sunt, ut cognata videantur; alièna ne interlucèant; hiulca ne pateant. *Ausonius* Paulo Epist. quæ prælegitur ante Edyll. XIII.

** Probæ Falcõniæ vatis clarissimæ à S. Hierónimo comprobatæ centones de Fidei nostræ mystériis, è Marónis carminibus, &c. Parisiis, apud Ægidium Gorbínum, 1576. f. 27. in-8°. *Item* Parisiis, apud Franciscum Stéphanum. 1543.

Les centons de Proba Falconia se trouvent aussi dans Bibliothéca Patrum, Tom. 5. Lugdúni 1677. Voici ce qui est dit de cette savante et pieuse Dame dans l'Index Auctõ-

Dieu fit à Adam et à Eve de manger du fruit défendu : Proba Falconia fait parler le Seigneur en ces termes, au chapitre XVI.

- Æ. 2. 712. Vos famuli quæ dicam animis
advértite vestris :
2. 21. Est in conspectu * ramis felí- G. 2, 81.
cibus arbor.
7. 692. Quam neque fas igni cuiquam
nec stérnere ferro ,
7. 608. Relligióne sacrá * nunquam Æ. 3. 700.
concessa movéri.
11. 591. Hâc quicumque sacros* decérp- 6. 141.
serit árbore foetus ,
11. 849. Morte luet meritâ,* nec me sen- 1. 241.
téntia vertit ;
- G. 2. 315. Nec tibi tam prudens quisquam
persuádeat auctor *

rum Bibl. Patr. Tom. 1. PROBA FALCONIA
uxor non Adélphi Procónsulis, ut scribit
Isidórus, sed Anícii Probi Præfócti Prætó-
rio, pósteà Cónsulis, mater Probini, Olibrii,
et Probi, similiter Consulum. De quâ multa
Hierónymus Epist. 8. et Barónius, Tom. 4.
et 5. Annálium. Scripsit Virgilio-centones
qui extant fol. 1218. Flóruit non sub Theo-
dósio junióre, ut vult Sixtus Senénsis, sed
sub Gratiño.

3. 461.

Ec. 8. 48. Commaculé manus. * Liccat
te voce monéri

G. 3. 216. Fémina, * *nullius te blanda sua-
sio vincat,*

G. 1. 168. Si te digna manet divini glória
ruris.

Nous avons aussi les centons d'Etiène
de Pleurre * et de quelques autres.

Auson. Ep.
ante Edyll.
xiii.

L'Empereur Valentinien , au raport
d'Ausone , s'étoit aussi amusé à cette
sorte de jeu : mais il vaut mieux s'o-
cuper à bien penser , et à bien expri-
mer ce qu'on pense , qu'à perdre le
tems à un travail où l'esprit est tou-
jours dans les entraves , où la pensée
est subordonnée aux mots , au lieu que
ce sont les mots qu'il faut toujours
subordonner aux pensées.

Ce n'étoit pas assez pour quelques
écrivains , que la contrainte des cen-
tons : nous avons des ouvrages où
l'auteur s'est ** interdit successive-

* Stéphani Pleurrei Æneis sacra cóntinens
acta Dómini N. J. C. et primórum Mártý-
rum Virgílio-centónibus conscripta. Parí-
siis, apud Adriénium Taupinart, 1618. in-4º.

** Liber absque lítteris, de Ætátibus mun-
di et hóminis ; auctóre Fábio , Cláudio , Gor-

ment par chapitres , et selon l'ordre de l'alphabet l'usage d'une lettre , c'est-à-dire , que dans le premier chapitre il n'y a point d'*a* et dans le second point de *b* , ainsi de suite. Un autre * a fait un Poëme dont tous les mots comencent par un *p*.

Plaudite porcëlli ; porcórum pigra propágo
 Progréditur, plures porci pinguédine pleni
 Pugnántes pergunt. Pécndum pars prodigiósa
 Perturbat pede petrósas plerámque platéas ;
 Pars portentosè populórum prata profánat.

Dans le X^e siècle , Hubaud , Re-

diáno , Fulgéntio , *Edidit*. P. Jacóbus Hommey Augustiniánus , Pictavii. Prostat Parisiis apud Viduam Cároli Coignard , 1696. *Le titre du manuscrit promet ab A usque in Z. mais l'Imprimeur n'a mis au jour que XIV. chapitres , c'est-à-dire , jusqu'à l'O inclusivement ; et il déclare que le copiste a égaré le reste.* Huc usque codex, enjus scriptor addit: ii decem de quibus fit méntio in título , nescio ubi sunt.

* Pugna Porcórum per P. Pórcium. *Ce Poëme est composé de 248 vers. Je l'ai vu dans un recueil qui a pour titre : Nugæ Venales. Moréri attribue ce Poëme à Leo Placentius. V. PLAISANT, dans l'édition de Moréri de 1718.*

ligieux Bénédictin de S. Amand, dédia à l'Empereur Charles le Chauve un Poëme composé à l'honneur des chauves, dont tous les mots comencent par la lettre c.

Cârmina, clarisonæ, calvis cantate Caménæ.

* Un autre s'est mis dans une contrainte encore plus grande, il a fait un Poëme de 2956 vers de six piés, dont le dernier seul est un spondée, les cinq autres sont autant de dactyles. Le second pié rime avec le quatrième, et le dernier mot d'un vers rime avec le dernier mot du vers qui le suit, à la manière de nos vers françois à rimes suivies; en voici le commencement :

Hora novissima, témpora pèssima sunt, vigilémus.

Ecce minéciter imminet arbiter ille supremus.

* Bernardi Morlanensis, Mónachi órdinis Cluniacensis, ad Petrum Cluniacensem Abbatem qui cláruit anno 1140. de Contemptu Mundi, libri tres ex vetéribus membránis recens descripti. Bremæ, anno 1595.

Imminet, *imminet* ut mala *términet*, *æqua*
corónet,

Recta *remúneret*; *ánxia* *líberet*, *æthéra* *donet*:
 Aúferat *áspera*, *duraque* *póndera* *méntis*
onústæ,

Sóbriam *úniat*, *improbapúniat*, *útraque* *justè*,
 Ille *piíssimus*; ille *gravíssimus* ecce venit
Rex.

Surgat homo *reus*, *ístat* homo *Deus*, à patre
judex.

Les Poëmes dont je viens de parler sont aujourd'hui au même rang que les acrostiches et les anagrammes. * Le

* L'acrostiche est une sorte d'ouvrage en vers, dont chaque vers comence par chacune des lettres qui forment un certain mot. A la tête de chaque comédie de Plaute, il y a un argument fait en acrostiche : c'est le nom de la pièce qui est le mot de l'acrostiche; par exemple : *Amphitruo* : le premier vers de l'argument comence par un *A*, le second par une *M*, ainsi de suite. Ces argumens sont anciens, et Madame Dacier dans ses remarques sur celui de l'Amphitryon, fait entendre que Plaute en est l'auteur.

Cicéron nous apprend qu'Ennius avoit fait des acrostiches; *αποσικις* *dicitur*, *cùm deinceps ex primis vérsuum litteris áliquíd connéctitur*, *ut in quibusdam Enniánis*. *Cic. de Divinatióne* l. 2. n. III, álitér LIV.

S. Augustin de Civ. Dei, l. XVII. c. 23.

goût de toutes ces sortes d'ouvrages , heureusement , est passé. Il y a eu un tems où les ouvrages d'esprit tiroient leur principal mérite de la peine qu'il y avoit à les produire , et souvent la montagne étoit récompensée de n'enfanter qu'une souris , pourvu qu'elle eût été long-tems en travail. Aujourd'hui *le tems* et la difficulté *ne font rien à l'affaire* ; on aime ce qui est vrai , ce qui instruit , ce qui éclaire , ce qui intéresse , ce qui a un objet raisonnable ; et l'on ne regarde plus les mots

parle d'un acrostiche de la Sibyle Erythrée , dont les lettres initiales formoient ce sens ,
 Ἰησοῦς Χριστὸς Θεὸς Υἱὸς Σωτὴρ.

Au reste , acrostiche vient de deux mots grecs ἄκρος , *summus qui est à une des extrémités* ; et εἶχος versus , *ordo. ἀκροσειχίς ἡ et ἀκρόσειχον το ; initium versus*.

A l'égard de l'*anagramme* , ce mot est encore grec : il est composé de la préposition ἀνά qui dans la composition des mots , répond souvent à *retrò , rè* ; et de γράμμα , *lettre*. L'*anagramme* se fait lorsqu'en déplaçant les lettres d'un mot , on en forme un autre mot , qui a une signification différente ; par exemple , de *Lorraine* , on a fait *Alérion*.

Il ne paroît pas que les *anagrammes* aient jamais été en usage parmi les *Latins*.

que come des signes auxquels on ne s'arête que pour aler droit à ce qu'ils signifient. La vie est si courte, et il y a tant à aprendre à tout âge, que si l'on a le bonheur de surmonter la paresse et l'indolence naturele de l'esprit, on ne doit pas le mettre à la torture sur des riens, ni l'apliquer en pure perte.

X I.

SENS ABSTRAIT, SENS CONCRET.

CE mot *abstrait* vient du latin *abstractus*, participe d'*abstrahere*, qui veut dire, *tirer, aracher, séparer de*.

Tout corps est réèlement étendu en longueur, largeur et profondeur, mais souvent on pense à la longueur sans faire atention à la largeur ni à la profondeur, c'est ce qu'on apèle faire abstraction de la largeur et de la profondeur; c'est considérer la longueur dans un sens abstrait: c'est ainsi qu'en géométrie on considère le

point , la ligne , le cercle , sans avoir égard ni à un tel point , ni à une telle ligne , ni à un tel cercle physique.

Ainsi en général le sens abstrait est celui par lequel on s'occupe d'une idée, sans faire attention aux autres idées qui ont un rapport naturel et nécessaire avec cette idée.

1. On peut considérer le corps en général sans penser à la figure ni à toutes les autres propriétés particulières du corps physique : c'est considérer le corps dans un sens abstrait, c'est considérer la chose sans le mode, come parlent les Philosophes, *res absque modo*.

2. On peut au contraire considérer les propriétés des objets sans faire attention à aucun sujet particulier auquel elles soient attachées, *modus absque re*. C'est ainsi qu'on parle de la blancheur, du mouvement, du repos, sans faire aucune attention particulière à quelque objet blanc, ni à quelque corps qui soit en mouvement ou en repos.

L'idée dont on s'occupe par abs-

traction, est tirée, pour ainsi dire, des autres idées qui ont rapport à celle-là, elle en est come séparée, et c'est pour cela qu'on l'apèle idée abstraite.

L'abstraction est donc une sorte de séparation qui se fait par la pensée. Souvent on considère un tout par parties, c'est une espèce d'abstraction, c'est ainsi qu'en anatomie on fait des démonstrations particulières de la tête, ensuite de la poitrine, &c. mais c'est plutôt diviser qu'abstraire : on apèle plus particulièrement *faire abstraction*, lorsque l'on considère quelque propriété des objets sans faire attention ni à l'objet, ni aux autres propriétés, ou lorsque l'on considère l'objet sans les propriétés.

Le sens concret, au contraire, c'est lorsque l'on considère le sujet uni au mode, ou le mode uni au sujet ; c'est lorsque l'on regarde un sujet tel qu'il est, et que l'on pense que ce sujet et sa qualité ne font ensemble qu'une même chose, et forment un être particulier ; par exemple : *ce papier blanc, cette table quarrée,*

cette boîte ronde ; blanc , quarrée ; ronde , sont dits alors dans un sens concret.

Ce mot *concret* vient du latin *concretus*, participe de *concréscere*, croître ensemble, s'épaissir, se coaguler, être composé de ; en effet, dans le sens concret, les adjectifs ne forment qu'un tout avec leurs sujets, on ne les sépare point l'un de l'autre par la pensée.

Le concret renferme donc toujours deux idées, celle du sujet, et celle de la propriété.

Tous les substantifs qui sont pris adjectivement, sont alors des termes concrets, ainsi quand on dit *Petrus est homo ; homo* est alors un terme concret, *Petrus , est habens humanitatem*.

Observez qu'il y a de la différence entre faire abstraction et se servir d'un terme abstrait. On peut se servir de mots qui expriment des objets réels, et faire abstraction, come quand on examine quelque partie d'un tout, sans avoir égard aux autres parties : on peut au contraire se

servir de termes abstraits , sans faire abstraction , come quand on dit que la fortune est aveugle.

Des termes abstraits.

Dans le langage ordinaire , *abstrait* se prend pour *subtil* , *métaphysique* : ces idées sont *abstraites* ; c'est-à-dire , qu'elles demandent de la méditation , qu'elles ne sont pas aisées à comprendre , qu'elles ne tombent point sous le sens.

On dit aussi d'un home , qu'il est *abstrait* , quand il ne s'occupe que de ce qu'il a dans l'esprit , sans se prêter à ce qu'on lui dit. Mais ce que j'entens ici par *termes abstraits* , ce sont les mots qui ne marquent aucun objet qui existe hors de notre imagination.

Que les homes pensent au soleil , ou qu'ils n'y pensent point , le soleil existe , ainsi le mot de soleil n'est point un terme abstrait.

Mais *beauté* , *laideur* , &c. sont des termes abstraits. Il y a des objets qui nous plaisent et que nous trouvons

beaux : il y en a d'autres au contraire qui nous affectent d'une manière désagréable, et que nous apelons *laid*s ; mais il n'y a aucun être réel qui soit la beauté ou la laideur. Il y a des hommes, mais *l'humanité* n'est point, c'est-à-dire, qu'il n'y a point un être qui soit *l'humanité*.

Les abstractions ou idées abstraites suposent les impressions particulières des objets, et la méditation, c'est-à-dire, les réflexions que nous faisons naturellement sur ces impressions. C'est à l'ocasion de ces impressions que nous considérons ensuite séparément, et indépendamment des objets, les différentes affections qu'elles ont fait naître dans notre esprit, c'est ce que nous apelons les propriétés des objets : je ne considérerois pas le mouvement en lui-même ; si je n'avois jamais vu de corps en mouvement.

Nous sommes acoutumés à donner des noms particuliers aux objets réels et sensibles, nous en donnons aussi par imitation aux idées abstraites, come si elles représentoient des êtres

réels ; nous n'avons point de moyen plus facile pour nous communiquer nos pensées.

Ce qui a sur-tout donné lieu aux idées abstraites , c'est l'uniformité des impressions qui ont été excitées dans notre cerveau par des objets diférens , et pourtant semblables en un certain point : les homes ont inventé des mots particuliers pour exprimer cette ressemblance , cette uniformité d'impression dont ils se sont formé une idée abstraite. Les mots qui expriment ces idées nous servent à abrégger le discours , et à nous faire entendre avec plus de facilité ; par exemple , nous avons vu plusieurs objets blancs , ensuite pour exprimer l'impression uniforme que ces diférens objets nous ont causée , et pour marquer *le point dans lequel ils se ressemblent* , nous nous servons du mot de *blancheur*.

Nous sommes acoutumés dès notre enfance à voir des corps qui passent successivement d'une place à une autre ; ensuite pour exprimer cette propriété et la réduire à une sorte d'i-

dée générale, nous nous servons du terme de *mouvement*. Ce que je veux dire s'entendra mieux par cet exemple.

Les noms que l'on donne aux tropes ou figures dont nous avons parlé, ne représentent point des êtres réels; il n'y a point d'être, point de substance, qui soit une métaphore, ni une métonymie; ce sont les différentes expressions métaphoriques, et les autres façons de parler figurées qui ont donné lieu aux maîtres de l'art d'inventer le terme de *métaphore*, et les autres noms des figures: par là ils réduisent à une espèce, à une classe particulière les expressions qui ont un tour pareil selon lequel elles se ressemblent, et c'est sous ce rapport de ressemblance qu'elles sont comprises dans chaque sorte particulière de figure, c'est-à-dire, dans la même manière d'exprimer les pensées: toutes les expressions métaphoriques sont comprises sous la métaphore, elles s'y rapportent; l'idée de métaphore est donc une idée abstraite qui ne représente aucune expression

métaphorique en particulier , mais seulement cette sorte d'idée générale que les homes se sont faite pour réduire à une classe à part les expressions figurées d'une même espèce , ce qui met de l'ordre et de la netteté dans nos pensées , et abrège nos discours.

Il en est de même de tous les autres noms d'arts et de sciences : la physique, par exemple, n'existe point, c'est-à-dire, qu'il n'y a point un être particulier qui soit la physique : mais les homes ont fait un grand nombre de réflexions sur les différentes opérations de la nature ; et ensuite ils ont donné le nom de *science physique* au recueil ou assemblage de ces réflexions , ou plutôt à l'idée abstraite à laquelle ils rapportent toutes les observations qui regardent les êtres naturels.

Il en est de même de *douceur*, *amertume*, *être*, *néant*, *vie*, *mort*, *mouvement*, *repos*, &c. Chacune de ces idées générales , quoi qu'on en dise , est aussi positive que l'autre , puisqu'elle peut être également le sujet d'une proposition.

Come les diférens objets blancs ont doné lieu à notre esprit de se former l'idée de *blancheur* , idée abstraite , qui ne marque qu'une sorte d'affecton de l'esprit ; de même les divers objets , qui nous affectent en tant de manières diférentes , nous ont doné lieu de nous former l'idée d'*être* , de *substance* , d'*existence* ; sur-tout , lorsque nous ne considérons les objets que come existans , sans avoir égard à leurs autres propriétés particulières : c'est le point dans lequel les êtres particuliers se ressemblent le plus.

Les objets réels ne sont pas toujours dans la même situation , ils changent de place , ils disparaissent , et nous sentons réellement ce changement et cette absence : alors il se passe en nous une affecton réelle , par laquelle nous sentons que nous ne recevons aucune impression d'un objet dont la présence excitoit en nous deux éfets sensibles ; de-là l'idée d'*absence* , de *privation* , de *néant* : de sorte que quoique le néant ne soit rien en lui-même , cependant ce mot marque

une

une affection réelle de l'esprit, c'est une idée abstraite que nous acquérons par l'usage de la vie, à l'occasion de l'absence des objets, et de tant de privations qui nous font plaisir ou qui nous affligent.

Dès que nous avons eu quelque usage de notre faculté de consentir ou de ne pas consentir à ce qu'on nous proposoit, nous avons consenti, ou nous n'avons pas consenti, nous avons dit *oui*, ou nous avons dit *non*: ensuite à mesure que nous avons réfléchi sur nos propres sentimens intérieurs, et que nous les avons réduits à certaines classes, nous avons appelé *affirmation* cette manière uniforme dont notre esprit est affecté quand il acquiesce, quand il consent; et nous avons appelé *négarion* la manière dont notre esprit est affecté quand il sent qu'il refuse de consentir à quelque jugement.

Les termes abstraits, qui sont en très-grand nombre, ne marquent donc que des affections de l'entendement; ce sont des opérations naturelles de l'esprit, par lesquelles nous

nous formons autant de classes différentes des diverses sortes d'impressions particulières, dont nous sommes affectés par l'usage de la vie. Tel est l'homme. Les noms de ces classes différentes ne désignent point de ces êtres réels qui subsistent hors de nous : les objets blancs sont des êtres réels ; mais la blancheur n'est qu'une idée abstraite : les expressions métaphoriques sont tous les jours en usage dans le langage des hommes, mais la métaphore n'est que dans l'esprit des Grammairiens et des Rhéteurs.

Les idées abstraites que nous acquérons par l'usage de la vie, sont en nous autant d'idées exemplaires qui nous servent ensuite de règle et de modèle pour juger si un objet a ou n'a pas telle ou telle propriété, c'est-à-dire, s'il fait ou s'il ne fait pas en nous une impression semblable à celle que d'autres objets nous ont causée, et dont ils nous ont laissé l'idée ou l'affectation habituelle. Nous réduisons chaque sorte d'impression que nous recevons, à la classe à laquelle il nous paroît qu'elle se rapporte ; nous rappor-

tons toujours les nouvelles impressions aux anciennes, et si nous ne trouvons pas qu'elles puissent s'y rapporter, nous en faisons une classe nouvelle ou une classe à part, et c'est de là que viennent tous les noms appellatifs, qui marquent des genres ou des espèces particulières, ce sont autant de termes abstraits quand on n'en fait pas l'application à quelque individu particulier; ainsi quand on considère en général le cercle, une ville, *cercle* et *ville* sont des termes abstraits; mais s'il s'agit d'un tel cercle, ou d'une telle ville en particulier, le terme n'est plus abstrait.

Ce que nous venons de dire, que nous aquérons ces idées exemplaires par l'usage de la vie, fait bien voir qu'il ne faut point élever les jeunes gens dans des solitudes, et qu'on doit ne leur montrer que du bon et du beau autant qu'il est possible. C'est un avantage que les enfans des grands ont au-dessus des enfans des autres homes; ils voient un plus grand nombre d'objets; et il y a plus de choix dans ce qu'on leur montre; ainsi ils

Admirable le monde.

ont plus d'idées exemplaires , et c'est de ces idées que se forme le goût. Un jeune homme qui n'auroit vu que d'excellents tableaux , n'admireroit guère les médiocres.

En termes d'arithmétique , quand on dit *trois louis , dix homes* , en un mot , quand on applique le nombre à quelque sujet particulier , ce nombre est appelé *concret* , au lieu que si l'on dit *deux et deux font quatre* , ce sont là des nombres abstraits , qui ne sont unis à aucun sujet particulier. On considère alors par abstraction le nombre en lui-même , ou plutôt l'idée de nombre que nous avons acquise par l'usage de la vie.

Tous les objets qui nous environent et dont nous recevons des impressions , sont autant d'êtres particuliers que les Philosophes appellent des individus. Parmi cette multitude innumérable d'individus , les uns sont semblables aux autres en certains points : de-là les idées abstraites de genre et d'espèce.

Remarquez qu'un individu est un être réel que vous ne sauriez diviser

en un autre lui-même : Platon ne peut être que Platon. Un diamant de mille écus peut être divisé en plusieurs autres diamans, mais il ne sera plus le diamant de mille écus : cette table, si vous la divisez, ne sera plus cette table ; de-là l'idée d'unité, c'est-à-dire, l'affection de l'esprit qui conçoit l'individu dans un sens abstrait.

Observez encore qu'il n'est pas nécessaire que j'aie vu tous les objets blancs pour me former l'idée abstraite de blancheur ; un seul objet blanc pouroit me faire naître cette idée, et dans la suite je n'appellerois blanc que ce qui y seroit conforme, come le peuple n'attribue les propriétés du soleil qu'à l'astre qui fait le jour. Ainsi il n'est pas nécessaire que j'aie vu tous les cercles possibles, pour vérifier si dans tout cercle les lignes tirées du centre à la circonférence sont égales ; un objet qui n'a pas cette propriété, n'est point un cercle, parce qu'il n'est pas conforme à l'idée exemplaire que j'ai aquire du cercle, par l'usage de la vie, et par les réflexions que cet usage a fait naître dans mon esprit.

La Fortune, le Hasard et la Destinée, que l'on personifie si souvent dans le langage ordinaire, ne sont que des termes abstraits. Cette multitude d'événemens, qui nous arivent tous les jours, sans que la cause particulière qui les produit nous soit connue, a affecté notre esprit de manière, qu'elle a excité en nous l'idée indéterminée d'une cause inconue que le vulgaire a apelée *Fortune*, *Hasard*, ou *Destinée* : ce sont des idées d'imitation formées à l'exemple des idées que nous avons des causes réelles.

Les impressions que nous recevons des objets, et les réflexions que nous faisons sur ces impressions par l'usage de la vie et par la méditation, sont la source de toutes nos idées, c'est-à-dire, de toutes les affections de notre esprit quand il conçoit quelque chose, de quelque manière qu'il la conçoive : c'est ainsi que l'idée de Dieu nous vient par les créatures qui nous anoncent son existence et ses perfections : * *Cæli enarrant glóriam Dei.* * *Invisibilia enim ipsius per ea*

quæ facta sunt intellecta conspiciuntur, sempiterna quoque ejus virtus et divinitas. Une montre nous dit qu'il y a un ouvrier qui l'a faite, l'idée qu'elle fait naître en moi de cet ouvrier, quelque indéterminée qu'elle soit, n'est point l'idée d'un être abstrait, elle est l'idée d'un être réel qui doit avoir de l'intelligence et de l'adresse : ainsi l'Univers nous apprend qu'il y a un Créateur qui l'a tiré du néant, qui le conserve, qu'il doit avoir des perfections infinies, et qu'il exige de nous de la reconnoissance et des adorations.

Les abstractions sont une faculté particulière de notre esprit, qui doit nous faire reconnoître combien nous sommes élevés au-dessus des êtres purement corporels.

Dans le langage ordinaire, on parle des abstractions de l'esprit come on parle des réalités, les termes abstraits n'ont même été inventés qu'à l'imitation des mots qui expriment des êtres physiques. C'est peut-être ce qui a donné lieu à un grand nombre d'erreurs où les homes sont tombés,

faute d'avoir reconu que les mots dont ils se servoient en ces occasions, n'étoient que les signes des affections de leur esprit, en un mot, de leurs abstractions, et non l'expression d'objets réels; de-là l'ordre idéal confondu avec l'ordre physique;

de-là enfin l'erreur * de ceux qui croient savoir ce qu'ils ignorent, et qui parlent de leurs imaginations métaphysiques avec la même assurance que les autres homes parlent des objets réels.

Les abstractions sont un pays où il y a encore bien des découvertes à faire, et dans lequel on feroit quelques progrès, si l'on ne prenoit pas pour lumière ce qui n'est qu'une séduction délicate de l'imagination, et si l'on pouvoit se rapeler, sans prévention, la manière dont nous avons aquis nos idées et nos conoissances dans les premières années de notre vie; mais cela n'est pas maintenant de mon sujet.

* Absit error
opinantium
se scire quod
nesciunt.
Aug. in En-
chirid. ad
Laur. de Fi-
de, Spe, et
Char. cap. 59.
t. VI. p. 218.
Paris, 1685.

Réflexions sur les abstractions , par rapport à la manière d'enseigner.

Come c'est aux Maîtres que j'adresse cet ouvrage , je crois pouvoir ajouter ici quelques réflexions par rapport à la manière d'enseigner. Le grand art de la Didactique , * c'est de savoir profiter des connoissances qui sont déjà dans l'esprit de ceux qu'on veut instruire , pour les mener à celles qu'ils n'ont point ; c'est ce qu'on apèle aler du connu à l'inconnu. Tout le monde convient du principe , mais dans la pratique on s'en écarte , ou faute d'attention , ou parce qu'on suppose dans les jeunes gens des connoissances qu'ils n'ont point encore acquises. Un Métaphysicien qui a médité sur l'infini , sur l'être en général , &c. persuadé que ce sont là autant d'idées innées , parce qu'elles sont faciles à acquérir , et qu'elles lui sont familières , ne doute point que ces connoissances ne

* La Didactique , c'est l'art d'enseigner ; *Διδασκαλῆς* , aptus ad docendum. *Διδάσκω* , doceo.

soient aussi familières au jeune homme qu'il instruit, qu'elles le sont à lui-même; sur ce fondement, il parle toujours; on ne l'entend point, il s'en étone; il élève la voix, il s'épuise, et on l'entend encore moins. Que ne se rapèle-t-il les premières années de son enfance? Avoit-il à cet âge des connoissances auxquelles il n'a pensé que dans la suite, par le secours des réflexions, et après que son cerveau a eu acquis un certain degré de consistance? En un mot, conoissoit-il alors ce qu'il ne conoissoit pas encore, et ce qui lui a paru nouveau dans la suite, quelque facilité qu'il ait eue à le concevoir?

Nous avons besoin d'impressions particulières, et pour ainsi dire, préliminaires, pour nous élever ensuite par le secours de l'expérience et des réflexions, jusqu'à la sublimité des idées abstraites: parmi celles-ci, les unes sont plus faciles à aquérir que les autres, l'usage de la vie nous mène à quelques-unes presque sans réflexion, et quand nous venons ensuite à nous apercevoir que nous les avons

aquises, nous les regardons come nées avec nous.

Ainsi il me paroît qu'après qu'on a aquis un grand nombre de conoissances particulières dans quelque art ou dans quelque science que ce soit, on ne sauroit rien faire de plus utile pour soi-même, que de se former des principes d'après ces conoissances particulières, et de mettre par cette voie, de la nêteté, de l'ordre, et de l'arrangement dans ses pensées.

Mais quand il s'agit d'instruire les autres il faut imiter la Nature; elle ne comence point par les principes et par les idées abstraites: ce seroit comencer par l'inconu; elle ne nous done point l'idée d'*animal* avant que de nous montrer des oiseaux, des chiens, des chevaux, &c. Il faut des principes: oui sans doute; mais il en faut en tems et lieu. Si par principes vous entendez des règles, des maximes, des notions générales, des idées abstraites qui renferment des conoissances particulières, alors je dis qu'il ne faut point comencer par de tels principes.

Que si par principes vous entendez des notions communes , des pratiques faciles , des opérations aisées qui ne suposent dans votre élève d'autre pouvoir ni d'autres connoissances que celles que vous savez bien qu'il a déjà ; alors je conviens qu'il faut des principes , et ces principes ne sont autre chose que les idées particulières qu'il faut lui doner , avant que de passer aux règles et aux idées abstraites.

Les règles n'apprenent qu'à ceux qui savent déjà , parce que les règles ne sont que des observations sur l'usage : ainsi comencez par faire lire les exemples des figures avant que d'en doner la définition.

Il n'y a rien de si naturel que la Logique et les principes sur lesquels elle est fondée ; cependant les jeunes Logiciens se trouvent come dans un monde nouveau dans les premiers tems qu'ils étudient la Logique , lorsqu'ils ont des maîtres qui comencent par leur doner en abrégé le plan général de toute la Philosophie ; qui parlent de *science* , de *perception* , d'*idée* , de *jugement* , de *fin* , de *cause* , de *caté-*

gorie, d'universaux, de degrés métaphysiques, &c. comè si c'étoient là autant d'êtres réels, et non de pures abstractions de l'esprit. Je suis persuadé que c'est se conduire avec beaucoup plus de méthode, de comencer par mètre, pour ainsi dire, devant les yeux quelques-unes des pensées particulières, qui ont doné lieu de former chacune de ces idées abstraites.

J'espère traiter quelque jour cet article plus en détail, et faire voir que la méthode analytique est la vraie méthode d'enseigner, et que celle qu'on apèle synthétique ou de doctrine, qui comence par les principes, n'est bone que pour mètre de l'ordre dans ce qu'on sait déjà, ou dans quelques autres ocasions qui ne sont pas maintenant de mon sujet.



XII.

D E R N I È R E O B S E R V A T I O N

S'il y a des mots Synonymes.

Nous avons vu qu'un même mot peut avoir par figure d'autres significations que celle qu'il a dans le sens propre et primitif : *voiles* peut signifier *vaisseaux*. Ne suit-il pas de-là qu'il y a des mots synonymes, et que *voiles* est synonyme à *vaisseaux*?

Monsieur l'Abbé Girard a déjà examiné cette question, dans le discours préliminaire qu'il a mis à la tête de son *Traité de la justesse de la langue françoise*. Je ne ferai guère ici qu'un extrait de ses raisons, et je prendrai même la liberté de me servir souvent de ses termes, me contentant de tirer mes exemples de la langue latine. Le Lecteur trouvera dans le livre de M. l'Abbé Girard de quoi se satisfaire pleinement sur ce qui regarde le françois.

A Paris, chez d'Houzy, 1718.

« On entend comunément par *synonymes* les mots qui ne diférant que par l'articulation de la voix , sont semblables par l'idée qu'ils expriment. Mais y a-t-il de ces sortes de mots ? Il faut distinguer :

» Si vous prenez le terme de *synonyme* dans un sens étendu pour une simple ressemblance de signification , il y a des termes synonymes , c'est-à-dire , qu'il y a des mots qui expriment une même idée principale : » *férre* , *bajulâre* , *portâre* , *tollere* , *sustînere* , *gêrere* , *gestâre* , seront en ce sens autant de synonymes. Id. p. 28
et 27.

Mais si par *synonymes* , vous entendez des mots qui ont « une ressemblance de signification si entière et si parfaite , que le sens pris dans toute sa force et dans toutes ses circonstances soit toujours et absolument le même , en sorte qu'un des synonymes ne signifie ni plus ni moins que l'autre ; qu'on puisse les employer indifférament dans toutes les occasions , et qu'il n'y ait pas plus de choix à faire entre eux pour la signification et pour l'énergie , B. 28.

» qu'entre les gouttes d'eau d'une même
 » source pour le goût et pour la qua-
 » lité : dans ce second sens, il n'y a
 » point de mots synonymes en aucune
 » langue. » Ainsi *ferre*, *bajulâre*, *por-
 târe*, *tollere*, *sustinere*, *gêrere*, *gestâre*,
 auront chacun leur destination parti-
 culière : en éfet,

Ferre, signifie porter, c'est l'idée principale.

Bajulâre, c'est porter sur les épaules ou sur le cou.

Portâre, se dit proprement lorsqu'on fait porter quelque chose sur des bêtes de some, sur des charètes ou par des crocheteurs. *Portâri dici-
 mus ea quæ quis juménto secum ducit.*
 Voyez le titre XVI du cinquantième livre du Digeste *de verborum signifi-
 catione*.

Tite-Live, *Tollere*, c'est lever en haut ; d'où
 l. XXXVIII. vient le substantif *tolléno*, *ónis*, c'est
 n. 5. Festus, une machine à tirer de l'eau d'un
 v. Tolléno. puits.

Sustinere, c'est soutenir, porter pour empêcher de tomber.

Corn. Nep. *Gêrere*, c'est porter sur soi : *Gáleam
 4. 3. gêrere in cápite*.

Gestare vient de *gérere*, c'est faire parade de ce qu'on porte.

Malgré ces différences, il arrive souvent que dans la pratique on emploie ces mots l'un pour l'autre par figure, en conservant toujours l'idée principale, et en ayant égard à l'usage de la langue : mais ce qui fait voir qu'à parler exactement, ces mots ne sont pas synonymes, c'est qu'il n'est pas toujours permis de mettre indifféremment l'un pour l'autre. Ainsi quoiqu'on dise *morem gérere*, on ne diroit pas *morem férre* ou *morem portare*, &c. Les Latins sentoient mieux que nous ces différences délicates, dans le tems même qu'ils ne pouvoient les exprimer, *nihil inter factum, et gestum interest, licet videatur quædam subtilis differentia*, dit un ancien Jurisconsulte. D'autres ont remarqué que *acta própria ad togam spectant, gesta ad militiam*. Varron dit que c'est une erreur de confondre *ágere*, *fácere* et *gérere*, et qu'ils ont chacun leur destination particulière. *

L. licet. 58.
Digest. de
verbórum si-
gnificatióne.

* Propter similitudinem agendi, et faciendi, et gerendi, quidam error his qui putant

Nous avons quelques recueils des anciens Grammairiens, sur la propriété des mots latins : tels sont Festus *de verbórum significatióne* ; Nonius Marcellus *de variá significatióne sermónum*. Voyez *Grammátici véteres*.

On peut encore consulter un autre recueil qui a pour titre : *Autóres linguæ latinæ*. De plus, nous avons un grand nombre d'observations répandues dans Varron *de linguá latiná*, dans les Comentaires de Donat et de Servius : elles font voir les différences qu'il y a entre plusieurs mots que l'on prend comunément pour synonymes. Quelques auteurs modernes ont fait des réflexions sur le même sujet, tels sont le P. Vavasseur, Jésuite, dans ses remarques sur la langue latine, Scioppius, Henri Etiène, *de latinitáte*

esse unum : potest enim quis áliquid fácere et non ágere : ut poëta facit fábulam et non agit ; contra actor agit et non facit, et sic à poëta fábulam fit et non ágitur, ab actóre ágitur et non fit : contra Imperátor qui dicitur res gérere, in eo neque agit, neque facit, sed gerit, id est sístinet : translátum ab his qui ónera gerunt quòd sustinent Varr. de ling. lat. l. v. sub finem.

falsò suspectâ, et plusieurs autres.

On tire aussi la même conséquence de plusieurs passages des meilleurs autres ; voici deux exemples tirés de Cicéron , qui font voir la différence qu'il y a entre *amâre* et *diligere*.

Quis erat qui putâret ad eum amôrem quem erga te habebam, posse cîliquid accédere ? Tantum accessit, ut mihi nunc dénique amâre videar, antea dilexísse.

Cicer. Ep.
ad Fam. l. 9.
Ep. 14.

« Qui l'auroit pu croire, dit Cicéron,
» que l'afection que j'avois pour vous
» eût pu recevoir quelque degré de
» plus ? cependant elle est si fort aug-
» mentée, que je sens bien qu'à la
» vérité vous m'étiez cher autrefois,
» mais qu'aujourd'hui je vous aime
» tendrement ».

Et au livre 13. Ep. 47. *Quid ego tibi commendem eum quem tu ipse diligis : sed tamen, ut scires eum non à me diligì solum, verum étiam amâri, ob eam rem tibi hæc scribo.* « Vous l'aimez, mais je l'aime encore davantage ; et c'est pour cela que je vous le recommande ».

Voilà une différence bien marquée entre *amâre* et *diligere* ; Cicéron ob-

Tuscul. l. 2.
n. 15.

serve ailleurs qu'il y a de la différence entre *dolére* et *laboráre*, lors même que ce dernier mot est pris dans le sens du premier : *Interest áliquid inter labórem et dolórem ; sunt finítima omnino , sed tamen differt áliquid : labor est functio quædam vel ánimi vel córporis , gravióris opéris vel múnneris ; dolor autem motus asper in córpore. . . . áliud , inquam , est dolére , áliud laboráre . Cum váriees secabántur Cn. Mario , dolébat : cum æstu magno ducébat agmen , laborábat .*

Les savans ont observé de pareilles différences entre plusieurs autres mots ; que les jeunes gens et ceux qui manquent de goût et de réflexion regardent come autant de synonymes. Ce qui fait voir qu'il n'est peut-être pas aussi utile qu'on le pense de faire le thème en deux façons.

Caract. des
Ouv. de l'es-
prit.

M. de la Bruyère remarque « qu'en-
» tre toutes les différentes expressions
» qui peuvent rendre une seule de nos
» pensées , il n'y en a qu'une qui soit
» la bone : que tout ce qui ne l'est point
» est foible , et ne satisfait pas un home
» d'esprit ». Ainsi ceux qui se sont

donc la peine de traduire les auteurs latins en un autre latin, en affectant d'éviter les termes dont ces auteurs se sont servis, auroient pu s'épargner un travail qui gâte plus le goût qu'il n'apporte de lumière. L'une et l'autre pratique est une fécondité stérile qui empêche de sentir la propriété des termes, leur énergie, et la finesse de la langue, come je l'ai remarqué ailleurs.

Lucus veut dire un bois consacré à quelque divinité; *Sylva*, un bois en général: Virgile ne manque pas à cette distinction; mais le Traducteur latin est obligé de s'écarter de l'exactitude de son original.

Ne quis sit lucus quo se plus jactet Apóllo. Virg. Ecl. 6,
v. 73.

Ainsi parle Virgile. Voici coment on le traduit, *Ut nulla sit sylva, quâ magis Apóllo gloriétur.*

Nex, necis, vient de *necâre*, et se dit d'une mort violente; au lieu que *mors* signifie simplement la mort, la cessation de la vie. Virgile dit parlant d'Hercule:

..... Nece Geryonis spoliisque superbus; *Æn.* 8. v. 202.

Mais son traducteur est obligé de dire *morte Geryonis*.

Je pourois rapporter un grand nombre d'exemples pareils : je me contenterai d'observer que plus on fera de progrès , plus on reconoîtra cet usage propre des termes , et par conséquent l'inutilité de ces versions qui ne sont ni latines ni françoises. Ce n'est que pour inspirer le goût de cette propriété des mots , que je fais ici cette remarque.

Voici les principales raisons pour lesquelles il n'y a point de synonymes parfaits.

1. S'il y avoit des synonymes parfaits , il y auroit deux langues dans une même langue. Quand on a trouvé le signe exact d'une idée , on n'en cherche pas un autre. Les mots anciens , et les mots nouveaux d'une langue sont synonymes : *maints* est synonymes de *plusieurs* ; mais le premier n'est plus en usage : c'est la grande ressemblance de signification qui est cause que l'usage n'a conservé que l'un de ces termes , et qu'il a rejeté l'autre come inutile. L'usage , ce

tyran des langues, y opère souvent des merveilles que l'autorité de tous les souverains ne pouroit jamais y opérer.

2. Il est fort inutile d'avoir plusieurs mots pour une seule idée ; mais il est très-avantageux d'avoir des mots particuliers pour toutes les idées qui ont quelque raport entre elles.

3. On doit juger de la richesse d'une langue par le nombre des pensées qu'elle peut exprimer, et non par le nombre des articulations de la voix. Une langue sera véritablement riche, si elle a des termes pour distinguer, non-seulement les idées principales, mais encore leurs différences, leurs délicatesses, le plus ou le moins d'énergie, d'étendue, de précision, de simplicité et de composition.

4. Il y a des occasions où il est indifférent de se servir d'un de ces mots qu'on apèle synonymes, plutôt que d'un autre ; mais aussi il y a des occasions où il est beaucoup mieux de faire un choix : il y a donc de la différence entre ces mots ; ils ne sont donc pas exactement synonymes.

Lorsqu'il ne s'agit que de faire en-

tendre l'idée commune ; sans y joindre ou sans en exclure les idées accessoires, on peut employer indistinctement l'un ou l'autre de ces mots, puisqu'ils sont tous deux propres à exprimer ce qu'on veut faire entendre : mais cela n'empêche pas que chacun d'eux n'ait une force particulière qui le distingue de l'autre ; et à laquelle il faut avoir égard selon le plus ou le moins de précision que demande ce que l'on veut exprimer.

Ce choix est un effet de la finesse de l'esprit, et suppose une grande connoissance de la langue.

*Just observation
etthe.*

*Direction FIN. as to the
existence of tropes*

283. Construction bouche de

289. Just observations

304. Just observations

ERRATA.

PREMIERE PARTIE.

PRÉFACE, première ligne de la note, les voir les admettre, retrancher les.

Page xxij, lignes 13, plus classique, encore que, supprimer la virgule.

Page 23, lignes 12 et 13, comme figure de construction telle? lisez comme figure d'élocution? ou simplement, comme telle?

Page 28, ligne 14, les avant, lisez, le savant.

Page 99, lignes 8 et 12, habitans, lisez, habitantes.

Page 115, ligne 10, dans ce vers, lisez, dans ces vers.

Page 144, ligne 2, regardaient, lisez, regardent.

SECONDE PARTIE.

Page 152, ligne 1, excitent, lisez, excèdent.

Page 173, second vers, le sens? lisez, les sens?

Page 211, ligne 14, métaphore, lisez, métempse.

Page 222, ligne 3, périphrase, lisez, paraphrase.

Page 241, ligne 6, c'est-à-dire, encore: supprimer la virgule.

Page 247, ligne 23, sans doute puisque, suppléer une virgule avant puisque.

Page 255, ligne 5, si occupé ce, jour-là: la virgule avant ce.

Page 255, ligne 10, après vraisemblable, une simple virgule, au lieu du point-virgule.

TROISIÈME PARTIE.

Page 275, ligne 2, qu'on se remettre, lisez, qu'on se remette.

Page 278, dernier mot, peu-on, lisez, peut-on.

Page 292, ligne 22, l'édue, lisez, l'étude.

Page 307, lignes 3 et 4, le principes, lisez, le principe.

Page 353, lignes 11 et 12, simultané, lisez, simultanée.

Page 387, ligne 15, combinaison, des mots, supprimez la virgule.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Page 429, ligne 2, maisons, lisez, moissons.

Année 1813.

—

51.

But of, lat. quod

marks

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

NOV 03 1995

DEC 01 1995

NOV 15 1995

04 FEB 1999

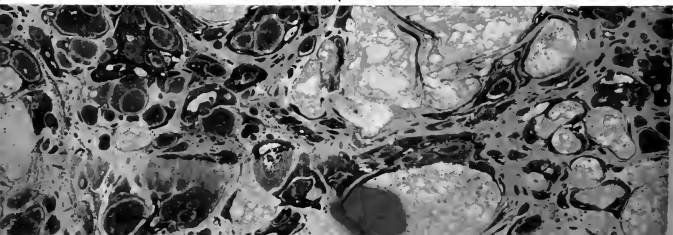
APR 01 1999

APR 28 1999

APR 27 1999

DEC 07 2007

0022 MAR 2008





a39003



002554128b

IRREPARABLE
IRREPARABLE

CE PN C227

.D8 1818 V001

CCO DU MARSAIS, TROPES, DE C

ACC# 1206720



